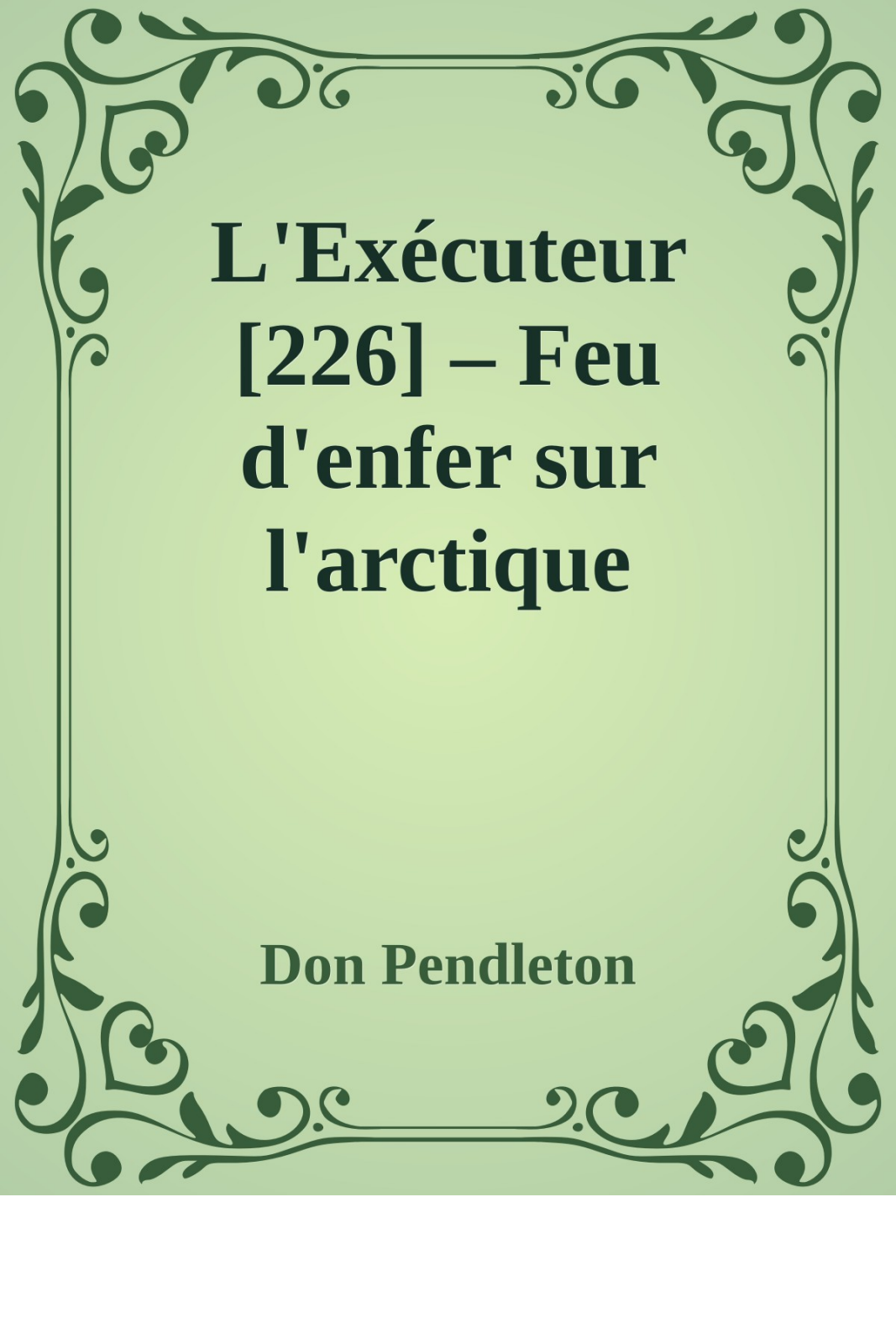


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

L'Exécuteur [226] – Feu d'enfer sur l'arctique

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



FEU D'ENFER SUR L'ARCTIQUE

par **Don Pendleton**

VALVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

**FEU D'ENFER SUR
L'ARTIQUE**

L'Exécuteur

Vauvenargues

CHAPITRE I

Frontière Finno-Russe

Sur la neige épaisse, les skis du Guerrier produisaient un léger bruissement, masqué amplement par le craquement des pins et les gémissements du vent. Les orages déjà en formation dans le chaudron grisâtre de la mer Baltique n'avaient pas encore atteint la région, mais des vents annonciateurs sévissaient déjà. Des nuages sombres traversaient le ciel nocturne comme autant de loques noires. Une neige fine et sèche tombait sur les bois à moins qu'elle ne montât du sol, soulevée par les rafales du vent du Nord qui ajoutait encore au sentiment de froid mortel. Ces conditions météorologiques provoquaient sur certaines zones de la forêt une luminosité surprenante alors que, sur d'autres, l'obscurité la plus totale régnait. À travers sa lunette de vision nocturne, le paysage se dessinait dans les tons noirs et verts, sinistres.

Mack Bolan se rapprochait du canal de Saimaa qui reliait Vyborg, ville portuaire russe, au lac Saimaa en Finlande. Il fit une halte, déchaussa, laissant glisser ses skis vers le premier arbre. Le fusil qu'il portait sur le dos vint se lover entre ses mains.

La question qui l'amenait dans cette région désolée était : comment expliquer qu'à 2 heures du matin l'on transportait sur le canal Saimaa trente têtes nucléaires achetées en Russie au marché noir ?

L'Exécuteur fit glisser le canon du fusil d'éclaireur .308 M-1-A dans le passant de son ceinturon, et décrocha une lampe infrarouge. Elle n'était guère plus grande qu'une lampe de poche banale, mais beaucoup plus puissante et efficace. À l'œil nu, on avait l'impression d'un grand calme dans cette forêt. Or, grâce à l'infrarouge, une série rapide de pulsations électrisaient le paysage.

L'une des milliers d'étoiles visibles au-dessus de la tête de Bolan était en réalité un satellite NRO, destiné aux communications ainsi qu'à l'observation. Bolan mit le contact de son écouteur-oreillette et, aussitôt, il entendit la voix joviale d'Herman « Gadgets » Schwarz

grésiller dans son oreille.

— Nous te voyons très bien, Striker. Nous disposons encore d'une fenêtre d'ouverture de trente minutes pour t'accompagner. Ensuite, on change de monture. Pendant qu'on basculera de satellite, il faudra compter entre deux et cinq minutes pour le rétablissement de la communication. Après cela, nous aurons quatre-vingt-dix minutes ensemble grâce au satellite numéro deux.

— Très bien, répondit Bolan. Avons-nous déterminé la position de la cible ?

— Oui. La péniche est à quai à deux kilomètres de ta position. Elle n'a toujours pas bougé. On constate une chaleur faible produite par le moteur.

— Ils sont combien à l'intérieur ?

— Deux personnes de taille adulte. Deux formes plus petites courent sur le pont d'une manière sporadique, sans doute de gros chiens.

— Ils sont combien sur la terre ferme ?

— Quatre autour d'une forte source d'énergie. Un brasero de toute évidence. Les signatures thermiques à l'imagerie laissent supposer qu'ils boivent une boisson chaude ou qu'ils fument une cigarette. Leur façon d'être et la faible activité nous permettent de penser que le niveau d'alerte est bas.

— Élargis la zone de surveillance. Tu vois la moindre indication de sentinelles dans les parages ?

— Négatif.

— Tu vois Vitali au moins, non ? demanda Bolan.

— Affirmatif.

Le Guerrier jeta un coup d'œil à sa montre puis s'adressa à son compère.

— Tu as suivi tout ça, Frank ?

— Tout à fait, Striker, répondit Frank Vitali qui se trouvait à une distance de un kilomètre de l'Exécuteur.

Herman Schwarz n'avait pas de nouveaux renseignements sur les têtes nucléaires à fournir au duo. Le Guerrier réfléchit. Tout ce dont il disposait c'était une histoire tirée par les cheveux que leur avait relatée un membre de la mafiya russe vivant sur le sol américain et qui craignait d'être extradé vers la mère Russie où il serait pendu pour un joli paquet de meurtres crapuleux.

— Ils attendent l'arrivée de quelqu'un. Cherche en amont et en aval sur le canal.

— Un instant, Striker, dit l'ami Gadgets. J'élargis la zone de couverture... Négatif. Je ne détecte personne dans les parages.

— Élargis davantage. Nos gus ne se sont pas arrêtés pour une pose cigarette.

— J'élargis encore.

Bolan attendit patiemment.

— Je ne vois rien dans un rayon de trente kilomètres. Quant aux hommes sur la péniche, ils ont passé cinq écluses du canal, côté russe, sans aucun incident. Puis, arrivés en Finlande, ils se sont arrêtés.

— Depuis quand sont-ils à l'arrêt ?

— Approximativement une heure.

Le regard de l'Exécuteur s'alluma.

— Shit ! C'est ça. La transaction est en train de se faire ! Ça se passe maintenant. Frank, avance de cinquante mètres puis maintiens ta position. Herman, tu nous donnes les coordonnées ?

— Affirmatif, Striker. Corrigez votre cap de sept degrés sud.

— Merci.

Le vent faisait gémir les arbres alentour tandis que l'Exécuteur avançait vers le canal. Grâce à sa lunette de vision nocturne, il commençait à voir des lueurs fantomatiques à 12 heures devant. La voix de Vitali fit irruption dans son oreillette.

— Striker ?

— Oui, Frank. J'écoute.

— J'ai comme un pressentiment...

Bolan s'agenouilla et s'immobilisa. Il ne connaissait personne qui avait passé plus de temps que son vieux complice à crapahuter au milieu des pièges les plus pourris. On ne vit pas des années en sous-marin dans la mafia sans acquérir un sixième sens particulièrement développé. Vitali était un chasseur né, même si, depuis un certain temps déjà, il avait été retiré des opérations directes pour diriger le département 127, une cellule officielle du F.B.I. servant de paravent au groupe d'intervention secrète du Black Warriors Ranch, une équipe de soldats non répertoriés dirigée par le numéro Un du *Justice Department*, Hal Brognola, sous la seule autorité du Président des Etats-Unis.

Les instincts de cet homme avaient une valeur sûre.

— Tu ne crois pas que l'on a affaire à une enclade de chèvres, ici ?

— Ça y ressemble, effectivement...

— Tu ne crois pas que nos renseignements étaient bidonnés ? continua Vitali un ton plus bas. Je demande ça parce que nous venons de mettre le pied dans un beau merdier où rien ne semble logique.

L'Exécuteur, agenouillé et immobile dans la neige, restait de marbre alors que le vent soulevait son poncho. Le motif de camouflage, identique à celui de sa combinaison de commando, avait pour but de créer une distorsion de sa silhouette vue par les appareils d'amplification de rayonnement. Le poncho, la combinaison et son body armor, une armure souple doublée de kevlar et de céramique, étaient revêtus d'une pellicule chimique capable de brouiller sa signature infrarouge. Le satellite au-dessus ne pouvait même pas le

détecter à moins de se servir de la balise.

Un poste d'observation au sol avait une chance plus grande de le repérer, particulièrement lorsque Bolan se déplaçait, et l'amplification de rayonnement et l'infrarouge faisaient partie de la gamme d'outils indispensables pour une balade en solitaire sur des terres aussi hostiles.

Bolan remonta le fusil sur son épaule et sortit le Heckler & Koch MK-23 de son holster à la cuisse. Ce calibre .45 était un pistolet offensif, une caractéristique encore améliorée par le réducteur de son au bout du canon et le dispositif de laser infrarouge.

— Frank, tu me rejoins.

— J'arrive, Striker.

Bolan scrutait les arbres. Quelque chose clochait. En règle générale, on n'attachait pas une péniche à la berge d'un canal au beau milieu de nulle part en pleine nuit sans raison particulière. Schwarz avait vu juste : la péniche ne semblait pas être en état d'alerte. Peut-être avait-on des ennuis avec le moteur et attendait-on l'arrivée d'un remorqueur ?

À moins que Vitali n'ait raison et que tout cela soit un piège parfaitement pourri.

À priori, des contrebandiers d'armes nucléaires ne resteraient pas immobiles à la vue de tous, mais Bolan penchait en faveur de l'avis de son camarade de combat : la situation n'avait aucun sens.

L'Exécuteur leva sa balise. Le cône autour de la lentille conduisait toute la lumière vers le satellite sans aucune déperdition, de sorte que des observateurs au sol ne puissent pas la déceler. Schwarz parlait en même temps qu'il observait le flash sur son écran.

— Frank, corrige ta trajectoire. Deux degrés vers le sud. Striker se trouve à cent mètres de ta position actuelle.

— Affirmatif.

Vitali arriva, silencieux comme un elfe, et s'agenouilla à côté de l'Exécuteur. Il avait le même fusil que Bolan. Les deux armes étaient équipées de hausse optique qui permettait au tireur de garder les deux yeux ouverts. Pour le tir rapproché, le dispositif était idéal.

— Frank, je vais aller jeter un coup d'œil. Tu me couvres.

— Compte sur moi.

Bolan se leva et partit vers la péniche. Le gros calibre .45, serré à deux mains, montrait le chemin.

— Gadgets ?

— Je ne vois ni sentinelle ni mouvement douteux.

À travers les arbres, Bolan voyait les lueurs provenant de la péniche. La lunette I.L. faisait paraître la lueur d'un poêle, et les cigarettes des hommes étaient des points de lumière donnant une assez bonne indication de l'état d'esprit de l'équipage. Bolan avança jusqu'au bord

du halo de lumière et resta sous l'abri d'un arbre.

Les hommes parlaient en russe. Bolan n'entendait que des bribes de leur conversation. En gros, le Guerrier comprit qu'ils se plaignaient que tout ça prenait trop de temps. Au-dessus de leurs parkas épais, aucun des quatre hommes ne paraissait armé. Pas de façon visible, en tout cas. L'Exécuteur avait beau chercher une bosse au niveau de l'épaule ou de la ceinture des pourris, il n'en voyait pas. Une ampoule éclairait la cabine de pilotage. Plus loin, sur le pont, deux autres hommes déambulaient, frigorifiés. Deux chiens sans laisse couraient frénétiquement sur le pont.

Bolan se félicita d'avoir la bonne fortune de se trouver sous le vent des bêtes. À première vue, et dans l'univers gris verdâtre créé par la lunette I.L., les chiens lui paraissaient être des bergers allemands ; mais non, leur robe était unie, plus claire que celle de leurs cousins. Ils étaient plus grands aussi. C'était des malinois belges, des bergers têtus et difficilement contrôlables.

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'ils foutent ? J'en ai mare de poireauter !

En entendant ces quelques mots prononcés dans un anglais aux intonations résolument américaines, toute l'attention de Bolan se dirigea vers les hommes assis autour du brasero. Celui qui avait parlé était grand et fumait un cigare qu'il jeta rageusement dans la neige avant de l'écraser d'un violent coup de botte.

— Putain d'euro-trash de merde !

Les trois autres tournèrent la tête vers lui. Bolan prit note de leur attitude : l'homme qui avait parlé avait de l'autorité sur le groupe.

Dans son oreillette, il entendait chuchoter la voix de Schwarz.

— Striker, déplacement en cours.

— Qui ? Quoi ?

— Une source de chaleur pas très évidente à interpréter mais indiscutablement présente. L'objet se trouve à soixante-quinze mètres à l'est de ta position. On se dirige lentement vers toi.

— Mais, Schwarz, je viens de quitter ce secteur à l'instant. Il n'y avait personne d'autre que Vitali.

— Alors, Frank... tu dormais ? taquina Schwarz, depuis son bureau en Virginie.

— Personne ne m'échappe ! tonna le patron du département 127. Jamais ! De quelle direction venait-il ?

— De nulle part. Nous avons remarqué brièvement un point de chaleur à l'écran, puis cela a disparu aussi vite qu'un fantôme.

— Striker, proposa Vitali très bas, veux-tu que j'aille voir ?

— Négatif, Frank. Ne bouge pas.

Bolan se leva et demanda à Schwarz une actualisation de la position de l'objet.

— Soixante mètres, ouest par ouest.

Le Guerrier dessinait dans la neige un grand cercle.

— Position ?

— Trajectoire inchangée. Quarante mètres et il avance.

L'Exécuteur vérifia sa boussole et calcula le point d'interception.

— Plus que trente mètres, Striker.

Bolan restait aussi immobile et silencieux qu'une pierre tombale. Le MK-23 fermement tenu entre ses mains, sa vision se porta immédiatement sur une silhouette affublée d'un poncho identique au sien. Pendant un instant, la lumière d'une étoile brilla sur le verre d'une lunette de vision nocturne.

Avant de bouger, la silhouette avait été parfaitement invisible, se fondant avec la masse du tronc de l'arbre contre lequel il se masquait. Bolan savait que le tueur portait la même lunette de vision nocturne et le même camouflage à brouiller la chaleur corporelle. L'homme était armé d'un AS, un fusil d'assaut silencieux de fabrication russe, et équipé de dispositif optique.

L'Exécuteur n'ignorait pas que les grosses cartouches calibre .45 de son MK-23 n'arriveraient jamais à pénétrer le casque ou le body armor renforcé au titane du bonhomme. Il leva son pistolet légèrement. D'un geste subtil du pouce, il fit basculer le verrouillage latéral. Soudain, la hausse laser infrarouge située sous la glissière clignota. Les yeux dans les yeux, le tueur fixait Bolan qui fendait, lui aussi, l'obscurité de la nuit grâce à sa lunette I.L. Le nouvel arrivant marqua un temps, semblant croire que son vis-à-vis appartenait à son équipe. L'Exécuteur, lui, n'eut pas à se poser de question.

Le bruit de l'éclatement du verre optique du tueur fit plus de bruit que la toux du MK-23 entre les mains du Guerrier.

L'homme tomba tête en avant dans la neige.

— Un ennemi à terre. Frank, il ne nous reste plus que quelques secondes avant que ce type ne devienne officiellement mort au combat. Nous devons frapper maintenant. Notre priorité, c'est de localiser les têtes nucléaires.

Bolan fit jouer l'éjecteur de son pistolet. Fermant sa main gantée, il dissimula et absorba la chaleur de la douille brûlante.

— Bien reçu, Striker. J'arrive.

Le Guerrier prit la direction du canal. Au moment où il s'approchait des lumières, l'un des hommes se leva et mit la main à son oreille gauche. À l'évidence, il portait une radio sous la capuche de son parka. Brusquement, il tourna la tête en direction du bois alors que la main gauche se glissait à l'intérieur du parka.

Mais, déjà, sa tête absorbait l'impact du calibre .45 hollowpoint qui lui fit éclater le visage.

Du point rouge du laser, Bolan cibra le second pourri en train de

dégainer. Le cou du type réagit comme s'il était en caoutchouc alors que la balle opérait la trépanation de son crâne. Dans la péniche, des cris d'alerte se firent entendre. Les chiens aboyaient furieusement. Le Guerrier tira deux coups pour faire éclater la gorge du troisième contrebandier. Il ciblait déjà le quatrième.

Mais, à cet instant, l'homme qui avait parlé en anglais plongea dans les eaux glaciales du canal Saimaa. Ce type était fou ! Il serait mort de froid dans trois minutes !

— Striker ! Attention. Véhicules situés à cent mètres de ta position et à l'approche, fit la voix de Schwarz qui sonna l'alarme.

— Combien ? demanda Bolan.

— J'en vois quatre. Trois de faible taille. Il y a une forte probabilité qu'il s'agisse de motoneiges. Le quatrième véhicule est nettement plus grand. Il possède des chenilles. Une sorte de tracteur. Il semble être blindé. Mais la composition de l'alliage des métaux m'échappe.

Bolan enleva son équipement de vision nocturne alors qu'un faisceau de lumière jaillissait du groupe d'arbres, et il sauta sur la proue de la péniche. Il passa devant les deux chiens de garde qui lui montraient les dents, tout en tirant sur la vitre de la petite cabine de pilotage. Un homme armé d'une carabine d'assaut Krinkov passa par la fenêtre éclatée, la gorge déchiquetée et pissant des jets de sang.

Un des malinois sauta à la gorge de Bolan. Celui-ci épousa le mouvement du chien d'attaque et le transforma en mouvement de projection par la hanche, un parfait Koshi-waza. Le malinois pivota dans les airs et passa par-dessus bord pour finir dans l'eau sous la proue.

Le Guerrier eut à peine le temps de lever son pistolet avant que le second animal ne saute par-dessus une écouteille laissée ouverte.

Les crocs de la bête percèrent le réducteur de son du MK-23. Bolan le repoussa en mettant le pied contre la poitrine de la bête qui s'acharnait sur le pistolet. Le chien s'envola en arrière, plongeant le cul en premier au fond de l'écouteille.

Bolan fit basculer le fusil M-l-A sur sa bandoulière.

À ce moment, des tirs éclatèrent dans la forêt. Le Guerrier reconnut immédiatement les bruits du M-l-A de Vitali en position automatique. Une motoneige continuant d'avancer sans son conducteur sortit des arbres en faisant un bruit infernal. Des faisceaux lumineux balayaient la péniche.

Bolan passa le M-l-A en automatique et arrosa plein feu sur le point de départ des faisceaux. Des étincelles brillèrent dans la nuit alors que cinq balles de calibre .308 faisaient éclater les vitres blindées du véhicule qui avançait toujours. Une flamme de deux mètres de long en jaillit à la recherche d'un ennemi invisible. La trajectoire verte et fumante d'un tracer russe passa à quelques centimètres au-dessus de la

tête de Bolan. Celui-ci fit une grimace au passage supersonique du gros projectile qui déclencha une explosion derrière la cabine de pilotage.

Le Guerrier vit pivoter les canons de cent vingt centimètres de long posés sur le toit du chasse-neige. Trois coups se succédèrent rapidement. La cabine de pilotage prit feu, et, déjà, sous l'effet de la chaleur intense, les sourcils du Guerrier se mirent à roussir. Il s'aplatit au sol lorsque la flamme remonta vers lui. La structure de la cabine de pilotage en aluminium soudé ne tarda pas à s'embraser. De toute évidence, les munitions de l'ennemi étaient à base d'uranium appauvri capable de transpercer le métal.

Soudain, la cabine devint un énorme brasier qui ne tarderait pas à réduire en cendres l'Exécuteur. Il saisit la banane à sa ceinture et plongea la main dedans. Les fusils M-l-A de Bolan et de Vitali avaient été modifiés : chaque canon était équipé pour le tir de grenades à fusil. Le Guerrier en fit glisser une dans la culasse. Elle se mit en place d'un seul clic.

Le canon positionné sur le chasse-neige rugit et frappa à bout portant.

Brusquement, Bolan roula au sol alors que la cabine commençait à s'affaïsser. La structure risquait à tout moment de s'écrouler. De grosses flammes jaunâtres montaient pour dévorer tout ce qui se trouvait sur son chemin. Se redressant, l'Exécuteur braqua son fusil contre l'énorme canon fumant.

Le chasse-neige n'était qu'une boîte grossière, mais blindée et posée sur un châssis équipé de larges chenilles. Sa portée était limitée à moins de vingt-cinq mètres. Par la croix de la visée, Bolan aligna les phares du véhicule. Le recul du fusil lui brutalisa l'épaule. Les phares explosèrent alors que des gaz surchauffés et du métal en fusion faisaient briller l'intérieur de la cabine d'une incandescence orangée. Tout le bas du corps en flammes, le tireur installé sur le toit du chasse-neige hurlait de douleur. Le véhicule fit une embardée et alla s'écraser contre un arbre. Son arrêt ne pouvait être plus brutal. À cet instant la cabine de pilotage s'écroula.

Dans le même temps, Bolan sentait jusque dans ses bottes les vibrations des pas lourds qui couraient sur le pont inférieur, mais, avant de s'en préoccuper, il devait terminer son nettoyage en surface...

Une autre motoneige sortit en trombe du bois. Assis derrière le pilote, un sniper faisait tonner aveuglément un AK braqué sur la péniche. Bolan passa son fusil en mode semi-automatique et envoya trois coups rapides dans le pare-brise. Le motard tressauta sur sa selle. Le tireur, transpercé par les mêmes balles full-metal-jacket que son camarade, brassait de l'air. Plus personne ne dirigeait l'engin lorsqu'il explosa dans une gigantesque boule de feu.

— Frank, ta situation ?

— Six ennemis à terre. Troisième motoneige capturée intacte.

— J'ai besoin de toi ! Maintenant !

— J'arrive.

Bolan braqua le canon sur l'écoutille.

— Gadgets, que vois-tu ?

Depuis le Q.G. du Black Warriors Ranch en Virginie, l'ami Herman jouait les anges gardiens grâce à ses écrans de contrôle.

— Multiples points de feu. Plus aucun véhicule. Plus de signatures de chaleur dans les arbres.

Vitali arriva sur ses skis en dessinant un grand arc qu'il prolongea pour atterrir directement sur la péniche, ou plus précisément, en percutant un des gros chiens qui lui sautait déjà à la gorge. Propulsé par l'impact, le chien s'envola loin dans les airs avant de plonger dans les eaux glaciales.

Du regard, Bolan balaya rapidement le canal. Des énormes plaques de glace sale flottaient en direction du lac. Le premier chien avait réussi à nager jusqu'à la berge opposée. Trempé et grelottant, le malinois s'assit sur un tas de bois. L'autre, pataugeant toujours dans l'eau, peinait à rejoindre son compagnon. À part cette scène misérable, il n'y avait rien d'autre à regarder. Les berges, construites de béton et de pierre, étaient aussi accueillantes que l'eau glauque du canal. L'Anglo-Saxon qui s'était sauvé en sautant dans l'eau avait totalement disparu. Les bords parfaitement lisses et raides de la péniche n'offraient rien pour s'y accrocher. Cela faisait déjà plus de deux minutes que ce dingue avait plongé. Soit il avait succombé au froid et s'était noyé, soit...

— Ils ont un sous-marin !

Vitali eut un sursaut.

— Voilà pourquoi ils ne sont pas remontés du pont inférieur. Le transbordement est en train de se réaliser. Gadgets ! Surveille le canal pour tout mouvement vers le nord. Si l'engin possède des hélices, notre satellite te l'indiquera tout de suite, dit l'Exécuteur en sortant une grenade de son attirail.

— Bien reçu, Striker.

Bolan ouvrit son poing, lâcha la grenade et cria « feu ! » à qui voulait l'entendre.

Une flamme orangée monta en vagues successives. Le shrapnel martelait les parois d'acier soudé de la péniche. En bas, un homme hurla.

Le Guerrier passa par l'écoutille, le fusil plaqué contre la hanche prêt à faire feu en mode automatique. Un homme au sol se débattait, en proie à la douleur, les mains essayant stupidement de remettre son visage déchiqueté en place. Son fusil AK-74, à moins d'un mètre du cadavre en devenir qu'il était, avait giclé sur le sol. Bolan donna au

malheureux le coup de grâce d'une balle à la tempe. La porte au fond de la pièce était fermée à clé. On entendait des voix venant du pont inférieur.

— Frank, le pont ! Fais-nous un bon trou !

Vitali déroula une longueur de flexi charge. Il ôta le film adhésif en pressant la charge contre la paroi, et dessina un cercle d'un mètre sur le pont puis enfonça le crayon détonateur.

— On s'écarte !

Vitali saisit la petite boîte de commande à distance et appuya sur le bouton pour activer la mise à feu.

Il y eut un grand craquement. Au milieu de flammes orangées, le cercle de charge cisaila le sol du pont, créant ainsi un accès tout neuf et fumant.

Des tracers de fabrication russe répondirent illico à cette intrusion. Le bruit montant depuis le niveau inférieur agaça Bolan qui jeta une grenade étourdissante dans le trou. Vitali fit écho au geste du Guerrier. Les deux bombes tonnèrent et toutes les ampoules se brisèrent. Les grenades expulsèrent du trou un énorme nuage de fumée mêlé de poussière et de particules chimiques.

Bolan repositionna sa lunette I.L. et sauta dans l'ouverture. Les bottes du Guerrier firent un bruit de tonnerre en s'écrasant contre le sol en acier. Là, trois hommes étalés au sol, étourdis par la double explosion, cherchaient désespérément à se redresser. Un quatrième titubait comme un ivrogne et brandissait son pistolet en aveugle.

Bolan fit claquer la crosse de son fusil contre la mâchoire de ce dernier qui tomba comme s'il venait de prendre une balle dans la tête. Le compartiment où ils se trouvaient faisait à peu près la moitié de la longueur de la péniche. À l'exception des occupants, elle semblait ne rien contenir, mais, à travers la fumée, Bolan distingua une autre porte.

Vitali donna un tapotement affectueux à son sac à dos rempli de plastique.

— Encore une petite fête ? demanda-t-il à Bolan.

L'Exécuteur acquiesça d'un hochement de la tête. Il vérifia son fusil alors que Vitali s'affairait autour de la porte en acier.

— Prêt !

— Feu !

Bolan appuya sur la détente de son fusil. Une grenade traversa la pièce et frappa la cloison située à trois mètres de la porte. Un petit cercle de feu se dessina autour du point d'impact. L'ogive HEAT de 40 mm perfora la cloison et envoya un jet de gaz surchauffé et du métal en fusion dans le compartiment voisin.

Dans le même temps, Vitali appuyait sur le détonateur. La porte fut encadrée immédiatement par le feu et la fumée. Lors de la chute de l'énorme battant d'acier, le patron du département 127 lança une

grenade par le trou béant.

Bolan passa la porte fumante, son fusil en mode automatique. Deux hommes gravement brûlés se trouvaient couchés au sol. De grandes caisses de bois encombraient l'espace restreint. La plupart avaient été ouvertes et vidées, d'autres brûlaient. Un grand plateau d'amarrage pour submersible dominait le compartiment. Un tube en métal jaillissait de son centre.

La lentille d'un périscope semblait fixer Bolan.

Fusil contre l'épaule, l'Exécuteur tira et le fit exploser. Le verre éclata et le tube descendit à toute vitesse. La coque trembla, puis, soudain, l'eau commença à monter par le plateau d'amarrage. Rapidement, elle envahit le sol du compartiment.

Bolan et Vitali coururent vers le plateau. Ils braquèrent les fusils et firent monter une épaisse écume sur l'eau grâce à une rafale automatique nourrie. Le fusil de Bolan s'ouvrit sur une chambre vide, et il sortit sa dernière grenade étourdissante.

— Gadgets ! Submersible ; je confirme : submersible. Il pique vers le nord. Piste-le.

— Contact confirmé. Effectivement, il va vers le nord à une vitesse de cinq nœuds.

Bolan monta la rampe d'acier avec Vitali sur les talons. Ils prirent la deuxième échelle et arrivèrent en trombe sur le pont supérieur. La péniche était en triste état et le chasse-neige brûlait toujours, jetant une lueur orange et des ombres noires. Bolan attacha la balise infrarouge à sa veste.

— Nous vous avons tous les deux sur l'écran, Striker !

— Frank ! Frank ! cria Bolan en sautant de la péniche.

Vitali empoigna ses deux grenades restantes et en jeta une entre les mains de son camarade qui la fourra dans son fusil puis surveilla la surface du canal.

— Gadgets ! Je ne les vois pas !

— À cinquante mètres de votre position. Au milieu du canal.

Bolan fit un sprint sur la neige.

— Frank !

Vitali avait à la main la grenade phosphorescente.

— Plus que trente mètres. Quinze ! Sept ! Striker, tu es parallèle !

— Frank, allume-moi ces connards !

Vitali tira la cuiller et lança avec force la grenade dans l'eau sombre qui bouillonna et s'alluma en blanc jaunâtre. L'eau ne pouvait éteindre le phosphore en feu, qui sapait l'oxygène ambiant jusqu'à ce que l'élément métallique fût consommé.

Une silhouette grise et difforme se déplaçait à présent à travers la lueur glauque des eaux glaciales. Bolan prit en compte la réfraction et ajusta son tir en conséquence. Il estimait que le sous-marin se trouvait

à quatre mètres de profondeur. Le M-l-A eut un fort recul contre son épaule au moment où la grenade percuta la surface de l'eau sans le moindre bruit. Elle laissa une traînée blanche sur son chemin en partant à la recherche du submersible.

Une lumière orange montait des profondeurs.

— Striker ! Je détecte de multiples sources de chaleur. Nous perdons la trace du submersible.

La lumière du phosphore blanc en feu bouillonnait toujours.

— Nous l'avons atteint ! hurla l'Exécuteur.

— Tu l'as eu ! confirma Vitali, le fusil braqué sur l'arrière du sous-marin.

De nouveau, un feu orangé se déclara mais s'éteignit presque aussitôt.

Il restait à Bolan encore trois grenades à la ceinture. Il les dégoupilla et les lança toutes sur la cible. La lumière blanche noircit rapidement et un film d'huile monta à la surface.

— Striker ! dit Herman Schwarz, haletant. Nous venons de perdre leur sillon.

La silhouette obscure du submersible semblait sombrer plus profondément sous la lueur du phosphore en feu. Bolan et Vitali jetèrent des grenades récupérées dans leur sac à dos comme s'il s'agissait de jeter des sondes de profondeur. Les explosions firent bouillir l'eau une dernière fois et envoyèrent des particules de phosphore incandescent vers la surface comme autant d'étoiles filantes filmées au ralenti.

Ces dernières s'estompèrent et se laissèrent emporter par le courant vers le lac. Le canal retrouva enfin une obscurité totale. Derrière les deux hommes, le chasse-neige continuait à brûler.

Perchés sur le tas de bois, les deux chiens aboyaient piteusement.

Frank Vitali rechargea son fusil alors que Bolan dégoupillait une dernière grenade qu'il lança dans le canal. Il rechargea son fusil, le mit à l'épaule au moment où la lumière blanche explosait au fond de l'eau.

— Gadgets ! Tu as le submersible ?

— Négatif, Striker. Plus aucune trace. Plus de sillon provoqué par les hélices.

Quelque chose clochait. Si le sous-marin se déplaçait, il y avait forcément transfert d'énergie dans l'eau, et le satellite aurait dû indiquer un sillon thermique dans le canal. S'il avait coulé ou s'il se cachait au fond, Vitali et Bolan auraient dû voir de leurs propres yeux la masse grise sous l'eau dans la lumière des grenades au phosphore.

— Putain de merde ! fulmina Vitali. Je l'ai atteint. Je le sais, je le sais ! Droit dans le cul ! Il n'a plus d'hélice.

— Tu as raison, commenta Bolan, glacial. Il n'a pas d'hélice.

— Quoi ?

— C'est un appareil à chenilles, dit le Guerrier.

Lors de la guerre froide, les Russes avaient énormément travaillé à l'élaboration d'un sous-marin de poche. L'une de leurs innovations, c'était justement le sous-marin de poche à chenilles. Il naviguait dans les eaux comme tous les sous-marins, puis, une fois au fond, il roulait afin de cartographier toutes les installations et équipements défensifs de l'OTAN situés en mer et sur les voies navigables.

— Gadgets, dirige tes recherches au nord de notre position. Dis-moi si tu remarques quoi que ce soit même si, de prime abord, cela te paraît insignifiant.

Il y eut un long silence dans la liaison par satellite, puis, finalement, la voix désespérée de Schwarz annonça son échec.

Dans le froid de la nuit, Bolan réfléchissait. Sur ce canal parsemé de glace en formation, il restait au sous-marin encore trois écluses à passer. Mais un sous-marin pouvait facilement attendre. Attendre pendant de longues heures jusqu'à ce qu'arrive un bateau plus grand sous la masse duquel il pourrait se cacher avant de passer à l'étape suivante. Il avait aussi la possibilité de se servir de ses chenilles pour traverser la terre ferme. Si ce sous-marin à cargaison nucléaire réussissait à pénétrer les eaux du lac Saimaa, tout serait perdu. C'était le plus important de tous les lacs d'eau douce en Europe, ayant grosso modo la même superficie que la Belgique. Le sous-marin pouvait aisément refaire surface n'importe où.

— Gadgets ?

— J'écoute, Striker.

— Nous l'avons perdu. Tu m'envoies le yacht ? Et, n'oublie pas tout l'attirail de plongée. J'ai une envie soudaine de prendre un bain d'eau glacée.

— Pas de problème. Les vacances, c'est sacré !

CHAPITRE II

Lac Saimaa

— Nom de Dieu, quel merdier !

Roger Neville, un homme aux épaules incroyablement larges, se tenait penché, le dos rond. D'énormes muscles se dessinaient sous ses vêtements. D'un air renfrogné, il fixait le submersible en cale sèche, sous les arcades rouges du hangar à bateaux, un bâtiment construit entièrement de bois. En marche arrière, le sous-marin à chenilles avait remonté la berge pour se positionner face à l'eau. L'une des deux hélices était tordue et affreusement noircie. La barre de plongée avait été sérieusement endommagée. Une affreuse cicatrice sur le haut de la coque témoignait de la férocité de l'attaque. C'était par cette brèche que l'inondation avait failli sceller l'habitable pour toujours. Un groupe électrogène ronronnant faisait fonctionner la pompe qui vidait le submersible de l'eau du canal.

— Putain ! Tu t'es fait botter le cul, hein, petit frère ? s'exclama Ian Neville.

Roger rougit. Il se retourna lentement, furieux. Tous les os de sa main craquèrent lorsqu'il ouvrit enfin le poing serré de sa main droite. Involontairement, son frère aîné fit un pas en arrière, leurs regards se croisèrent et se fixèrent brièvement. Le cadet était le plus grand des deux, le plus imposant physiquement. C'était aussi le plus intelligent, le plus lunatique, et le plus violent. La haine faisait briller ses yeux. Son frère aîné finit par détourner le regard. Roger redirigea sa haine contre le submersible.

— Quelqu'un était au courant. Quelqu'un a parlé, marmonna-t-il en essayant de se contrôler. C'est une évidence.

— Et nos pertes ? demanda l'aîné, les yeux rivés sur le sous-marin.

— Si on part de l'hypothèse que, à l'heure qu'il est, tous les hommes sur les berges, toutes nos sentinelles postées dans la forêt, et l'ensemble de l'équipage de la péniche sont morts ou prisonniers, ça fait de sacrées pertes ! Putain ! Ces enculés ont même fait exploser le

périscopes avant que nous ne puissions ouvrir les sas du submersible ! Ensuite, ils nous ont frappés avec des explosifs que je ne connais même pas. Notre ingénieur a cramé avec l'hélice. La rupture dans la cale principale a provoqué l'inondation. Parmi les Russes, deux se sont noyés.

Roger entendait encore les cris des deux marins russes qui cognaient de toutes leurs forces sur la porte. Ces hommes en train de brûler vif, alors que, lui, il scellait le compartiment en feu qui commençait à se remplir d'eau à cause de la rupture dans la coque. Une lueur folle faisait étinceler ses yeux.

— Mon Dieu, nous avons...

— Mais, on s'en fout ! Le capitaine et son larbin se trouvaient dans le compartiment avant et ont survécu. C'est tout ce qui compte.

Il tourna son regard vers la grande villa au bord du lac, nichée dans le bois. Le regard du frère aîné suivit le même chemin. Le capitaine pestait et fulminait lorsqu'on avait finalement réussi à débarquer sous le hangar. Il avait fallu une bouteille de vodka et un virement électronique d'un million de dollars vers son compte offshore pour le calmer un peu.

— Moi, je dis que la fuite vient du côté russe, et ce type mérite qu'on le bute. Ensuite, on fait du rangement ici et on se casse !

— O.K., répondit Ian en détournant son regard. En fait, nos amis ont appelé et attendent notre réponse.

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ils veulent savoir si la transaction a réussi.

Il y eut un silence entre les deux frères. Roger finit par prendre la parole, un sourire chafouin aux lèvres.

— Tu leur dis que tout s'est passé à merveille !

— Mais..., protesta l'aîné. Est-ce que nous avons tous les...

— Tu leur dis que nous les avons, tous les six !

— Les six ? suffoqua Ian en clignant des yeux. Mais...

— Tu leur diras que nous avons les six. Compris ? répéta le cadet, les yeux plissés et fixes comme chez une bête de proie.

Ian ouvrit la bouche pour dire quelque chose, déglutit et se tut. Son frère hocha la tête pour approuver la sagesse de cette décision.

— Quelle est la situation actuelle sur le canal ? demanda Roger.

— C'est bizarre. Pas de police sur les lieux. Pas de communications radio entre les flics. C'est comme si personne n'était au courant qu'il y a eu un massacre et des explosions de grenades non loin de la frontière russe. Même si, avec l'arrivée de l'hiver, le trafic fluvial est au point mort, il est impossible que les autorités ignorent qu'une péniche vient de couler dans le canal.

— Je n'aime pas ça. Eux, ils ont des yeux dans le ciel, ils devraient avoir des infos. Bon, au fond je m'en fous, ça nous arrange. Mais les

autres, qui sont-ils ? Je me demande qui vient de nous attaquer. Des concurrents, des flics... Écoute, nous allons attendre avant de buter le capitaine.

— À quoi penses-tu ?

— Je pense que les mecs qui nous ont frappés l'ont fait sans que le gouvernement russe ne soit au courant, sans que les autorités finnoises l'autorisent. Autrement, ils seraient déjà là. Qu'est-ce que nous savons exactement ? Deux types armés de fusils, de lance-grenades et de plastic ont surgi de nulle part et ont failli avoir notre peau. Ils n'étaient sûrement pas là par hasard et nous allons avoir besoin d'aide illico ! Voilà ce que je veux que tu fasses...

* * *

Canal de Saimaa

Mack Bolan remonta la fermeture éclair de sa combinaison de plongée.

— Gadgets ! Qu'est-ce que tu vois ?

— Pas grand-chose, répondit Herman Schwarz, les yeux braqués devant ses écrans. Et toi ? Raconte-moi ce que tu vois.

— Que dalle. Nous avons fait de la reconnaissance dans le voisinage. Les méchants avaient construit des abris de fortune pour servir de planques à leurs hommes. Primitifs, mais assez efficaces contre le froid et contre le repérage par satellite. Une petite unité de dix hommes pourrait y vivre quelques jours sans trop souffrir.

— C'est curieux. Quoi d'autre ?

— L'arme qu'ils avaient montée sur le toit du chasse-neige est assez curieuse, elle aussi. Un fusil hongrois, un Gepard M-3 qui tire des munitions de 14,5 millimètres. Ce truc est capable de transpercer tous les body armor. La balle part à une vitesse de mille mètres par seconde. Nous le gardons en lieu sûr, sous notre tente ! Je crois que Vitali en est amoureux.

Herman Schwarz ricana. Là, il reconnaissait bien le grand amateur d'armes et d'explosifs.

— Le satellite a détecté la signature des tirs et des impacts. Avec quelle sorte de munitions est-ce que ces mecs tiraient sur vous ?

— Des projectiles à base d'uranium appauvri. Ce que tu as vu, toi, ce n'était pas des explosions mais de violentes expansions de chaleur. Elles ont provoqué l'incendie qui a ravagé la péniche.

— Qui est-ce qu'ils attendaient donc, ces mecs ? Une unité de

blindés ? remarqua le génial informaticien en poussant un gros soupir.

— Je ne crois pas qu'ils attendaient que ce soit. Si cela avait été le cas, ils auraient orienté leurs défenses vers l'extérieur. Avec des munitions à base d'uranium appauvri, le Gepard pouvait trouver une péniche à la proue et le projectile serait ressorti par l'arrière. Le Gepard est capable de mettre un moteur H.S. D'ailleurs, il est capable de mettre en miettes un sous-marin, même au fond d'un canal.

— Tu ne crois pas qu'ils étaient de la sécurité ?

— Plutôt une sorte d'assurance décès.

— Et, qu'est-ce que tu as appris des prisonniers ?

— Ce sont des Russes, ils savent se taire. Je doute fort que nous puissions les faire parler sans avoir recours soit à des pratiques médicales très sophistiquées soit à des pratiques médiévales. Dans les deux cas, je n'ai ni les ressources ni le temps. Je vais plutôt aller visiter l'épave pour essayer de mieux comprendre. Après, Vitali, qui a une identité présentable, ce qui n'est pas mon cas, ira voir la police finnoise pour lui laisser le soin de ramasser les Russes que nous avons parqués dans les abris de fortune.

— Très bien. Quant à notre liaison par satellite, nous disposons encore de soixante-dix-neuf minutes. Après, on change de satellite, et tu sais déjà ce que cela veut dire : une coupure de deux à cinq minutes, le temps de retrouver la liaison. D'ici là, si tu es au sec, j'aimerais un rapport sur ce que tu as découvert. Pour ta gouverne, le Président a téléphoné deux fois déjà à ton ami Hal.

— Bon. Merci, Gadgets, répondit Bolan, qui, en raccrochant, sentit la présence de Vitali derrière son dos.

— Prêt à plonger, mec ? demanda le patron du Département 127.

Bolan vérifia sa bouteille d'oxygène et l'étanchéité de son masque de plongée. Il enfila ses palmes, eut un hochement de tête affirmatif en direction de son vieux complice, et glissa silencieusement dans le canal.

L'eau noire se referma au-dessus de la tête du Guerrier. Sous l'effet du faisceau de lumière de sa torche, l'épave de la péniche prit des allures de bateau fantôme. Mack Bolan fit un premier constat des dégâts du vaisseau reposant sur le fond, à quatre mètres cinquante de profondeur. Le pont supérieur faisait pitié. Les projectiles d'uranium appauvri avaient été très efficaces. C'était le même genre de munitions utilisées par les Américains lors de la guerre du Golfe, mais sur une plus petite échelle. L'uranium appauvri était auto-inflammable sur impact. En frappant une cible à une vitesse supérieure à cinq cents pieds seconde, l'énergie cinétique libérée se transformait en feu dévastateur. Les structures de la péniche fabriquées en aluminium ou en fibre de verre étaient parties en fumée immédiatement. Le fer soudé de la coque avait fondu ou s'était affaissé considérablement.

Bolan nagea jusqu'à l'écoutille et pénétra dans la péniche.

À l'intérieur, l'eau était immobile, mortuaire. Le cadavre d'un Russe, une main contre le plafond, était comme suspendu. Le Guerrier donna un coup de pied pour enfoncer le cercle que Vitali avait plastiqué sur la coque. Le premier compartiment, toujours aussi immense et vide, ne lui proposait que sa porte grise et tordue qu'il passa pour accéder au plateau d'amarrage pour sous-marin.

Cadavres et débris en suspension faisaient penser à des moustiques préhistoriques piégés dans un bloc d'ambre. Le faisceau de lumière de la torche de Bolan dérangea de petits poissons nerveux qui se nourrissaient des hommes désormais indifférents à leur sort. La vase du fond du canal pénétrait par le plateau d'amarrage. Le Guerrier continua de nager en direction d'un amas de caisses. La première qui se présenta à lui était ouverte. Des pièces moulées anti-choc avaient servi à protéger des objets cylindriques. Lentement, il fit le tour du compartiment et compta les caisses ouvertes. Ensuite, il se trouva en face de six caisses fermées, vierges de toute étiquette et posées sur une palette. Il glissa la pointe de la lame de son couteau de plongeur MK-S sous le couvercle et appuya fortement sur le manche de son outil improvisé. Débarrassé du couvercle, il enleva les pièces de plastique moulées. Il regardait fixement le contenu – un objet d'un vert mat ayant la forme d'une balle, mais une balle de vingt centimètres de diamètre et soixante de hauteur. Bolan ne maîtrisait pas assez bien la langue russe pour comprendre tout le jargon technique écrit sur un côté en cyrillique, mais il comprenait aisément l'importance de l'idéogramme jaune vif sur fond de trèfle noir. Danger d'irradiation. Un anneau de laiton ceinturait l'objet au niveau de sa pointe et des inscriptions concernaient les données pour le contact, les détonations différées, etc.

C'était une ogive tactique nucléaire de fabrication russe, 203 mm.

Il y avait un total de six caisses sur la palette. Mais, autour de la pièce, Bolan fit le triste constat que vingt-quatre autres coffres en métal étaient ouverts et vides. Il ignorait à qui il avait affaire, mais, quels qu'ils soient, ils venaient de s'offrir vingt-quatre ogives nucléaires, entrées en contrebande sur le territoire de la Finlande.

— Frank ?

Vitali leva la tête. Il était en train d'admirer le fusil Gepard lorsqu'il avait entendu son prénom sortant des haut-parleurs de l'ordinateur portable.

— Hé, re-salut, Gadgets !

À l'écran, Herman Schwarz avait l'air si fatigué qu'on aurait pu croire qu'il venait de participer au combat.

— Tu n'as pas dormi depuis combien de temps, l'ami ? demanda

Vitali, qui, même à cette distance, demeurerait son patron.

— Trente-deux heures et quarante minutes exactement, boss.

— Tu devrais te faire remplacer par Kurtzman, ce serait plus raisonnable.

— Il n'est pas disponible et, de toute façon, je ne confierais la protection du vieux Mack à personne d'autre. Mais il y a quelque chose de plus important : vous allez avoir de la visite. Un bateau est en approche. Il se trouve à moins de trois kilomètres au nord de votre position.

— Depuis le nord ? Depuis l'intérieur de la Finlande ? Quelle classe de bateau ?

— Oh, je dirais un bateau de plaisance. Un yacht peut-être ? Mais il est assez gros.

Depuis l'aube, sept péniches et deux yachts étaient passés devant leur campement sans présenter la moindre menace.

— Merci, Herman. Je vais surveiller ça de près, dit Vitali qui glissa un Heckler & Koch sous la ceinture dans le creux de son dos.

Il passa un manteau, saisit des jumelles, et monta sur le pont du bateau.

Effectivement, il voyait un yacht à peu près de la même taille que celui sur lequel il se trouvait. Lentement, le voilier descendait le canal. Vitali regarda attentivement le pavillon à l'arrière du bateau. Le drapeau finnois. Avec les orages annoncés sur la mer Baltique, ce n'était guère la saison la plus favorable pour les plaisanciers. Mais les habitants du pays disaient toujours que le meilleur moment d'acheter un bateau c'était par temps froid. Aussi, on les voyait souvent sur les voies navigables en train de déplacer ou de remiser leur nouvelle acquisition.

Instinctivement, la main de Vitali remonta vers la poignée du pistolet alors que quelqu'un apparaissait sur le pont du yacht en approche.

— Herman ? Est-ce que tu vois d'autres mouvements ?

— Un tandem de péniches à trois écluses au sud de votre position.

À cet instant, une force invisible frappa Vitali en plein cœur, l'envoyant culbuter à l'envers sur les marches qui descendaient vers la cabine du yacht. Il tomba mal et fracassa la petite table du salon. L'ordinateur portable avec la tête de Schwarz affichée à l'écran fit un saut périlleux dans les airs.

— Frank ! hurla l'informaticien, consterné.

Mais, simultanément, l'ordinateur passa au noir le plus complet. Les cordons pour la liaison satellite s'étaient arrachés de leurs ports informatiques.

Vitali se releva avec difficulté, les mains posées sur sa poitrine revêtue de Kevlar et de céramique. Il ouvrit son body armor et découvrit la base en cuivre de la balle qui avait cherché à l'envoyer

dans l'au-delà. Le pistolet se trouva illico entre les mains du fédéral furieux. Si on le cherchait, on le trouverait plus vite que prévu !

Il fit sortir le canon du pistolet par l'écoutille ouverte et vida le chargeur en direction du yacht, mais fut obligé de se planquer lorsque vinrent les répliques nourries des fusils automatiques. Les hublots de la cabine éclatèrent et les tirs dessinèrent des lignes bien alignées au-dessus de la tête de Vitali.

Dans la cale, les quatre prisonniers russes ligotés hurlaient à qui mieux mieux.

Les lèvres retroussées, Vitali jeta le pistolet vide et saisit son lance-grenades M-l-A. L'ordinateur étant bon pour la casse, Vitali se trouvait privé provisoirement de l'avantage d'une vision par satellite sur l'ensemble du canal. D'un doigt, il alluma le sonar du yacht. À l'écran s'affichait la silhouette massive de la péniche qui avait sombré au fond du canal. L'énorme repère – et danger considérable à toute navigation sur le canal – avait de nouveaux visiteurs. Sept objets de la taille d'un homme se dirigeaient vers la péniche en passant directement sous le yacht généreusement prêté par la C.I.A.

Il y avait des plongeurs sous-marins sous la coque !

Pendant ce temps, des tirs continuaient à punir le yacht. Les Russes en cale criaient de plus belle. Le Guerrier se trouvait à une distance de quatre mètres cinquante à l'intérieur de la péniche, sans aucun mode de communication à sa disposition. Le fédéral n'hésita pas plus longtemps, il saisit une grenade, la dégoupilla et l'envoya par-dessus bord via l'écoutille ouverte, le plus loin possible dans la direction opposée à la péniche. C'était la seule façon d'avertir Bolan, mais elle n'était pas sans risque.

Une nouvelle rafale venant des fusils ennemis ravagea le yacht. Un accostage par les méchants semblait imminent et le fédéral n'était pas décidé à se laisser faire. Il sauta sur le canapé où il jeta le M-l-A pour le remplacer par le Gepard confisqué. Il le chargea d'une ogive d'uranium appauvri et fit sortir le bout du canon par le hublot fracassé au-dessus du canapé.

En levant le fusil de dix-huit kilos, il poussa un grognement. « Qu'est-ce que je fous là au lieu de me la couler douce à Washington ? Ce n'est vraiment plus de mon âge », songea-t-il.

Bolan rentra le cou entre les épaules en ressentant fortement la secousse dans l'eau. C'était un son que Bolan avait déjà entendu. Le bruit d'une grenade à main qui explose sous l'eau. Il fit glisser le couteau MK-5 dans son étui à la cheville, prit une seconde pour s'orienter vers la porte endommagée, puis il éteignit la torche. Donnant un coup de palme, il avança vers l'encadrement de la porte puis, rapide comme l'éclair, il la passa, le bras tendu devant lui. Il monta jusqu'à ce que sa main touche le plafond, ensuite il se mit à avancer vers le trou

percé sur le pont. C'est alors qu'il vit la lumière. Un rai de lumière en pleine nuit ; un jeu d'ombre et de lumière semblant mettre le couloir en mouvement. Bolan se cala contre le plafond pendant que la lumière passait à travers l'ouverture pour balayer le compartiment, et tendit la main pour saisir le bras d'un cadavre russe flottant à son côté. Il plaqua ses pieds contre le dos du mort en suspension et le poussa lentement. Les bras s'ouvrirent telles des ailes d'oiseaux. L'instant d'après, la tête et les épaules passaient dans la lumière. Bolan tressaillit au bruit d'une déchirure sous l'eau. Un flot ininterrompu de bulles d'air passa à travers le trou du pont pour s'attaquer au corps du Russe comme un banc de piranhas. Le Guerrier garda sa position alors qu'une lumière encore plus intense balayait le cadavre.

Restant dans l'ombre, il profita de la lumière pour examiner le malheureux. Le corps déjà mort avait été fraîchement criblé de plus d'une douzaine de blessures. Ce n'était pas des blessures par balle. Des fléchettes en acier s'étaient plantées dans le corps de la victime. Bolan ne connaissait qu'une seule arme capable de tirer sous l'eau en mode automatique. C'était l'A.P.S, un fusil d'assaut sous-marin de fabrication russe.

Évidemment, ce n'était pas Frank venu lui rendre une visite amicale.

Le cône de lumière s'agrandit et Bolan vit paraître le bout d'une torche – ou plutôt un projecteur sous-marin, en plastique jaune – suivi par la longueur sinistre de l'arme dans l'autre main du pourri.

Bolan saisit le canon de l'arme et plongea son couteau dans la carotide de l'attaquant au moment où il passait la tête dans l'ouverture. La lame de treize centimètres s'enfonça profondément dans le cou du tueur. L'eau devint cramoisie lorsque le sang artériel jaillit de la blessure mortelle. D'un coup sec, Bolan sortit le couteau et coupa l'arrivée d'oxygène. Un violent nuage de bulles d'air obscurcit et troubla l'eau. Le Guerrier saisit le fusil des mains du tueur agonisant qui lâcha aussi la torche. Lorsque celle-ci partit vers le fond, la tête et les épaules de la victime de l'Exécuteur disparurent dans l'obscurité comme dans un fondu de cinéma.

Bolan retourna avec son butin vers sa cachette. Le compartiment était de nouveau passé au noir complet. Le cadavre russe flottait toujours à proximité quand, soudain, un nouveau rai de lumière traversa la nuit.

Le Guerrier plongea par l'ouverture effectuée par les charges plastic de Vitali pour descendre dans le noir vers la première cale de la péniche. Si sa mémoire était bonne, le fusil A.P.S. avait une capacité de vingt-six cartouches par chargeur.

L'homme à qui il l'avait confisqué avait criblé le cadavre d'une façon amateur par une rafale longue. Bolan réfléchit au torrent balistique dont il avait été témoin et déduisit qu'il lui restait environ cinq tirs. Le

mécanisme était semblable à celui de l'AK-47. Un territoire familier pour Bolan. Il passa l'A.P.S. en mode semi-automatique et, se dirigeant le long du plafond, il atteignit rapidement la porte.

En pénétrant à l'intérieur de la pièce du plateau d'amarrage bricolé, il prit le risque de se servir de la torche brièvement. Il ne pouvait pas se permettre de sortir pour se retrouver avec des hommes-grenouilles ennemis à ses trousses. Il nagea jusqu'au plafond du compartiment et éteignit la torche après avoir pris la peine de coller une charge de plastic sur le toit. Il y fixa un détonateur sonique, puis regarda en arrière. Une lampe transperçait la quiétude des lieux. L'ennemi l'avait suivi de compartiment en compartiment.

D'un coup de palme, Bolan s'enfonça dans la vase du canal qui avait envahi le sol du plateau d'amarrage. Là, il patienta dans l'obscurité, totalement immobile et invisible. Deux faisceaux de lumière balayaient la cale. Bolan entendit le poc-poc-poc caractéristique de fusils d'assaut sous-marin. Des fléchettes prenaient pour cible les cadavres des Russes. Celles qui n'atteignirent pas leurs cibles frappaient le mur d'acier opposé. Le Guerrier se félicita de ne pas avoir adopté sa première idée : faire le mort en flottant entre deux eaux...

Le détonateur sonique à la main, il le dirigea vers le cercle de plastic qu'il avait posé quelques secondes plus tôt. Un rayon de son crypté communiqua avec le détonateur et le message codé déclencha un bruit semblable au déchirement d'une serviette de bain mouillée. Une flamme jaune parcourut le cercle de plastic et une pièce d'acier de la taille d'une bouche d'égout tomba au sol dans un bruit de succion surprenant. Bolan quitta aussitôt sa cachette, l'arme braquée sur l'ennemi. Les deux hommes avaient pénétré la cale en tenant d'une main une torche et de l'autre leur fusil. Ils regardaient le trou qui s'était produit comme par un tour de passe-passe et semblaient être prêts à tirer sur tout ce qui passerait à travers.

Bolan tira deux fois sur l'homme le plus proche. Avec un recul amorti par l'eau, l'A.P.S. cogna contre son épaule. Une fléchette fit jaillir des étincelles de l'épaule du nageur et l'homme laissa tomber son fusil et sa torche. Il commençait à s'agiter lorsque la deuxième fléchette l'atteignit au niveau de la gorge. Le second plongeur détourna son regard du trou du plafond pour recevoir en plein masque les deux fléchettes que lui réservait l'Exécuteur. La visière du masque éclata, remplissant d'un mélange d'eau du canal et de sang des vaisseaux oculaires l'espace ainsi ouvert.

Les torches des deux intrus virevoltaient gracieusement vers le sol de la péniche. La lumière qui tournoyait donnait à la cale l'air d'une fête macabre. Bolan tira ses deux derniers coups à travers l'ouverture de la porte ; l'arme vide fit un clic audible. En contrebas, les renforts ennemis déversaient une pluie de fléchettes. Le Guerrier monta une

échelle métallique quasi invisible au fond du compartiment et se retrouva soudain la tête hors de l'eau. Une poche d'air. Il laissa tomber le fusil sans munitions et alluma sa torche. Des filets d'eau coulaient du bas de son masque. Il regarda rapidement autour de lui.

La petite pièce où il se trouvait avait été inondée sur une hauteur de un mètre trente, jusqu'à ce que la pression de l'air fût équilibrée. L'unique lit, étroit et austère, était trempé. Idem pour l'ordinateur portable posé sur le petit bureau. Des photos et divers effets personnels étaient fixés sur l'un des murs, preuve que c'était la cabine du capitaine, seule personne à bord d'une péniche à avoir le privilège d'un espace personnel. Bolan alla jusqu'à une armoire en métal dans l'angle de la pièce. Le meuble ne resterait pas cadencassé longtemps. Par la jetée d'escalier, il apercevait les torches ennemies parcourant la cale du niveau inférieur.

Il appuya sur la lame du couteau et se servit d'un tournevis qui traînait là comme pivot. Le déchirement de métal fut sa première récompense. La seconde fut la découverte du contenu de l'armoire du capitaine. Une paire de fusils d'assaut AKSU Krinkov à canon court, une cartouchière pleine, trois bouteilles de vodka, des cartouches de cigarettes françaises, plusieurs numéros défraîchis de Playboy et vingt grosses liasses de billets de cent dollars U.S. Bolan saisit le fusil et vérifia qu'il était chargé alors que les rayons de lumière des torches passaient à travers le puits de l'escalier. Il leva la tête en passant le fusil en mode automatique. Le plafond de la cabine portait les traces du feu de l'uranium appauvri qui avait fait brûler le pont.

La liberté se trouvait de l'autre côté de ces quelques millimètres d'épaisseur d'acier.

Une volée de fléchettes firent éruption à travers la jetée d'escalier. En frappant le plafond, elles firent voler des étincelles. Le fusil braqué sur l'ouverture, Bolan réagit aussitôt et appuya sur la détente. Une flamme sortit du canon Krinkov et perça la surface de l'eau qui inondait le compartiment et la fit mousser. Puis le Guerrier vida tout le reste du chargeur.

Les torches s'éteignirent et l'Exécuteur fit de même avec la sienne. La péniche retrouva le noir complet. Lentement, Bolan se hissa sur le lit du capitaine. De son sac à dos, il sortit la dernière charge de plastic flexi. Il retira la pellicule sur la partie adhésive, dessina un cercle sur le plafond bas de la cabine. Il lui restait environ soixante-quinze centimètres d'explosif. À l'aide du couteau, il sectionna la longueur du flexi en plusieurs morceaux, chacun d'environ quinze centimètres de long. Puis il sortit son détonateur sonique et inséra trois longueurs de flexi dans le haut de la jetée de l'escalier. Il compta jusqu'à trois avant d'appuyer sur le bouton. La cale s'éclaira de flashes de feu jaune très violents. Cela avait peu de chance de tuer ou de blesser, mais tout ce

dont Bolan avait besoin, c'était de créer une diversion.

Le cercle de feu au-dessus de sa tête chuintait. Bolan alluma sa torche puis se plaqua contre le mur. Deux flammes identiques et jaunes s'entremêlèrent de bas en haut. Il laissa remonter sur ses poignets le couteau et la torche fixés à leurs lanières afin de pouvoir libérer ses deux mains pour saisir le Krinkov. L'eau montait rapidement et le Guerrier se propulsa par le trou alors que le niveau d'eau dépassait déjà ses épaules. Quittant les compartiments exigus de la péniche fantôme, il se mit en route pour atteindre la surface du canal par des coups de palmes vigoureux. Mais il s'arrêta et se retourna brusquement lorsque résonna à ses oreilles un grondement qui produisait des vibrations sur le plexiglas de son masque de plongée. Il saisit ses deux armes d'une seule main afin de braquer sa torche allumée sur la source du bruit et le faisceau de lumière révéla une forme lourde et massive qui avançait vers lui.

Le grondement devenait de plus en plus fort et Bolan se rendit compte que le submersible cherchait à le détecter, qu'il envoyait des signaux par sonar. Sans aucune possibilité de se mettre à l'abri, il se précipita vers la surface.

Comme un énorme coup de masse dans les flancs, le son le fit rouler sur lui-même. Ses tympanes se comprimèrent et semblèrent se rejoindre quelque part au beau milieu de son cerveau. Le masque de plongée fut ébranlé de secousses violentes. Bolan était victime, à bout portant, d'un choc qui le tabassait tel un cachalot en train d'assommer un calamar.

Il ressentit le goût métallique du sang au fond de sa bouche. Il voyait des étoiles qui tournaient devant ses yeux, pourtant fermés. Il s'obligea à les rouvrir et alluma la torche. Le sous-marin se trouvait à dix mètres. Les explosions sonores le percutaient comme des coups de boutoir. Bolan laissa tomber la torche et, des deux mains, saisit la poignée pistolet du Krinkov. Un voile pourpre étincelant devant ses yeux, il dut se servir de sa mémoire pour rallonger les canons jumeaux du Krinkov qui tonnèrent et tressautèrent entre ses mains. Le son amplifié du tir était aussi pénible que celui du sonar. Le sous-marin de poche était un petit appareil incapable de descendre à de grandes profondeurs. La double coque en aluminium soudé pouvait peut-être arrêter les balles d'un fusil de petit calibre, surtout si les balles parcouraient l'eau et non pas l'air, mais son dôme de sonar était fabriqué en plastique renforcé.

Le martèlement horrible cessa abruptement lorsque, soudain, il ne resta plus de munition dans le Krinkov. La voûte au-dessus du Guerrier se transformait progressivement en un voile grisâtre. Épuisé, Bolan donna quelques coups de palme pour arriver à la surface. Aussitôt à l'air libre, il arracha le masque, lutta contre les acouphènes qui résonnaient dans sa tête, puis se dirigea à l'aide du bruit des tirs.

Le yacht de la C.I.A. avait subi de sérieux dégâts. Voiles trouées et

déchirées, coque et pont transformés en gruyère, vitres et hublots en miettes... Mais, quinze mètres plus loin, de la fumée noire montait au ciel. L'incendie avait fait de l'autre yacht une épave. Malgré cela, des échanges de tirs entre les deux bateaux se poursuivaient. Bolan nagea jusqu'à la coque.

Il entendait les cris des prisonniers ligotés dans la cale. L'abolement rêche du fusil à canon court M-l-A en mode semi-automatique était une indication certaine que Vitali tenait bon. Le Guerrier s'accrocha à la rambarde mais ne parvint pas à se hisser hors de l'eau.

— Frank ! cria-t-il.

Le fusil se tut.

— Accroche-toi ! hurla Vitali en passant son bras par-dessus bord pour donner une main à l'Exécuteur.

Une fois qu'il l'eut monté sur le pont, le fédéral lui donna un pistolet.

— Que se passe-t-il ici ?

Vitali haussa des épaules.

— Quelqu'un a décidé de me canarder. Il arrive dans le yacht, là-bas, et ouvre le feu sans prévenir, sans aucune espèce de raison. Ensuite, il y a des hommes-grenouilles partout dans l'eau. Ces gens sont très mal élevés.

L'agent du F.B.I. se frotta le crâne et montra la tache de sang sur le rebord de la table basse contre lequel il s'était cogné. Bolan regarda l'ordinateur portable fracassé sur le sol.

— Ils ont tiré sur le portrait de Gadgets, ces malotrus ! poursuivit Vitali. Et notre radio est grillée. Nous n'avons plus de moyen de communication. Le moteur est hors service, la voile est déchirée. Et, pour tout arranger, l'hiver est arrivé en Finlande et le lac ne va pas tarder à être totalement gelé. Mais la bonne nouvelle, c'est que tu peux te désaper. Ils ne nous embêteront plus. Je viens de les niquer au feu nucléaire.

— Le Gepard ?

— Ouais... Je leur ai fait cadeau d'une ogive. Le barlu s'est embrasé comme du petit bois. Nous sommes tranquilles...

Le rugissement d'un moteur hors-bord lui coupa la parole. Vitali et Bolan s'approchèrent de la rambarde et braquèrent leurs armes sur un Zodiac en train de quitter le yacht en flammes. Ils ouvrirent aussitôt le feu, mais leurs balles semblaient être totalement inefficaces. Les occupants du Zodiac restaient pratiquement couchés, invisibles, et ne ripostèrent pas.

Bolan hocha de la tête et baissa son arme.

— Shit ! Un Zodiac protégé de Kevlar !

Le canot s'engouffra dans le canal à toute vitesse et s'éloigna sans plus se préoccuper d'eux.

— À mon avis, remarqua l'Exécuteur, les autorités ne tarderont pas à

arriver. Nous, on se barre. Mission terminée. Là-bas, dans la forêt, il y a encore une motoneige en état de fonctionner. Rassemble le peu de nourriture qui nous reste, sans oublier le fric, puis va voir si tu peux bidouiller le contact et le démarrer.

— Et qu'est-ce que nous faisons contre les nageurs toujours sous l'eau ? On n'a plus de munitions. On n'a plus rien. Si... enfin, nous avons nos copains dans la cale.

— Les nageurs de combat ont sans doute été récupérés par le sous-marin de poche que je n'ai probablement pas réussi à immobiliser. Ils ont dû recevoir l'ordre de repli en même temps que le canot. Quant aux prisonniers, on va les laisser pour les autorités locales. Après leur arrestation, nous verrons si nous sommes capables de faire quelque chose pour eux, conclut Bolan en se redressant.

L'ennemi s'était retiré. Les deux hommes n'avaient plus aucun moyen de communication. Ils n'avaient plus de munitions. Aucun des deux ne parlait le finnois et Helsinki se trouvait à deux cents kilomètres de là. Ils avaient besoin d'une voiture... Un hélicoptère serait encore plus utile.

Bolan secoua la tête et essuya le sang qui coulait de son nez.

Ils venaient de se faire tabasser et l'ennemi était toujours là. Toujours invisible. Toujours anonyme. Toujours en possession de vingt-quatre têtes tactiques nucléaires.

CHAPITRE III

Salle de communications sécurisées, Ambassade des États-Unis d'Amérique à Helsinki, Finlande

Mack Bolan était étendu sur son lit. Vitali et lui venaient d'être débriefés. Ensuite, ils avaient eu droit à une douche et à quelques heures de sommeil.

Bolan avait toujours les oreilles qui sifflaient, et le trajet en motoneige avait été particulièrement éprouvant. La petite commune dans laquelle ils avaient abouti n'avait évidemment ni hélicoptère, ni aérodrome, ni réseau de téléphonie mobile, mais on y trouvait une voiture à louer. Une, pas deux. Elle leur avait permis de rejoindre une localité plus grande avec piste d'atterrissage et petit aéroport. Là, ils décidèrent de ne pas tenter un hold-up sur un avion car, de toute façon, leur ignorance de la langue finnoise rendait obligatoire la location de l'appareil avec le pilote. À leur arrivée à Helsinki, ils firent le compte ; ils avaient perdu un peu plus d'une journée à regagner la capitale.

L'ennemi avait eu largement le temps de récupérer leurs six têtes nucléaires. À présent, ils devaient en avoir trente.

— Gadgets, on s'est vraiment fait botter le cul.

Le visage d'Herman Schwarz à l'écran du nouvel ordinateur portable parut consterné. Il fronça les sourcils.

— Enfin, disons que vous vous êtes surtout sacrément battus contre ces types dans des conditions épouvantables.

— Tu peux le présenter comme tu voudras, mec, mais en attendant on a perdu trente ogives nucléaires. Et nous n'avons pas le moindre indice, soupira Bolan.

— Au moins, l'ami Frank a vu du pays et des étoiles ! Surtout en prenant cette balle en pleine poitrine, dit l'informaticien, rigolard.

— À ce propos, que dit le rapport balistique ?

— On l'a reçu pendant que vous dormiez. Comme d'habitude, Striker,

tu avais parfaitement raison : c'était une balle .230 NATO.

Bolan hocha la tête. Pendant la première partie de la bataille sur le canal, tout le monde leur tirait dessus avec des armes de fabrication russe et de l'Europe de l'Est. Lors de la deuxième partie, Vitali avait été frappé par une arme de fabrication occidentale.

— Est-ce que c'était finlandais ?

— C'est assez bizarre. Officiellement, l'armée finlandaise utilise encore aujourd'hui la balle russe de 7,62 mm. Mais, depuis deux décennies, pour chaque fusil militaire fabriqué chez eux, ils ont exporté la version .223 NATO. J'ai demandé à nos experts en balistique d'enquêter sur la marque de fusils Valmet produite en Finlande. Ils m'ont répondu qu'une enquête ne serait pas nécessaire. Ils reconnaissaient les rayures sur la balle. Polygonal. Ils étaient formels.

Bolan se redressa. Il n'y avait qu'un seul fabricant d'armes de poing militaires dans le monde qui se distinguait par l'utilisation de rayures polygonales. Bolan en était un utilisateur : le Heckler & Koch.

— Exactement, confirma Herman Schwarz. Quelqu'un utilisait des armes allemandes et, selon nos experts à Berlin, il s'agit d'un fusil G-36. C'est leur fusil d'assaut le plus récent. Les mecs du labo ont remarqué autre chose de très intéressant. La portée que Frank avait indiquée, puis la déformation provoquée par l'impact sur la plaque de protection de son gilet pare-balles de luxe, votre fameux body armor, indique que la balle est sortie d'un canon long de trente-trois centimètres. Un G-36-K, la version raccourcie du G-36. Et cette arme est réservée aux Forces Spéciales.

Bolan classa cette information dans son esprit, persuadé qu'elle lui serait utile tôt ou tard.

— Qu'est-ce que tu peux me dire sur ces trente têtes d'artillerie nucléaire ?

— J'ai regardé les numéros de série que tu avais mémorisés. Rien qui sort de l'ordinaire. Il s'agit de munitions pour le champ de bataille avec un rendement de deux à dix kilotonnes. Une seule ne suffirait pas à provoquer la fin du monde, mais trente... on commence à parler de sérieux dégâts.

Bolan n'aimait pas ce chiffre non plus.

— Combien ça vaut sur le marché ? demanda Vitali.

— Ça fait beaucoup d'oseille, mon vieux, répondit Herman Schwarz. Et en plus, pour les armes nucléaires, il n'y a ni carte de fidélité ni prix de gros. Selon les experts du Pentagone, l'arsenal russe compte plusieurs milliers d'ogives tactiques nucléaires. Je suppose qu'il est possible de devenir, disons, imaginatif, et de laisser glisser une ou deux têtes dans les oubliettes des inventaires. Mais trente ! C'est un risque énorme, et ça va faire grimper le prix, bien au-delà du tarif à l'unité. Ça doit chercher au moins cent millions la pièce, prix de départ. Après, il

faut chiffrer les pourboires et autres bakchich, le transport, la sécurité, puis, par-dessus tout cela, nos amis semblent disposer d'un sous-marin à chenilles. Ce n'est pas un joujou tellement bon marché.

— Disons-le autrement, contra l'Exécuteur qui n'aimait pas les anomalies accumulées dans ce dossier. Quelqu'un a un projet précis pour ces armes nucléaires. Un projet qui va bien au-delà de gagner du fric ou de faire de simples bénéfices.

— Aucun doute, renchérit l'informaticien sobrement.

— Contacte les quelques amis qui vous restent à la C.I. A. pour voir s'ils ne sont pas au courant d'un cas d'intendant militaire russe qui se conduirait comme s'il venait de gagner le gros lot.

— D'accord. Peu probable, à mon avis, mais pourquoi pas ? On a vu plus étrange.

— Et les gendarmes finlandais, que font-ils en ce moment ?

— Ils ont interpellé vos prisonniers russes. Votre yacht et celui que Frank a incendié sont en cale sèche. La consternation et l'embarras sont grands chez les autorités finlandaises.

— Et la péniche ?

— Leurs plongeurs l'ont explorée aujourd'hui. Aucune mention d'armes nucléaires.

Cela confortait les pires craintes de Bolan.

— Herman, il faut que je les interroge moi-même, ces Russes. Tu peux m'arranger un laissez-passer pour parler avec eux en taule, sous une couverture dont tu as le secret ?

— Je savais que tu allais me demander ça.

— Où sont-ils exactement en ce moment ? insista le Guerrier.

— Ils sont détenus par les autorités portuaires mais, étant donné la présence d'armes automatiques illégales, un yacht torché et une péniche coulée qui encombre le canal, ils seront transférés d'ici peu au siège de la gendarmerie nationale à Helsinki.

Bolan pensa aux deux batailles qu'il avait vécues en l'espace de quarante-huit heures.

— Je doute fort que nos mecs arrivent jamais à Helsinki. Tu me trouves un interprète qui maîtrise parfaitement le russe, le finlandais et l'anglais.

— Tant que tu y es, envoie-nous un hélico, renchérit Vitali qui leva la tête et croisa les bras sur la poitrine en regardant l'image d'Herman Schwarz les yeux dans les yeux, à travers l'écran.

Que ne pouvait-on pas demander au génial Gadgets ?

L'hélicoptère MBB 10S passa au-dessus de la route qui serpentait à travers la forêt. Aux commandes, se trouvait le pilote que la C.I.A. avait réquisitionné chez les Marines stationnés en Finlande. Il n'était pas aussi chevronné qu'un Jack Grimaldi, mais peu d'hommes pouvaient prétendre être à la hauteur de l'ami Jack. Il avait néanmoins une

technique de vol acrobatique qui consistait à épouser presque instinctivement la topographie, tout en douceur, avec beaucoup de fluidité. Bolan vérifia son équipement. Vitali et lui avaient été obligés d'abandonner leurs armes en quittant le canal du Saimaa, trop lourdes pour le trajet à motoneige et, surtout, trop repérables. L'attaché culturel de l'ambassade U.S. à Helsinki – honorable correspondant de la C.I.A. – leur avait fourni le nécessaire pour cette mission. Ils avaient tous les deux un fusil M-16 et des baïonnettes pris à un garde de l'ambassade et une paire de pistolets de service Beretta 92-F de calibre 9 mm. Ils disposaient également d'une paire de lanceurs de gaz 37 mm et d'une caisse de grenades lacrymogènes que l'ambassade gardait en cas de manifestation violente devant les grilles de la propriété.

Nadine Truyen, jeune linguiste du personnel de l'ambassade, regardait le paysage avec étonnement. Quand elle n'était pas affectée à des missions d'interprète pour des délégations finlandaises, suédoises ou russes, elle animait des cours d'aérobic et des stages de natation à l'École américaine d'Helsinki. Timidement, elle se pencha vers Bolan et cria pour se faire entendre par-dessus le vacarme des pales.

— Qu'allons-nous faire précisément, monsieur ?

— Mener une série rapide d'entretiens.

— Ah bon, dit la jeune femme avec plusieurs hochements de la tête. Mais, je ne suis pas plus renseignée qu'avant.

— Affirmatif ! Bon, j'avais besoin d'une personne qui parle le russe mieux que moi. Votre chef vous a recommandée. Il n'a pas mieux que vous, paraît-il.

— Merci, dit Truyen, rouge de confusion. Vous savez, je...

— Attention ! cria soudain Vitali.

Une traînée de fumée s'élevait des arbres et l'on vit des véhicules en feu sur la route. Bolan baissa son baklava sur le visage et passa le lance-grenades sur l'épaule.

— Nadine, quoi qu'il arrive, vous restez dans l'hélicoptère !

Simultanément, Bolan et Vitali enlevèrent la sécurité de leurs fusils M-16. L'hélicoptère passa à gauche de la route. Une voiture était arrêtée sur le bas-côté, le capot épousant la forme d'un gros tronc d'arbre, en compagnie d'une Volkswagen monospace, également immobile. Ce véhicule était frappé de l'emblème de la gendarmerie finlandaise. Deux voitures banalisées immobiles se trouvaient à proximité. L'une des voitures d'escorte brûlait. Tous les véhicules avaient subi une pluie de plomb. Trois officiers en uniforme tiraient sur un groupe d'arbres. Cinq autres étaient étendus sur la chaussée, là où ils avaient été fauchés par le feu ennemi. Les lèvres pincées, Bolan serra les dents. Les gendarmes étaient clairement tombés dans un piège vieux comme le monde : la voiture faussement accidentée. En ce moment, les trois derniers gendarmes se trouvaient pris dans le feu

croisé.

Bolan laissa tomber son fusil et saisit le lance-grenades 37 mm.

— Frank ! Tu prends le côté nord de la route, moi le sud !

— O.K. !

Ils venaient tout juste de braquer leurs armes lorsque des tracers montèrent des arbres, cherchant le ventre de l'hélicoptère. Le lanceur fit un sacré recul contre l'épaule de Bolan. Mais, sans attendre, il rechargeait déjà. Truyen cria lorsque les balles frappèrent le pare-brise, qui vola en éclats. Bolan tirait sans relâche. Les lanceurs de grenades lacrymogènes étaient chargés de plusieurs mini-bombes diffusant du gaz CS irritant pour former un écran épais.

Bolan rechargea et remonta le lanceur, puis les deux hommes lancèrent cinq grenades de chaque côté de la ligne des arbres. Un joli nuage grisâtre de gaz fort désagréable se levait du sol comme du brouillard. D'autres tracers cherchaient encore à atteindre l'hélicoptère, mais Bolan remarqua que les tirs manquaient nettement de précision.

L'ennemi n'avait pas prévu l'éventualité d'une attaque par le gaz, aussi, il n'avait pas prévu de masques.

Le pilote se mit à hurler lorsque l'habillage en plastique au-dessus de sa tête se brisa et que des étincelles volèrent autour de son visage.

— Oh ! Les mecs ! Ce n'est pas un oiseau militaire. Nous ne pourrions pas endurer beaucoup plus.

Bolan rechargea. C'était la dernière grenade. Il fit glisser l'arme sur son dos et saisit le M-16 qu'il déchargea entièrement sur la zone ennemie.

— Faites-nous descendre sur la route ! commanda-t-il.

— Si vous tenez absolument à mourir, répondit le pilote, laconique.

Malgré son entraînement, l'estomac de l'Exécuteur lui remonta dans la gorge lorsque l'hélicoptère descendit comme une pierre pour rester immobile en survol à trente centimètres au-dessus de la chaussée.

— Remontez ! Remontez ! Frank, tire sur tout ce qui bouge dans le bois ! cria Bolan en sautant à terre.

Un duo de flics finlandais ahuris s'abritait au pied de la fourgonnette. À côté d'eux, accroupi et menotté, un des Russes de la péniche tremblait de peur.

Bolan remonta son masque à gaz et offrit son plus beau sourire aux gendarmes.

— Vous parlez un peu anglais ?

— Ya ! Peu ! Je suis Alva, lieutenant Augustus Alva. Et vous ?

— Belasko... Interpol, dit Bolan en tentant de rester sérieux. On nous a mis au courant.

— Interpol ? répéta le Finlandais, incrédule.

— Oui. L'une de ces voitures pourrait démarrer ?

— Pardon ?

Bolan fit un grand geste circulaire des bras.

— Les voitures ! Kaput ? Toutes ?

— Sais pas. Les autos, je ne sais pas. Le van, il est mort, dit le gendarme en s'appuyant contre un arbre en face du van en train de brûler.

Bolan montra d'un doigt la direction des voitures en tête et en queue du convoi.

— Où sont les autres prisonniers ?

— Kaput, répondit le gendarme, désolé.

Bolan regarda à l'intérieur du van criblé de balles. Devant, le pare-brise et le pare-chocs se faisaient lécher par les flammes. Dans le véhicule, il y avait encore cinq hommes. Ceux qui n'étaient pas en train de brûler se vidaient de leur sang à cause de multiples blessures par balle. La chaleur extrême empêchait Bolan de s'approcher davantage. À l'évidence, l'ennemi disposait d'un autre fusil Gepard M-3.

— On se fait canarder ! cria Vitali dans l'oreillette du Guerrier.

Le gaz avait eu l'effet escompté sur les tireurs au sol, mais des orages titanesques se massaient sur la mer Baltique et la mer du Nord. Toute la Scandinavie et toute la Finlande allaient subir les premières frappes sérieuses de l'hiver et le vent n'allait pas tarder à disperser l'écran de fumée. En attendant de pouvoir voir clairement la position des derniers gendarmes, les tireurs se vengeaient sur l'hélicoptère.

— Frank ! Dégagez du secteur ! Dis au pilote de faire tourner l'hélicoptère.

— Affirmatif !

L'hélicoptère monta et passa rapidement au-dessus de la cime des arbres.

Bolan se retourna vers Alva.

— Lieutenant, nous devons partir d'ici !

— Ouais, c'est vrai ça, répondit le Finnois, enthousiaste.

— Lieutenant ! clamèrent ses deux sous-officiers qui brandissaient des pistolets déchargés et fumants.

Bolan leur donna sa paire de Beretta et quelques chargeurs. Les flics se mirent immédiatement à tirer dans les nuages de fumée.

— Écoutez, dit Bolan, un pouce pointé en arrière par-dessus son épaule, je vais chercher la voiture. Rassemblez vos hommes et votre prisonnier. On s'en va !

— Ouais !

L'intérieur de la voiture ressemblait au sol d'un abattoir. Le gendarme n'avait jamais eu la moindre chance contre la grosse artillerie de l'ennemi. Seule la ceinture maintenait le corps déchiqueté. Bolan sortit son couteau, trancha la ceinture et libéra le conducteur de son siège. Il le sortit de la voiture, monta à sa place, démarra. Le

moteur ne ronronnait pas, il grondait.

La voiture pétarada, enfuma l'air de la forêt d'un nuage épais expulsé du pot d'échappement. Le moteur ne devrait pas les emmener bien loin. Le Guerrier cassa le peu qui restait du pare-brise avec la crosse du pistolet pris sur le gendarme mort, passa la première et se mit à rouler. L'écran de gaz commençait à se dissiper. Dans quelques instants, l'ennemi allait avoir une vue sans obstruction aucune sur leur petit groupe.

Il restait peu de temps. Bolan appuya sur le champignon et la voiture avança brutalement.

— Frank ! J'ai besoin de renfort aérien !

— On arrive.

Les pales brassaient l'air et produisirent bientôt un vacarme infernal. L'hélicoptère descendait sur les arbres voisins. Vitali se tenait dans la porte ouverte et tirait de brèves rafales sur l'ennemi caché dans la végétation, obligeant les tueurs à rester à l'abri.

— Le côté sud de la route est dégagé. En revanche, le côté nord est un guêpier. Ils pourraient nous infliger de sérieux dégâts, rapporta la voix sonore du fédéral.

Bolan savait que l'homme au Gepard les attendait. Ils avaient besoin d'un écran ou ils n'arriveraient jamais à s'en tirer vivants. L'Exécuteur avança la voiture au niveau de la fourgonnette et descendit.

— Lieutenant ! Amenez vos hommes et le prisonnier ! Montez dans cette voiture ! commanda l'Exécuteur en montrant du doigt un des véhicules qui n'avait pas brûlé. Gardez une place pour moi. Mais d'abord, je m'occupe de ces salauds.

Alva ne se fit pas prier. Toute la troupe courut vers la voiture de la gendarmerie garée en tête du convoi. Elle était dans un état lamentable. Le moteur, heureusement, accepta de démarrer. Alva ne lâcha pas le volant lorsque l'ennemi se mit à tirer, il se pencha, se coucha presque. Tel un orage, les balles infligeaient une sacrée punition à la voiture mais aussi à celle vers laquelle courait Bolan. Arrivé au niveau de la portière du conducteur, il se trouva en partie protégé par le cadavre assis sur le siège passager qui absorbait les projectiles de l'ennemi.

Pourtant, il sursauta quand une première balle frappa son body armor. Puis une sensation de brûlure lui picota l'oreille et un jet de sang troubla sa vision.

— Frank ! cria-t-il, où en êtes-vous ?

— Nous n'avons plus qu'un moteur ! Truyen a pris une balle. Le pilote fait de son mieux, mais nous ne pourrions pas tenir beaucoup plus longtemps.

— Il faut que vous restiez en l'air encore quelques secondes. Il faut que tu repères le flash venant du canon du Gepard.

— D'accord.

L'hélicoptère rugissait dans le ciel. Vitali essayait de couvrir les deux voitures en tirant au fusil depuis la porte ouverte. Bolan passa son bras à travers la vitre éclatée de la portière et saisit le volant. Accroupi et se servant de la voiture comme bouclier, il se mit à la pousser. Le véhicule accepta de descendre la légère pente, restant parfaitement parallèle à la voiture conduite par le gendarme. Les yeux exorbités et les mains crispées sur le volant, le lieutenant Alva regardait Bolan marcher entre les deux véhicules.

— Maintenant ! Montez ! commanda Alva à Bolan.

— Attendez !

Le tonnerre éclata.

La berline sans conducteur tanguait sur son châssis. Le feu jaune remplit l'habitacle. La manche avant droit de Bolan commençait à roussir. Il retira prestement son bras de la voiture, incapable de rester au contact plus longtemps.

— Je le vois ! hurla Vitali dans les airs.

L'hélicoptère décrivait un cercle étroit et le fédéral déversa sur l'ennemi au sol une rafale nourrie de feu automatique. Bolan replongea sa main dans le feu brièvement pour braquer le volant dans la direction de l'ennemi planqué dans le groupe d'arbres à 2 heures. Il se retira immédiatement de la voiture en flammes qu'il utilisait comme une bombe incendiaire. L'un des gendarmes ouvrit sa portière et Bolan sauta dans la voiture qui roulait déjà.

— Go ! Go ! Go !

Le Russe cria de surprise et de douleur lorsque Bolan atterrit lourdement contre lui. Alva mit le pied au plancher ; la voiture laissa derrière elle le véhicule en flammes qui se dirigeait vers les arbres. Le tonnerre éclata de nouveau et tous les occupants de la voiture se crispèrent, s'attendant au pire. Mais le pire ne se produisit pas. En revanche, le tonnerre déchira le ciel par deux fois coup sur coup.

— L'hélico brûle ! hurla Vitali dans l'oreillette de Bolan.

L'Exécuteur leva la tête. Effectivement, de la queue de l'hélicoptère jaillissaient les flammes jaunes, caractéristiques d'une frappe par l'ogive d'uranium appauvri. L'appareil pencha dangereusement en avant et se mit à déraper. Le pilote réussit à remonter le nez, puis mit les gaz. L'hélicoptère rugissait de plus en plus fort et passa sur la route en crachant feu et fumée.

— On perd de l'altitude !

— Posez l'appareil le plus loin possible sur la route. Nous vous prendrons au passage.

— Bien reçu, Striker. Nous...

L'hélicoptère tomba encore de quelques mètres et zigzagua lorsque le rotor arrière de l'appareil se décrocha. Touchant la chaussée, les patins

de l'hélicoptère hurlaient et envoyaient une véritable protestation d'étincelles. Les pales du rotor décapitaient les arbres sur le bord de la route. Le fuselage s'enfonça dans le fossé et demeura sur son nez, vertical, comme suspendu, pendant un instant, puis retomba lourdement et roula sur un côté. La queue de l'appareil était en flammes. Le revêtement en aluminium brûlait comme du petit bois.

Vitali sauta de l'appareil en portant Truyen sur ses épaules, façon pompier. Sur ses talons, on vit le pilote des Marines qui claudiquait mais qui, à son honneur, claudiquait en courant. Alva conduisait à toute vitesse. Bolan avait débarrassé le peu qui restait du pare-brise arrière éclaté de la voiture. Le canon de son fusil était braqué sur la route derrière eux. Des hommes sortaient de la forêt. Deux d'entre eux portaient une lourde pièce d'artillerie. Ils la placèrent au milieu de la route. Puis apparut une sorte de géant qui s'installa aux commandes de l'engin et plaqua son œil droit contre la hausse. Bolan lança une rafale en semi-automatique. Le M-16 tonna. Trois cents mètres, c'était la limite de la portée effective. Le Gépard, en revanche, pouvait tuer à une distance de deux kilomètres.

— Sortez de la voiture ! cria Bolan alors qu'il vidait le chargeur de son arme.

Sous le freinage paniqué du lieutenant, les pneus crissèrent. Avant l'arrêt complet du véhicule, les portières s'ouvrirent et les gendarmes descendirent en toute hâte. Bolan saisit le Russe menotté par le col de sa veste et le tira violemment. Tous deux tombèrent au sol et roulèrent l'un sur l'autre sur la chaussée. Derrière eux le gros canon tonna.

Les roues arrière de leur véhicule se levèrent du macadam alors que le pare-chocs et le coffre disparaissaient dans un brasier jaune. Bolan poussa le Russe derrière lui et ramena le lance-grenades qu'il portait en bandoulière sur le dos. Il y chargea la toute dernière grenade, monta la hausse et prit sa cible.

Derrière lui, le pilote des Marines était debout en plein milieu de la route, les jambes écartées. Son pistolet 9mm en tenaille entre les deux mains, il tirait déjà sur la grosse artillerie à plus de trois cents mètres.

— Couchez-vous ! cria Bolan.

Trop tard ! Le pilote s'envola en arrière, un énorme trou fumant dans la poitrine. Bolan fit une grimace mais resta allongé. Le Gépard lança sa flamme et le crack supersonique du projectile secoua tous les os de l'Exécuteur. Il lui fallut une demi-seconde supplémentaire pour corriger sa visée et appuyer sur la détente. Une flamme pâle sortit du 37 mm et son épaule encaissa le recul brutal.

Lobée, la grenade atteignit sa cible avec précision. L'immense fusil Gépard s'entortilla et son pied s'écroula. Le tireur subit la frappe d'un duo de mini bombes qui se séparaient de la grenade mère. Le tireur et son arme disparurent instantanément sous un nuage opaque et gris.

Ses camarades le saisirent par les pieds pour le tirer hors de la fumée, mais c'était sans tenir compte de sa capacité d'expansion qui les empêcherait d'accomplir leur tâche.

Bolan se leva.

L'hélicoptère était perdu. Il brûlait à tout-va et avait mis le feu aux arbres à proximité. La voiture de la gendarmerie brûlait. Le pilote de l'hélico ne se relèverait plus, le gros trou dans sa poitrine fumait encore. L'un des gendarmes finlandais avait pris une balle en pleine tête. Soutenant Nadine Truyen, Vitali se leva. Hagarde, l'interprète de l'ambassade américaine regardait ruisseler le sang sur son avant-bras. Le lieutenant, par contre, ne semblait pas avoir pris connaissance du trou qu'il avait dans la jambe. Bolan sentit que la peau brûlée de son bras droit était en train de cloquer. Une goutte de sang lui coulait le long du visage.

Au bout de la route, le nuage de gaz avait rendu l'ennemi invisible.

— Il me reste trois tirs, dit Vitali en affichant sa déception.

Bolan sourcilla. Vitali comptait toujours ses tirs. Comment il arrivait à le faire en plein milieu d'une bataille, Bolan ne connaissait personne capable de faire ça... à part lui-même, bien entendu. Il lui restait deux chargeurs. Il en jeta un à son camarade. Ils avaient, en tout et pour tout, deux fusils et un chargeur neuf de trente balles. Et ils avaient des blessés. Bolan se tourna vers Alva.

— Dites-moi que vous avez demandé des renforts par radio.

— Ya. Dans radio. Renforts en route, répondit le lieutenant en montrant la vaste forêt d'un mouvement de la tête, avant de conclure : il faut un peu du temps.

— L'ennemi écoute très certainement les fréquences que vous utilisez. Nous allons nous planquer dans la forêt. Nous devons tout faire pour que ce type reste en vie, ajouta Bolan en montrant le prisonnier russe menotté.

Bolan le saisit par le col pour l'aider à se remettre sur ses pieds.

— Allez, en route, lui dit-il en russe.

CHAPITRE IV

Salle de communications sécurisées, Ambassade des États-Unis d'Amérique à Helsinki, Finlande

Mack Bolan regardait les trois feuilles sortir du fax. Trois portraits-robots exécutés d'après la description que Frank Vitali avait donnée des tireurs du yacht dans le canal de Saimaa. Bolan les regarda en les passant l'un après l'autre à son ami, qui, exténué, poussa un soupir et fit oui de la tête.

— Écoutez, les enfants, commença Bolan, tout ce que nous savons de ces individus, c'est qu'ils utilisent du matériel hors de prix en provenance de l'Europe de l'Est ainsi que l'Europe de l'Ouest, et qu'ils se sont procuré trente têtes nucléaires en Russie. D'ailleurs, le prisonnier russe, actuellement détenu par les gendarmes finlandais, semble être notre seule source d'informations pour l'instant. Herman, ce Russe, je veux le voir en tête à tête. L'ennemi vient de nous montrer à quel point il est efficace et déterminé. Visiblement, ils ont des finances solides, ils sont bien organisés, ils s'acharnent et ils sont vindicatifs. Je doute que notre ami russe survive très longtemps derrière les barreaux. Fort heureusement pour nous, je crois qu'il est du même avis !

Herman Schwarz fronça les sourcils.

— Cela pourrait créer un problème. La régie du réseau de canaux de Finlande l'a sorti de notre yacht. Vous l'aviez ligoté et laissé pourrir au fond de la cale. S'il a commis des délits et laissé ses empreintes, nous les retrouverons dans la péniche au fond du canal. Nos équipes du Black Warriors Ranch ont réussi à pénétrer la base de données de la police finlandaise. Son nom est Shota Novikov et il est employé dans un entrepôt d'import-export situé à Vyborg. Dans sa déclaration à la police finlandaise, Novikov prétend avoir été kidnappé en Russie par les personnes qui lui sont inconnues. Il prétend même qu'il ne savait pas qu'il était en Finlande jusqu'à ce que les autorités du canal le

sortent de la cale.

— Tu veux dire que la police pourrait le libérer ? demanda l'Exécuteur.

— Je ne sais pas, Striker. Tout dépend des Finlandais. J'ignore s'ils ont des accusations viables contre lui. Et puis leurs lois sont différentes des nôtres.

Mack Bolan et Frank Vitali se regardèrent en silence. La même pensée leur traversait l'esprit.

— Ça pourrait être à notre avantage, chantonna Vitali en affichant un grand sourire.

— Vous envisagez un enlèvement ? s'exclama Herman « Gadgets » Schwarz, dans l'écran de l'ordinateur.

— Je n'aime pas rester dans l'ombre du bon lieutenant Alva, répliqua Bolan en faisant une petite moue. C'est un excellent flic, certes, mais, si nous pouvions éliminer définitivement les Finlandais de notre opération, nous serions libres de proposer à Novikov un marché qu'il ne pourrait pas refuser...

Gendarmerie nationale, Helsinki, Finlande

Mack Bolan scruta la rue à l'aide de ses jumelles. Les quelques gouttes éparses d'hier au soir s'étaient transformées en un crachin persistant. L'eau ruisselait sur le pare-brise de la B.M.W. de l'ambassade. Vers l'ouest et le sud, le ciel continuait à s'assombrir. Un sacré orage était en train de se former en mer.

— Qu'est-ce que tu vois, Frank ?

— Que dalle, Striker. Rien. Aucun mouvement suspect, répondit le fédéral, l'œil rivé derrière son Galil, un fusil de sniper.

Vitali était campé sur le haut d'un toit à l'autre bout du pâté de maisons.

Bolan fit une grimace désapprobatrice en voyant une femme garer sa voiture juste devant la sienne. Avec cette jeune nana sous son nez, un départ sur les chapeaux de roues serait compromis. Il se tourna vers Nadine Truyen qui gardait un profil bas sur le siège arrière.

— Vous vous sentez prête ?

La blessure de la jeune interprète n'était pas très grave et avait été soignée ; le bras en écharpe caché sous sa veste faisait une petite boule pitoyable.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai accepté de continuer.

— Moi non plus. Mais je suis ravi de votre décision.

— Évitez quand même qu'on me tire dessus. D'accord ?

— Je ferai de mon mieux, promit le Guerrier qui se retourna en voyant un mouvement au bout de la rue.

Il posa les jumelles et détacha le Desert Eagle de son holster.

— Voilà notre bonhomme, Frank. Il sort à l'instant. Tu le vois ?

— Affirmatif, Striker. Cible en vue.

Un homme se tenait sur le pas de la porte de l'immeuble de la gendarmerie nationale. De chaque côté, un officier en uniforme. L'un d'eux était le lieutenant Alva. Le Russe emmitouflé dans son parka et grelottant sous la pluie froide répondit à l'autre officier négativement par un hochement de la tête, puis plongea une main dans une poche pour en sortir un paquet de cigarettes. Alva haussa les épaules et rentra dans l'immeuble. Les Finlandais s'en lavaient les mains, donc. Le Russe n'avait qu'à se débrouiller à présent. Il alluma sa cigarette et descendit les quelques marches, regarda à gauche et à droite avant de traverser la rue.

Il allait traverser juste devant la voiture de Bolan.

— Frank, c'est pour moi.

— Affirmatif, Striker. Je te couvre.

— Ne bougez pas et ne vous montrez pas, dit le Guerrier en s'adressant à Truyen. Nous allons faire un petit tour avec cet homme. Vous, vous ferez en sorte que la communication entre nous soit claire.

Il passa son fusil dans son étui en toile vers la jeune femme en le faisant glisser sur le siège arrière.

— Côté passager, poursuivit-il, vous gardez la vitre et la portière ouvertes. Le contraire côté conducteur.

— Affirmatif, Striker, dit-elle en le saluant militairement avec un sourire sarcastique.

Le visage trempé de pluie dès sa sortie de la voiture, le Guerrier rattrapa aisément le Russe qui s'arrêta net lorsque le Guerrier se matérialisa subitement devant lui, le manteau ouvert pour laisser voir le pistolet de calibre .50. Dans le même temps, sa main gauche se refermait autour de la crosse du Beretta 93-R enfoui au fond de la poche de son imperméable.

— Hé, Shota ! J'ai un mot à te dire, s'exclama-t-il en russe.

Les yeux exorbités, Novikov regarda le pistolet puis leva les yeux vers le regard de Bolan, horrifié de le reconnaître.

— Écoutez, vous ne comprenez pas..., bafouillait-il.

— Non, en effet. Mais j'en ai très envie. Monte dans la voiture. On va faire un marché toi et moi.

— Mais ils me tueront !

— Striker ! cria Vitali dans l'oreillette. Attention ! Mouvement suspect directement derrière toi.

Bolan saisit Novikov par le col de son parka et le jeta contre la voiture. Il dégaina le Beretta 93-R de la main gauche et le Desert Eagle de la main droite. La porte derrière lui était l'entrée d'un restaurant chinois d'où sortait un groupe de tireurs asiatiques armés de

mitraillettes Jatimatic 9 mm, produites en Finlande.

À la vue des engins de mort, Truyen hurla.

Bolan se baissa pour mettre la berline entre lui et les assaillants. La B.M.W. était une voiture consulaire appartenant au chef du bureau local de la C.I.A., et blindée de partout. La carrosserie et les vitres pouvaient résister à l'attaque d'un calibre .308 NATO full-metal-jacket. Des étincelles volèrent, des éclats de plomb fondu éclaboussèrent les vitres de la B.M.W., les passants se mirent à hurler aux premiers coups de feu.

L'Exécuteur prit pour cible l'homme en tête du groupe et appuya sur la détente du Desert Eagle. L'énorme ogive de calibre .50 perfora la poitrine du pourri, le renversant dans les bras de ses confrères. Le Guerrier descendit un autre assaillant par une rafale de trois sorties du sinistre Beretta. Ensuite, il donna un coup de pied dans l'arrière du genou de Novikov, l'obligeant ainsi à s'accroupir.

— Maintenant, tu montes dans la voiture !

Deux Asiatiques eurent de brusques spasmes et tombèrent sans faire un bruit. Merci, l'ami Vitali. Le Guerrier garda la voiture entre sa personne et les assaillants et, couvert par son vieux complice posté sur le toit, il ouvrit la portière, monta dans le véhicule, puis crocha Shota par l'avant-bras et le hissa sur le siège conducteur.

— Démarre ! commanda-t-il.

Shota n'avait pas besoin d'encouragement. Il passa la première et fit crisser les pneus sur le macadam mouillé. Bolan laissa tomber ses deux pistolets et alla saisir sur le siège arrière le fusil d'assaut Galil. Il le fit glisser de son étui en toile, appuya sur un interrupteur pour alimenter la hausse Elbit Falcon. La B.M.W. emplafonna le véhicule garé juste devant. Shota criait et, malgré lui, fit grincer l'embrayage comme un débutant quand il passa la marche arrière.

La visée optique Falcon n'était ni une lunette ni un pointeur laser mais plutôt un appareil d'affichage tête haute tel qu'il en existe dans les avions de chasse. Le réticule circulaire se dressait devant le guidon et projetait un rayon rouge non pas sur la cible mais sur l'écran devant. C'était une mise à jour des années 2000 d'une hausse de fusil Galiléen initialement développé au tournant du siècle. Les Israéliens avaient réutilisé le concept en le modernisant avec les dernières avancées de la technologie optique. Il n'y avait aucun effet de parallaxe. La position de la tête du tireur et la position observée d'un point rouge de 1,3 mm n'étaient pas des facteurs variants. Si le tireur arrivait à voir la cible et à aligner le point rouge, il faisait mouche.

— Nadine ! Baissez votre vitre et dites à Shota d'en faire autant.

Truyen cria l'ordre en russe. Ils appuyèrent sur les boutons électriques de leur portière respective.

— Couchez-vous ! cria Bolan.

La jeune femme n'eut pas besoin de traduire ; Novikov se baissa sans se poser de question. Ils crièrent tous les deux lorsque le canon de dix-huit centimètres expulsa une flamme de trente centimètres au-dessus de la tête de Truyen. Bolan ne désengagea pas le doigt de la détente. Le fusil restait sur tir automatique. Les détonations étaient tellement assourdissantes qu'elles auraient pu faire éclater l'habitacle de la voiture. Les douilles en laiton surchauffaient. Elles arrosaient et partaient en ricochet dans l'intérieur de la voiture pendant que Bolan vidait le chargeur de cinquante cartouches. Les Chinois trébuchaient avant de tomber raides au sol alors que les balles spoon-tip les déchiquetaient.

— Frank, que vois-tu ?

— Un sniper ! dit la voix forte de Vitali dans son oreillette.

Soudain, une balle déchira le toit de la B.M.W. pour se planter dans la portière à côté de Bolan.

— Démarre, Shota ! Démarre ! gronda Bolan.

Novikov écrasa le pare-chocs arrière contre la voiture garée derrière eux, la déplaçant de quelques centimètres. Les dents serrées, il braqua le volant de toutes ses forces.

Bolan rechargea le fusil d'assaut.

— Frank ! Il est où, ce salaud ?

— Sur le toit du building au bout de la rue, à 6 heures, précisa Vitali tout en faisant cracher son fusil.

Une autre balle passa par le toit de la voiture et frappa le pare-brise depuis l'intérieur. Bolan prit une fraction de seconde pour déverrouiller la crosse pliante de son fusil, et fit glisser le canon par la vitre de sa portière. Novikov arrivait enfin à dégager la caisse mais les roues hydroplanaient sur la chaussée mouillée. Bolan faillit tomber de l'encadrement de la vitre pendant que le Russe paniqué faisait n'importe quoi au volant. Une arme de gros calibre tonna. L'éclair sur le toit de l'immeuble permit à Bolan de repérer le tireur. Une nouvelle ogive pénétra la voiture à quinze centimètres de la tête de Bolan. Celui-ci plaça le point rouge sur la visée cadrant sa cible et lâcha le coup. Le fusil Galil vibra entre ses mains. Des fragments de béton s'envolèrent dans les airs alors que Bolan gardait le doigt sur la détente, essayant de forcer le sniper à quitter sa planque pour s'exposer à la vue de Vitali.

À ce moment, Novikov réussit enfin à mettre le nez de la voiture dans la circulation. De nombreux officiers en uniforme sortaient de la gendarmerie en courant, brandissant leurs armes. Shota passa la seconde et appuya sur l'accélérateur. La voiture se propulsa en dérapant.

Mais ce fut l'instant que choisit un géant asiatique mal déguisé en serveur pour apparaître derrière une voiture garée contre le trottoir. Il brandissait une mitraillette.

— Fonce, Shota ! hurla l'Exécuteur.

Les pneus hurlaient alors que le conducteur essayait de trouver de quoi mordre sur la chaussée mouillée. Le pare-brise blindé, toujours intact mais couvert de plomb fondu, témoignait de la violence de l'assaut. Cet état de grâce allait être de courte durée. Le verre devenait quasiment opaque. Le tireur asiatique s'était planté face à la voiture en plein milieu de la rue. Il vidait ses deux chargeurs de quarante cartouches sur la B.M.W. Alors que Novikov dirigeait la voiture droit sur le tireur, Bolan rechargea le Galil.

Soudain, le géant laissa tomber ses armes à terre et se jeta dans l'air avec une agilité surhumaine. Bolan passa le Galil par la fenêtre alors que les jambes du tueur se croisaient comme des ciseaux.

Accroché au toit du véhicule, le monstre fit descendre ses talons d'un coup sec contre le pare-brise fêlé. Des milliers de bris de verre s'éparpillèrent sur la poitrine de l'Exécuteur, suivi par les bottes du tueur qui, ayant cogné, repartirent aussitôt en arrière.

Truyen et Novikov poussèrent des hurlements, le Guerrier fut projeté avec une telle force que le dossier de son siège se déginglua et se mit en position couchette. L'air sortit des poumons de l'Exécuteur comme d'un soufflet de forge et sa vue s'obscurcit, noyée dans des millions de petites pointes mauves en mouvement. La voiture eut une embardée avant de s'arrêter brusquement. Le Guerrier n'eut même pas le temps de partir à la recherche de ses armes que la paire colossale de jambes passait de nouveau à l'intérieur de l'habacle pour faire étau autour du cou du conducteur. Sur le front de ce dernier, les veines comprimées esquissaient des dessins obscènes. Son visage tout entier devint cramoisi, torturé. Bolan plongea une main vers le bas de son siège où il put libérer et saisir son poignard glissé dans sa Nike montante. Les jambes colossales serraient la tête du Russe de plus belle et, soudain, il se produisit un bruit sec, comme celui d'une branche qui casse. Le cou de Novikov venait de céder.

Bolan enfonça la lame de dix centimètres dans le mollet du tueur et un gros morceau de chair s'arracha lorsque celui-ci retira ses jambes de l'habacle de la voiture. S'appuyant alors de tout son poids sur les paumes des mains posées sur le capot de la B.M.W., il se balança puis fit virevolter ses jambes comme un gymnaste sur un cheval-d'arçons. Ce type était un phénomène de foire ! Lorsque l'Exécuteur lui planta le couteau dans la gorge, l'homme, sans paraître souffrir, se dégagea et écrasa de sa main nue le poignet de Bolan.

Les os craquaient sous la pression surhumaine qu'exerçait le colosse. Les doigts de la main gauche de Bolan se raidirent pour former une lance carrée. La main et l'avant-bras partirent avec la force d'un piston, mais se heurtèrent contre un cou taillé dans du marbre. Le tueur aux yeux noirs ne cligna même pas lorsque la main du Guerrier tenta de lui

ouvrir la gorge. L'Exécuteur revint à la charge, cette fois les doigts écartés et en ciblant les yeux de son assaillant. Celui-ci saisit la main gauche de Bolan, la serra comme dans un étau. Le tueur le tenait d'une façon implacable. L'Exécuteur lui cracha dans les yeux et planta son pied contre le tableau de bord pour se donner de la force. Mais, plaquant les mains de l'Exécuteur contre le capot, le tueur se cambra et ramena son genou vers la poitrine du Guerrier dans un mouvement de gymnaste hallucinant.

Les bottes du type passèrent comme deux éclairs jumeaux pour serrer Bolan par le cou. Soudain, la constriction fut telle que sa vision latérale s'obscurcit. Le cerveau privé d'oxygène, l'Exécuteur n'allait pas tarder à perdre la possibilité de se défendre. Déjà, ses mains étaient paralysées. Les énormes jambes lui serrant le cou étaient aussi lourdes que deux piliers en béton. Bolan fixa les yeux de son adversaire alors que sa vision était en train de se rétrécir en tunnel. Un horrible rictus victorieux s'affichait sur les lèvres du pourri.

— T'es mort, connard ! s'exclama-t-il en un anglais chantant.

Voyant le danger, Nadine Truyen sortit de sa torpeur et, plongeant par-dessus l'épaule de Novikov, elle braqua un cylindre noir et court, appuya fortement sur le bouton poussoir rouge vif et lança le contenu de sa petite bombe au poivre dans les yeux du géant. L'étau autour du cou de l'Exécuteur se relâcha et celui-ci put prendre une mini bouffée d'oxygène. Il ferma les yeux contre le retour du gaz que Truyen était en train de déverser plein pot dans le visage du colosse chinois. Mais le monstre parvint à dégager un pied du cou de Bolan et à remonter le genou pour assener un coup de pied totalement inattendu à la jeune femme. Les yeux de celle-ci roulèrent dans leurs orbites et elle s'affaissa sur le siège arrière, inconsciente.

Profitant de cette aide inespérée, Bolan ouvrit d'un coup sec sa portière et se laissa rouler sur la chaussée. Dans le mouvement, il avait récupéré son Beretta 93-R sous la banquette passager. Le tueur, aveuglé, se jeta sur le capot de la B.M.W., fit une pirouette suivie d'un saut périlleux arrière pour se réceptionner sur ses pieds. Les mains plaquées sur ses yeux, il tituba sur le trottoir.

Respirant à grands coups, Bolan remplit ses poumons d'air frais. Ensuite, ne perdant pas de temps, il leva le Beretta et cibra le point situé à mi-chemin entre les yeux du monstre, mais fut bloqué net par un ordre impératif.

— Plus un geste ! cria le lieutenant Alva en anglais.

Ses hommes criaient en finnois, mais l'intention était claire. Plus de vingt officiers en uniforme avaient pris position dans la rue derrière lui. Tous braquaient leurs armes de service sur Bolan.

— Lâchez votre arme ! ordonna Alva, le pistolet pointé vers le crâne du Guerrier.

— Frank, dit Bolan à voix basse dans son microphone. Ton rapport ?

— Le sniper a disparu. Mis à part le grand gorille en face de toi, tous les assaillants sont neutralisés.

Le « grand gorille » se trouvait à deux mètres de Bolan. Il avait pris une telle giclée d'aérosol lacrymogène qu'un gel épais dégoulinait depuis son front.

Mais il souriait.

— Votre arme ! insista le lieutenant Alva. S'il vous plaît !

Parlant entre ses dents, Bolan demanda à son camarade de contacter le Ranch immédiatement. Il allait avoir besoin de toutes les ressources et relations d'Hal Brognola. Puis il baissa son pistolet et le posa sur le sol. Une dizaine d'officiers l'entourèrent. Les autres entourèrent le Chinois et lui passèrent des menottes. Le type, bizarrement, avait l'air de jubiler. Il devait mesurer deux mètres cinq, était bâti comme une pierre tombale. Ses épaules et ses hanches avaient des mensurations identiques, monstrueuses. Ce n'était pas un homme mais un mur. Un mur avec une tête en forme d'obus et un cou de taureau adulte. Sans ciller, il gardait les yeux rivés sur Bolan. Il ne toussait pas. Il ne pleurait pas. Il méprisait la bombe lacrymogène. Tout comme son corps avait résisté aux coups que Bolan lui avait infligés, il n'y avait aucune ecchymose sur sa gorge, et sa blessure au couteau semblait ne pas le déranger le moins du monde.

Les gendarmes d'Alva passèrent une chaîne autour de la taille de Bolan et fermèrent les menottes dedans. Bolan lança un sourire dans la direction du tueur et, mentalement, nota de recharger son Desert Eagle de munitions solides et à haute vitesse à la première occasion.

CHAPITRE V

Gendarmerie nationale, Helsinki, Finlande

Le capitaine Jari Niemi n'avait pas l'air commode.

C'était un homme court sur pattes, nettement trop gros pour sa carrure, une tête semblable à celle d'un basset. Bolan était debout dans le bureau de l'officier, les mains menottées dans le dos. Il regardait l'homme les yeux dans les yeux et songeait que derrière les bajoues et les cernes fatigués, se cachait un homme redoutable.

— Asseyez-vous, proposa le capitaine.

— Vous et moi, dit Bolan en s'installant de façon inconfortable sur le siège qu'on lui proposait, nous avons un problème en commun.

— Nous avons, me semble-t-il, un certain nombre de problèmes qu'il faudra examiner. Vous pensez à quoi au juste ?

— Trente bombes nucléaires achetées au marché noir en Russie viennent de passer votre frontière.

— L'incident sur le Saimaa..., murmura le capitaine en blêmissant.

— Le rapport du lieutenant Alva a dû vous éclairer sur cette opération et notre tentative pour la stopper. Elle a échoué. Ensuite l'ennemi a contre-attaqué par deux fois. Ma seule source d'informations était Shota Novikov. Il est mort. Mais, nous en avons une nouvelle : l'Asiatique que vous venez d'arrêter en même temps que moi. C'est lui le meurtrier de Shota, sans aucun doute pour le faire taire. Pouvez-vous me dire son statut à l'heure qu'il est ?

Soudain, le capitaine avait l'air d'être pris de nausée. Il eut du mal à retrouver son équilibre.

— Pourquoi devrais-je vous répondre ? Vous n'êtes pas un agent Interpol. Vous n'êtes pas un agent de la C.I.A. Vous êtes qui, en fait ?

— Mon nom est Mike Belasko, citoyen des Etats-Unis. Vous pouvez vous renseigner auprès du *Justice Department U.S.*, qui vous donnera toutes les assurances concernant mon identité, répondit Bolan en jetant un coup d'œil en direction du rapport posé sur le bureau du capitaine. Nous ne sommes pas adversaires dans cette affaire. Des

armes nucléaires viennent de passer votre frontière en contrebande. Je ne crois pas que l'on ait l'intention de les faire exploser sur le sol de votre pays, mais il est clair que quelqu'un les a achetées avec une idée très précise sur leur utilisation. Quelque chose de terrifiant se prépare et je vous serais reconnaissant de toute l'aide que vous pourriez m'apporter... dans votre propre intérêt.

Le capitaine resta de marbre. Un silence long et embarrassant s'installa, jusqu'à ce que le lieutenant Alva se mette au garde-à-vous pour s'adresser à son supérieur.

— Capitaine, je ne sais pas quel est le statut de cet homme, mais il m'a sauvé la vie ainsi que celle d'un de mes hommes en prenant de gros risques. Je crois évident qu'il voulait protéger Shota Novikov, alors que les autres voulaient le tuer. Dès notre première rencontre, il m'avait proposé de collaborer par des échanges d'informations. Si ses méthodes ne sont pas très... catholiques, il mérite mon vote de confiance.

— Vous le soutenez et vous voulez vous engager, hein, Alva ? Êtes-vous prêt à en accepter les risques pour votre carrière ?

Le sergent avala sa salive et fit oui de la tête.

— Bien. C'est noté ! répliqua le capitaine qui se retourna vers l'Exécuteur. Et vous, vous êtes d'accord pour nous dire tout ce que vous savez de cette affaire ?

— Je vous dirai tout ce que je sais, répondit Bolan en regardant par la fenêtre le ciel qui noircissait. Il y a approximativement soixante-douze heures, nous avons intercepté une péniche sur le canal de Saimaa venant de Vyborg. L'ennemi, avec un effectif d'une escouade et en possession d'armes lourdes, se composait principalement mais pas uniquement de Russes. Nous les avons battus. La péniche a coulé. Nous avons fait des prisonniers, y compris Shota Novikov. Nous avons fait une fouille complète de l'épave. Nous y avons trouvé des preuves qui nous permettent de croire que trente ogives nucléaires tactiques venaient de changer de main. Ces ogives ont été embarquées par un mini sous-marin qui est allé se planquer dans le lac Saimaa.

— Et vous n'avez rien dit de tout cela aux autorités finnoises ? s'exclama Niemi, les yeux plissés, en jetant à Bolan un regard noir.

— Pardonnez-moi, mais c'est exactement ce que je suis en train de faire. Jusque-là, et vu les événements, les occasions nous ont manqué. Lors de notre repérage de l'épave, nous avons été attaqués. Ce fut une bataille sans vainqueur ni vaincu. Ensuite, nous avons remis les prisonniers aux autorités de votre pays. Lorsque l'autorité du canal a voulu transférer les Russes, leur convoi est tombé dans une embuscade. Nous sommes venus prêter main-forte et avons essayé de sauver les vies de vos hommes. Je crois que vous avez là, sur votre bureau, mon rapport aux services de mon ambassade et que celle-ci

vous a transmis, ce qui montre, s'il en était besoin, le désir de mon pays de coopérer. Nous avons tenté de contacter Shota Novikov et de lui proposer un marché. Cette tentative a échoué à cause d'une nouvelle attaque au cours de laquelle Novikov a été tué. Ces gens ne font pas dans la dentelle, puisqu'ils n'ont pas hésité à provoquer une fusillade devant le siège de la gendarmerie nationale finnoise. Ce qui nous conduit au présent. Que pouvez-vous me dire concernant l'homme que vous avez arrêté en même temps que moi ?

Niemi n'hésita qu'une seconde avant d'ouvrir un dossier peu épais. Dedans, il y avait une seule feuille de papier avec quelques maigres paragraphes tapés à la machine.

— Nous avons appris qu'il s'appelle Yun Chung Chang. Il n'a pas parlé depuis son arrestation. Il y a une heure, nous avons reçu une délégation de l'ambassade chinoise. Malheureusement, ce Monsieur Chang bénéficie...

— ... De l'immunité diplomatique, dit Bolan en terminant la phrase du capitaine.

— Exact. On nous a informés que ses actions n'avaient rien à voir avec ses responsabilités diplomatiques. Les Chinois nous ont informés qu'il se pourrait que cet homme ait eu des relations avec la pègre chinoise ou russe. Ils affirment qu'il sera ramené en Chine où il sera jugé pour ses crimes.

— Et ses complices ?

— Mais vous les avez tués ! Tous. Quoique... pour certains, on dirait qu'ils aient été tués par un fusil de haute précision. Je suppose que cela veut dire que vous ne travaillez pas seul, remarqua le capitaine, espérant un éclaircissement.

— Affirmatif. Nous voulions Novikov vivant, capitaine. Nous nous attendions à une résistance ou à une intervention musclée. Nous ne nous attendions pas à nous faire attaquer par un groupe d'intervention spéciale chinois.

— Un groupe d'intervention spéciale ?

— Oui.

— Vous voulez dire des Forces Spéciales ?

— Oui. Comme votre unité des Forces Spéciales Jaeger ou votre unité Karhu.

— Des Forces Spéciales chinoises, ici ?

— Oui. À Helsinki.

Le capitaine devint cramoisi et explosa :

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Des Forces Spéciales russes, chinoises sur notre territoire... Et maintenant des Forces Spéciales américaines !

— Allons, capitaine, ne faites pas l'enfant ! Je suppose que vous vous êtes renseigné auprès de vos supérieurs et que vous avez reçu l'ordre de

coopérer, sinon je ne serais pas dans votre bureau, à cette heure.

L'officier blêmit, jeta un regard furieux à son vis-à-vis, mais ne releva pas.

— J'imagine que vous avez photographié Monsieur Chang et que vous avez pris ses empreintes digitales ? reprit le Guerrier comme si l'incident était clos.

— Naturellement. C'est dans son dossier.

— M'autorisez-vous à y accéder ?

Niemi garda le silence pendant un long moment avant de céder.

— Oui. Je suppose que je n'ai pas le choix...

CHAPITRE VI

Ambassade des Etats-Unis d'Amérique, Helsinki, Finlande

— Le type était bâti comme une locomotive, Kurtzman.

Bolan examina ses poignets alors que le vent jetait des torrents de pluie contre les fenêtres de l'ambassade. On y voyait l'empreinte parfaite, bleue et mauve, des mains du tueur, accentuée par la pression prolongée des menottes.

— Rien, poursuivit-il, rien ne pouvait l'arrêter. Il a vidé deux chargeurs contre le pare-brise blindé rien que pour le fragiliser. Ensuite, il s'envole littéralement et, là, au-dessus de la voiture, il exécute un coup de pied tombé. Il a cassé le cou au Russe, moi, je l'ai frappé à la gorge deux fois et ce monstre m'a lancé le sourire le plus méprisant qui soit.

— Nous n'avons aucune information sur l'individu nommé Yun Chung Chang, dit Kurtzman, qui, à cette heure, remplaçait Herman « Gadgets » Schwarz parti se coucher. Mais – l'informaticien afficha un air de gosse fier de lui –, est-ce que cette gueule, c'est celle de ton mec ?

Bolan regarda de près le visage qui s'affichait à l'écran de l'ordinateur portable. La photographie n'était pas d'une très grande qualité, la résolution était affreusement basse. Le document cadrait un homme assis à une table dans un salon de thé. Le type semblait occuper tout l'espace. Il regardait un autre homme qui tournait le dos à la caméra et son regard glacial portait en lui un désir irrépressible de mort.

— Ouais, c'est lui.

— J'ai envoyé cette photo à la police finlandaise avec, en pièce jointe, le rapport que tu avais rédigé pour la C.I.A. Ensuite, l'Agence a transféré tout cela aux actifs du Pentagone se trouvant en Chine. À mon avis, Yun Chung Chang est un nom d'emprunt. Nous ne connaissons pas encore sa véritable identité. En revanche, nous avons appris un de ses surnoms. On l'appelle le Singe de Pierre.

— Ça lui va comme un gant, constata le Guerrier sans enthousiasme.

— Selon nos sources, c'était un sbire très apprécié des triades du nord de la Chine. D'après sa légende, il se serait fait prendre à l'occasion d'une descente des stup. Le gouvernement chinois lui aurait alors fait une offre alléchante qu'il a acceptée. On a décidé de tirer un maximum de ses talents de tueur en l'envoyant dans une école de guerre assez spéciale. Il a ainsi ajouté à sa déjà longue liste de compétences la démolition par voie aérienne et en milieu aquatique, le combat sous-marin, l'alpinisme et les armes légères. Il parle le mandarin, le cantonais et un peu d'anglais.

— Quels sont ses talents d'origine ? demanda Bolan sans sourire.

— C'est un styliste Singe en Kung Fu. Très respecté, paraît-il.

— Intéressant. Gadgets s'est passionné pour ce genre d'acrobaties, ces dernières années. Quel est son avis ?

Bolan, bien entendu, en connaissait un rayon en ce qui concernait les arts martiaux, mais Herman « Gadgets » Schwarz avait étudié le Kung Fu Singe et, de tous les agents du Black Warriors Ranch, c'était, de loin, le plus difficile à toucher.

— Gadgets dit que tu as intérêt à faire méga gaffe avec ce type.

— Je sais. Il m'a pratiquement envoyé à la morgue cette fois. La prochaine sera peut-être la bonne. Qu'est-ce qu'il a dit d'autre, Gadgets ?

— Il m'a donné une leçon rapide. Ça ressemble plus à de la poésie qu'à un sport de combat. Il y a plusieurs formes, comme tu sais. Les trois premières sont la boxe de l'ivresse, la boxe du Singe que l'on appelle aussi la boxe de la Mante Religieuse, puis la boxe des Huit Extrémités. Peux-tu deviner la quatrième ?

— La boxe de la Forme et de la Volonté ?

— Bingo ! Généralement, les étudiants choisissent leur filière. Une seule forme. Celle qui convient le mieux à leurs compétences et à leur personnalité. La boxe de l'ivresse et de la Trace Perdue sont très trompeuses. C'est l'école de Gadgets. La boxe des Huit Extrémités est un style hautement agressif qui se traduit par des attaques d'un acharnement inouï, implacable. Mais le style du Singe exige énormément d'agilité. Les blocages et les parades liées au Singe sont très casse-gueule. Ils se font très près du corps et les parades peuvent être des roulades ou des sauts acrobatiques. Un vrai truc de gymnase.

Bolan voyait déjà où Kurtzman voulait en venir.

— Donc, notre bonhomme est de cette dernière école ?

— Oui. Les combattants issus de cette école n'hésitent pas à mêler aux acrobaties l'utilisation de la force brute. Ils ne reculent devant aucun adversaire, aucune situation ne leur fait peur. La formation est tellement violente, tellement exigeante, qu'il n'est pas rare que les étudiants se fassent tuer pendant leur entraînement. Ceux qui

choisissent de pratiquer cette boîte-là sont en général des fous furieux.

— Ça s'accorde avec ce que j'ai vu. Que savons-nous de ce type ?

— Avant que la République Populaire de Chine ne décide de lui offrir une formation dans le maniement d'armes automatiques et d'explosifs, il passait son temps à buter les mauvais clients des triades. Sa technique : le poing de fer. Des crânes fracassés, des organes internes éclatés...

— Génial. Autre chose ?

— Oui. Il a la sale habitude d'arriver subitement et furtivement sur ses victimes sans qu'elles n'aient rien vu, rien entendu. Gadgets dit que, si tu le vois, tu lui tires une balle dans la tête sans réfléchir. Tu ne dois pas le considérer neutralisé avant que son cerveau ne soit répandu sur le macadam. Prudent, l'ami Herman !

— Et quelles sont les armes qui n'arrêtent pas de vouloir perforer la bagnole de l'ambassade ? Il n'y avait pas de Gepard, cette fois-ci.

— Il n'y a pas beaucoup de Gepard dans l'inventaire hongrois et encore moins sur le marché du surplus. Nous avons étudié l'une des balles que Frank a extraites de la voiture et confiées au labo de Berlin pour analyse. C'est une cartouche .338 Lapua en acier. Et, par les rayures, on a déterminé qu'elle était sortie d'un fusil Accuracy International Super Magnum.

— Bravo !

— Avec le Barret .50, le .338 Lapua Super Magnum est le projectile pour fusil le plus puissant du monde. Chambré à l'intérieur d'un Accuracy International, tu obtiens l'arme individuelle la plus précise et terrifiante sur cette planète.

— Aaron, nous avons trois sortes de joueurs, ici. Les Chinois se servent tous d'armes finlandaises qu'ils se sont procurées localement, et les Russes que nous avons rencontrés sur le canal Saimaa avaient tous des AK. En revanche, la troisième équipe, et Dieu seul sait qui ils sont, semble avoir un goût prononcé pour les armes les plus chères. Des G-36 de chez Heckler & Koch, des fusils d'assaut sous-marin, des Gepard hongrois, des fusils de très haute précision produits chez Accuracy International. C'est un peu comme si ces gus pouvaient tout s'offrir ; des gosses de riches dans un magasin de bonbons.

— Tu penses qu'il s'agit plutôt de soldats ou de mercenaires ?

— Pour l'équipe chinoise, je subodore qu'elle est entièrement sous les ordres d'un service du gouvernement chinois, équipe dissidente, probablement. La désertion dans les unités de Forces Spéciales chinoises, ça n'existe pas. Mais leurs motifs et l'identité de leurs partenaires, ça reste totalement opaque pour le moment. Tu veux bien mener une petite enquête sur toute activité secrète chinoise en Finlande ? Peu importe qu'elle soit économique, scientifique, politique. En fait, tant que tu y es, élargis ta recherche aux États voisins :

Lettonie, Estonie, Suède, Norvège... Contacte-moi dès que tu auras trouvé quelque chose d'intéressant.

— D'accord. Comment ça va de ton côté ?

— Les têtes nucléaires sont toujours dans la nature et j'ai l'intuition qu'elles ne vont pas rester dans la région du lac Saimaa très longtemps. À Helsinki, le capitaine Niemi nous offre sa coopération entière, il n'a pas le choix. Mais la prochaine fois que je me ferai arrêter, je doute fort que le gouvernement finlandais avale les explications d'Hal Brognola aussi facilement. Et le bon capitaine serait ravi de pouvoir me faire payer ce qu'il considère comme une humiliation personnelle.

— Que vas-tu faire ?

— J'avoue que je n'en sais trop rien. Frank est d'accord que l'on ne peut pas rentrer à la maison sans avoir retrouvé les ogives, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Nous n'avons aucun indice. Que devient notre Singe de Pierre ?

— La police finlandaise et une unité de gardes de l'ambassade chinoise l'ont conduit à l'aéroport d'Helsinki où on l'a fait monter dans un avion à destination de Pékin.

— Demande aux quelques amis que nous avons à la C.I.A. de le cibler dès son atterrissage et de le suivre aussi longtemps que possible.

— Ils ne pourront pas le faire.

— Pourquoi pas ? s'étonna le Guerrier en posant sa tasse de café.

— Parce que son avion s'est posé à Islamabad en urgence il y a une heure, à la suite d'un « incident technique ».

— Le Pakistan, murmura Bolan, qui jeta un coup d'œil à la carte du monde incrusté à l'écran. Voilà qui est intéressant. La Chine Populaire vend au Pakistan beaucoup d'armes et d'avions de chasse.

— Tu penses que cette piste pourrait être fructueuse ?

— Non, ce serait trop compliqué à jouer pour nous. Nous l'avons perdu, mais quelque chose me dit que notre type va revenir.

— Revenir en Finlande ? répondit Aaron Kurtzman, surpris. Tu veux dire qu'il espère t'éliminer ?

— J'en suis convaincu. Il rêve de me casser le cou. Ça, j'ai pu le lire dans son regard juste avant que nous nous soyons quittés. Mais je crois surtout qu'il va revenir parce que c'est essentiel à sa mission.

— De quelle sorte de mission s'agit-il, Striker ? C'est un tueur d'une valeur trop grande pour faire office de baby-sitter. Je crois que les têtes nucléaires doivent être dans un lieu hyper sécurisé, peut-être déjà sorties de Finlande. Pourquoi faudrait-il rappeler ce monstre ?

— Ça, c'est votre boulot, mes enfants. J'ai un besoin urgent que tes équipes me trouvent cette raison, qui doit forcément tourner autour de trente têtes nucléaires tactiques et un pays plus à l'ouest, en Scandinavie peut-être.

— Une frappe nucléaire, Striker ? Sur la Scandinavie ? Considère le

terroriste le plus fou, le plus parano, et tu finis toujours par te demander où est son intérêt. Les autorités de la Chine Populaire ne sont pas des illuminés. Leurs partenaires à l'extérieur non plus. En plus, trente ogives nucléaires ! Tu parles d'une mission !

— Croise les données avec toutes tes recherches sur les activités chinoises dans le secteur. Défole-toi, je m'en fous. Mets tout le monde sur ce boulot, va chercher Herman dans son bar préféré, embarque discrètement les équipes du Département 127, Frank va t'envoyer le feu vert par mail. Il nous faut des résultats !

— Qu'est-ce qui te fait croire que la Scandinavie n'est pas tout simplement un lieu de transit ?

Bolan se tut un instant. Il écoutait le vent qui s'abattait contre les vitres des grandes fenêtres.

— L'instinct, poursuivit-il finalement. De même que je suis sûr qu'il va y avoir un sacré orage dans les prochaines minutes.

L'informaticien réfléchissait, les deux index joints et posés sur le bout de son nez. Peu de chose dans ce monde l'excitait autant qu'un défi intellectuel. Et hormis l'instinct de Mack Bolan, il faisait confiance à peu de gens. Pour un homme tel que Aaron Kurtzman, cela faisait partie du plaisir de travailler avec l'Exécuteur. Les défis qu'il lançait étaient byzantins, souvent plombés par une mort imminente. Ils stimulaient Kurtzman et Herman « Gadgets » Schwarz qui rivalisaient de créativité.

— D'accord. Sache, pourtant, que le Président ne va pas tarder à recevoir des infos sur le remue-ménage en Finlande et demander des comptes à Brognola. Et vu le nombre d'ennemis de notre grand fédéral à la Maison Blanche, il vaudrait mieux éviter de faire des vagues.

— C'est la position officielle de Hal que tu me donnes, là ?

— Tu penses bien que non. C'est juste un rappel amical de ma part. Je n'aimerais pas changer de patron. Bon, tu veux une cible nucléaire sur le sol d'un pays voisin de la Finlande ? Soit. On va essayer de te trouver ça. À plus !

CHAPITRE VII

Zone portuaire, Turku, Finlande

Yun Chung Chang fixait Roger Neville. Les épaules de l'Américain étaient incroyablement larges, son torse en trapèze était celui d'un bodybuilder. Son physique montrait une puissance musculaire située uniquement dans le haut du corps. Chang ne doutait pas que – en salle de gym – l'Américain puisse monter un poids de cent quatre-vingts kilos. L'Asiatique masqua son mépris. Il était persuadé que – sur le champ de bataille – l'Américain n'arriverait pas à maintenir la posture du cavalier, position fondamentale du Kung Fu.

Dans l'entrepôt où les deux hommes se jaugeaient, six ogives nucléaires se trouvaient à même le sol, en rang d'oignon. Neville lança un sourire qui se voulait amical. La pluie tambourinait sur le toit en tôle ondulée.

— Vous êtes prêt à recevoir la livraison ?

— Le capitaine s'inquiète du mauvais temps. Néanmoins, depuis qu'il a touché sa prime, il estime que le niveau de risque est... acceptable.

— J'ai entendu dire qu'on vous a pris un morceau de bidoche.

Le regard de Chang restait impassible. C'était vrai qu'il avait perdu toute son équipe et s'était même fait arrêter, mais il avait été retiré des mains des flics et réinséré dans le jeu en moins de vingt-quatre heures. Shota Novikov était mort et toute fuite rendue impossible. De l'argent avait changé de main, et le silence de certaines personnes haut placées était garanti. Deux récalcitrants avaient été retrouvés morts, recroquevillés sur le sol de leur cuisine dans une position grotesque qui évoquait une absorption de poisons chinois particulièrement efficaces et indétectables. Et voilà que la fin de sa mission était couronnée de succès.

Suite à sa blessure au couteau, la jambe de l'Asiatique était un peu raide, et il était furieux en se souvenant que, trente-six heures plus tôt, il avait tenu le grand type de la C.I.A. ou d'une quelconque agence U.S. entre ses mains de tueur, et que, pourtant, les yeux gris qui le fixaient

ne montraient aucune trace de peur. Il était d'autant plus furieux qu'il savait que la seule raison qui l'avait empêché, lui, de finir à la morgue une balle dans la tête, c'était l'intervention de la police. L'homme au regard de glace avait bien failli l'envoyer en enfer !

— Shota Novikov est mort, envoya-t-il, comme il aurait annoncé qu'il faisait beau.

Il scruta le visage suffisant de Neville et, au-delà, l'attitude de ses gardes du corps. Ils étaient tous de la même trempe. Des cow-boys de pacotille. Chang ne leur faisait pas confiance.

— Où se trouve votre frère ? poursuivit-il.

— Il s'occupe de nos affaires, répondit Roger, méfiant, les yeux rivés sur les têtes nucléaires. Vos hommes sont-ils en place ?

— Tout est prêt. Dès la livraison des armes, notre programme se déroulera comme prévu.

— Quel est votre emploi du temps ?

Chang réfléchit longuement.

— Une semaine au point de livraison. Les préparatifs sont bien avancés. L'installation prendra une semaine, peut-être deux, selon le temps qu'il fera là-bas. Et vous ?

— La phase finale sera entre vos mains, dit l'homme au sourire de faux cul. Mais, nos équipes sur site et à l'étranger seront à votre disposition pendant toute l'opération.

— Très bien, dit Chang qui tourna des talons et fit un mouvement sec de la tête à l'intention de ses hommes.

Ils se mirent à emballer les armes pour le transport et les montèrent, l'une après l'autre, dans un petit camion suédois Valp. Étant donné la nature extraordinaire de cette mission, on avait accordé à l'Asiatique beaucoup de liberté pour choisir les hommes qu'il allait commander. Ils parlaient tous le russe et l'anglais. Des techniciens de haut niveau formaient le corps de l'expédition. Tout était en place. Pour une fois, les vieillards des services secrets de Pékin avaient jugé utile de ne pas lésiner sur les moyens. S'ils voulaient prendre le pouvoir, ils n'avaient pas d'autre choix. Chang avait une foi inébranlable en lui-même et en ses effectifs.

Quant aux Américains trop souriants, il les ferait tourner autour de son petit doigt.

Pourtant, ce qu'il avait vu dans les yeux de son adversaire, devant la gendarmerie à Helsinki, était plus grave. Ce regard l'avait profondément dérangé, et avait provoqué un sentiment que l'Asiatique croyait ne jamais connaître : la peur.

Chang s'efforça de revenir au présent et tendit la main à Roger Neville. Un sourire de vendeur de dentifrice éclaira le visage de l'homme en face de lui, alors qu'ils se serraient la main. C'était une coutume occidentale que Chang méprisait. L'Américain lui serra la

main dans ce qu'il croyait être une poigne capable de broyer les os.

Chang lui offrit un sourire d'occasion et résista à la tentation de lui montrer comment on s'y prend pour broyer réellement une main.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? demanda Ian Neville en quittant le petit bureau plongé dans l'obscurité.

Les bras croisés sur sa poitrine impressionnante, Roger Neville souriait et écoutait le ronronnement du moteur du camion qui descendait le quai vers le bateau qui transporterait les ogives vers la deuxième phase de l'opération.

— Je pense qu'ils n'ont pas la moindre idée de ce qui les attend.

Ian eut un tic nerveux des épaules. Lui, le capitaine d'un empire, il avait souvent écrasé ses adversaires dans les conseils d'administration ou du sommet des plus hautes tours de finance du monde. Mais le jeu que jouait son frère était extrêmement dangereux et ses règles fort différentes de tout ce qu'il connaissait. Il avait examiné longuement les traits du Chinois de l'autre côté de la vitre du petit bureau : Chang lui foutait les jetons.

— Sommes-nous réellement prêts à niquer ces mecs ?

— Et comment ! répondit Roger avec un hochement de la tête. Eux, ils vont accomplir leur mission. Et nous, nous allons les aider à la réussir au-delà de tous leurs rêves.

— Tu es certain que ça va marcher ?

Roger se tourna pour scruter le visage de son frère. Il connaissait fort bien toutes les compétences et toutes les faiblesses de son aîné.

— Tu as des doutes, ça se voit. Et pourtant, tes équipes scientifiques ont tout examiné de A à Z. Elles t'ont confirmé que c'était réalisable et que l'impact chez nous serait infime et rapidement rentabilisé, particulièrement lorsque l'on considère ce que l'ennemi va subir. Ian ! Nous en avons parlé mille fois et jusque dans le moindre détail. Qu'est-ce que tu as ? Tu hésites à devenir l'homme le plus riche de la planète ?

— Tout ce que je veux dire, c'est que je n'aime pas la tronche de ce type, et que je me demande si ce n'est pas lui qui nous baisera. Es-tu vraiment sûr que nous sommes prêts à 100 % pour niquer ces mecs ?

— Ils coulent. Simple. Ils coulent tous. Nous, nous restons au sommet. C'est notre destin. Il n'y a jamais eu d'autre chemin. Pas depuis ta naissance. Pas depuis la mienne.

Ian fixa son cadet. Il avait la quasi-certitude que ce dernier était fou. Mais, justement, il n'y avait qu'un fou pour réussir ce coup. Quant à lui, il n'avait rien contre l'idée de devenir l'homme le plus riche du monde.

En effet, comme disait Roger, c'était son destin.

— Non, je ne doute de rien, fréro. Mais cette délégation chinoise est bien plus impressionnante que je ne l'avais anticipé.

— Les enjeux sont énormes, c'est normal. Tu ne pensais pas tout de

même qu'ils allaient envoyer de la racaille ? Clairement, Chang est un assassin de première classe. Mais je me fous de son expertise en Kung Fu et tout son cinéma. Le moment venu, lui, il coulera comme du plomb.

Hôpital Universitaire, Helsinki

— Oh ! Qu'il est laid ! C'est la chose la plus affreuse que j'ai jamais vue !

Depuis son lit d'hôpital, Nadine Truyen regardait, les yeux écarquillés, le renne en peluche que Bolan lui avait apporté. Le lieutenant Alva lui tendit un petit bouquet de marguerites.

— Je vous ai apporté des fleurs, dit-il, timide.

— Merci. Je vous remercie tous les deux, répondit Truyen en prenant le renne et le bouquet.

Bolan s'assit sur le bord du lit. La jeune femme était gênée, non pas par la proximité, mais par la vue directe que l'homme avait sur son visage contusionné et couvert d'ecchymoses bariolées.

— Merci pour votre aide. Vous avez été formidable, dit le Guerrier d'une voix douce.

— Mais, je n'ai rien fait ! J'ai traduit une phrase en russe pour vous et puis je me suis fait tirer dessus et j'ai failli me faire écraser le cerveau.

— Vous m'avez sauvé la vie.

— Eh bien !... Mon papa m'a toujours dit qu'il fallait porter de quoi se protéger, dit Truyen, distraite, qui ne levait pas les yeux du renne en peluche dont elle caressait les bois.

— Avez-vous besoin de quoi que ce soit ? demanda Bolan avec un sourire amusé.

— On me dit que j'ai une commotion cérébrale et que je dois rester vingt-quatre heures en observation. J'ai mal partout. J'ai déchiré mes points de suture lors de la bagarre dans la voiture. Mais autrement, non, je n'ai besoin de rien. Tout le monde ici est adorable avec moi. J'ai une chambre individuelle. La vie est belle. Mais, ajouta-t-elle, le regard inquiet, Shota est mort, non ?

— Oui.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ?

— Je ne sais pas, répondit Bolan. Sans doute vous apporter dès demain matin un objet en peluche digne de ce nom. Un ours polaire, peut-être.

Alva avait récupéré son bouquet et l'avait arrangé dans un petit verre sale qu'il avait confisqué sur un chariot de ramassage des petits déjeuners garé dans le couloir. Il présenta enfin le gendarme qui l'accompagnait.

— Voici le sergent Tuisannen. Il restera à votre porte jusqu'à ce que les médecins vous autorisent à regagner l'ambassade.

Truyen regarda le colosse blond aux yeux bleus qui aurait pu passer pour le dieu Thor s'il avait porté l'armure dorée et la masse. Au garde-à-vous et droit comme un I, il lança un sourire généreux à la jeune femme. Son anglais était exécrable.

— Bonjour. Je suis en bonheur de vous savoir.

Truyen rit comme une fillette avant de lui adresser la parole dans un finnois parfait et fluide.

D'un geste de la main, Bolan la salua et prit congé.

— Je passe vous voir demain, promit-il.

Nadine Truyen fit oui de la tête alors qu'un Tuisannen, maladroit et rougissant, prenait position au pied du lit. Les yeux rivés sur la jeune femme, il caressait bêtement le dessus-de-lit. Son supérieur dut lui indiquer le couloir d'un petit signe de l'index qu'il frappa contre sa montre, puis enchaîna le geste avec les cinq doigts de la main bien écartés. Le message était clair : pas plus de cinq minutes pour faire son numéro de charme, ensuite il devait prendre position dans le couloir !

Et Alva quitta la pièce derrière Bolan.

— Que ferez-vous ? demanda-t-il, les yeux remplis d'inquiétude, alors qu'ils arrivaient au rez-de-chaussée de l'hôpital.

— J'ignore ce que je vais faire par la suite, répondit l'Exécuteur. Mais je vais remercier votre capitaine de toute son aide...

Bolan s'immobilisa. Alva scruta le visage du Guerrier et renifla l'air.

— Qu'y a-t-il ?

Bolan se retourna, l'odeur devenait plus forte. Alva suivit l'Exécuteur qui ouvrait brusquement une porte après l'autre. Plusieurs infirmières levèrent la tête alors qu'il pénétrait dans une pièce meublée de quelques canapés et d'un coin cuisine avec cafetière. La majorité des infirmières fumait.

Bolan reconnut l'odeur du tabac brun. Il se tourna vers Alva.

— Demandez-leur quelle est la personne qui fume du tabac brun, du tabac chinois, pour être précis.

— Pardon ?

— Allez-y !

Alva s'adressa aux femmes de sa voix la plus officielle. Une petite brune sèche répondit amèrement en faisant la grimace.

— Elle dit que c'est une nouvelle. Une Asiatique. Une femme très impolie qui n'a même pas dit bonjour au groupe quand elle est entrée demander une information. Elle a quitté la pièce en les snobant.

Les infirmières se mirent à crier lorsque Bolan sortit de son holster l'énorme Desert Eagle qu'il pointa vers le plafond. Il avait quitté la pièce avant même qu'elles aient compris ce qui se passait. Le Guerrier courut dans le vaste couloir en direction des ascenseurs. Arrivé devant

l'escalier, il ouvrit avec violence la porte, monta les marches quatre à quatre.

— Que... Mais que se passe-t-il ? demanda Alva, haletant, qui peinait à suivre l'Exécuteur.

— Ils ont envoyé un tueur.

— Qui ?

— Les Chinois. Femme ou homme déguisé en femme, quoi qu'il en soit, faites attention à vous. C'est un pro.

D'un coup de pied, il ouvrit la porte d'accès au troisième étage et surgit de la cage d'escalier. Le Desert Eagle braqué, il avança à grands pas vers la chambre de Nadine Truyen. Quand il ouvrit la porte, l'arme pivota pour couvrir toute la pièce. Le lieutenant finlandais s'était immobilisé devant la scène d'horreur qui s'offrait à sa vue.

Le sergent Tuisannen était affalé dans le fauteuil du visiteur, la tête penchée sur l'épaule gauche et, plantée dans l'oreille, une longue seringue qui avait transpercé le tympan pour trouver son chemin vers le cerveau. Une petite giclée de sang coulait de l'oreille vers la mâchoire. Ses yeux étaient vitreux et vides de tout regard. Il n'avait probablement rien vu ni rien senti de son exécution.

En revanche, Nadine Truyen avait eu le temps de comprendre ce qui l'attendait. La couverture et les draps froissés et imprégnés de sang témoignaient d'une lutte pour la vie. La jeune femme s'était battue vaillamment, mais elle avait perdu. La corde de piano qui avait servi à l'étrangler avait été si fortement serrée autour de son cou qu'elle en avait la gorge ouverte. Le sang avait maculé sa chemise d'hôpital et coulé jusqu'aux draps en désordre autour du jeune cadavre.

Bolan tourna sur les talons et traversa le couloir. Horrifiée, l'infirmière en chef regarda l'arme pointée sur elle et voulut s'écarter, mais l'Exécuteur lui bloqua le passage.

— Alva ! Demandez-lui si elle a vu la nouvelle infirmière asiatique.

Alva n'eut pas besoin de traduire. L'infirmière avait compris. Elle balbutia en anglais, le bout des doigts cachant la lèvre inférieure :

— Oui ! Une infirmière est partie par l'escalier sud. Elle courait comme une folle.

Bolan retourna dans le couloir et, d'un coup de crosse, il fit éclater la vitre de sécurité derrière laquelle se trouvait le tuyau d'incendie enroulé sur sa bobine rouge vif.

— Une minute pour se débarrasser de son uniforme d'infirmière et une minute trente pour arriver au rez-de-chaussée. Notre tueur est en train de quitter l'immeuble. Alva, descendez l'escalier sud. Faites très attention à vous. Je vous retrouve en bas.

Le téléphone portable collé à l'oreille, Alva courait à toute vitesse vers l'escalier sud de l'immeuble et hurlait des ordres à son interlocuteur. Bolan donna un grand coup de pied dans la porte en face

du dispositif d'incendie. La salle était vide. Il la traversa, ouvrit brusquement une fenêtre, jeta au-dehors l'extrémité du tuyau avec sa lourde bouche en laiton. Sans perdre une seconde, il fit dérouler toute la longueur du tuyau, remplaça le pistolet dans son holster puis passa par-dessus le rebord de la fenêtre. Se laissant glisser le long du tuyau, il lui fallut moins de cinq secondes pour rejoindre le niveau de la rue.

Deux loulous de Poméranie lui aboyèrent dessus en stéréo lorsqu'il roula sur le sol. Attaché à ce duo, un couple âgé affichait une mine scandalisée. Bolan se redressa et dégaina son arme. D'un pas rapide, il quitta la pelouse boueuse et monta sur le trottoir du rond-point à l'entrée de l'hôpital. Là, il repéra aussitôt le tueur. C'était une femme qui lui arrivait dessus en courant, un pistolet braqué devant elle.

— Plus un geste ! cria l'Exécuteur.

La tueuse s'immobilisa à quelques pas du Guerrier. Impavide, elle le fixait sans fléchir. Le pistolet entre ses mains ne tremblait pas. Elle ciblait Bolan entre les yeux.

— Lâchez votre arme et couchez-vous ! Maintenant ! ordonna-t-il.

Certains bruits, au fil des années, s'étaient incrustés dans les neurones du Guerrier, des bruits tels que les pales d'un hélicoptère en approche ou celui, caractéristique, d'une Kalachnikov que l'on passe en mode de tir automatique. C'est pourquoi Bolan plongea derrière une Mercedes garée en bordure du parking, juste avant que les fusils n'ouvrent le feu. Un duo de tireurs déguisés en infirmiers venait de sauter de la porte arrière d'une ambulance. Sous l'assaut, les vitres de la berline allemande volèrent en éclats ; l'Exécuteur se plaqua contre le macadam et suivit la course des deux paires de chaussures blanches venant dans sa direction.

Le Desert Eagle cracha son feu impressionnant. La chaussure gauche du premier pourri dérapa et se mit à rouler sur le parking, déversant les débris sanguinolents de son contenu. L'autre paire de pieds disparut verticalement, intacte. La première cible de Bolan tomba dans son champ de vision, les mains tenant le moignon de sa jambe amputée au niveau de la cheville. Le hollowpoint de calibre .50 était passé à travers chair et os à une vitesse de cinq cents mètres à la seconde. Bolan laissa le premier tireur à sa douleur.

Persuadé que le second tireur s'était réfugié à l'arrière de l'ambulance, le Guerrier cibra le pneu arrière gauche et appuya sur la détente. Puis, effectuant une roulade, il quitta sa couverture à l'instant même où le pneu éclatait. Le véhicule tangua et le tireur lâcha son arme pour s'accrocher à la portière arrière grande ouverte. Bolan monta le canon de son pistolet alors que le pourri cherchait désespérément à récupérer le AK. Mais le tir de l'Exécuteur renversa le tireur qui s'envola en arrière jusqu'au siège avant du conducteur.

Bolan éjecta le chargeur vide, le remplaça et se redressa. Le Desert

Eagle balaya la zone devant l'immeuble de l'hôpital qu'il venait de quitter quelques secondes auparavant. Le lieutenant Alva était couché devant l'entrée principale, les mains agrippées sur une blessure au ventre.

La tueuse de Nadine Truyen et du sergent Tuisannen avait profité de la pagaille pour disparaître, ainsi que le chauffeur de l'ambulance. L'Exécuteur courut vers le lieutenant. Le malheureux avait du sang sur les lèvres.

— Je... je ne les avais pas vus venir, ils m'ont rafalé en même temps que vous.

— Ne vous inquiétez pas, dit Bolan en se penchant sur lui. Vous avez choisi le meilleur endroit du monde pour vous faire flinguer. On va vous sortir de là.

Alva eut un sourire aussi faible que l'étincelle de vie qui lui restait. Déjà des urgentistes venaient en toute hâte pour le ramasser, mais il mourut avant que les brancardiers ne passent le seuil de la porte.

CHAPITRE VIII

Bolan se trouvait au milieu d'une mer de gendarmes et de policiers en uniforme de parade. Une pluie glaciale s'abattait sur la foule en deuil. On avait l'impression que toutes les forces de l'ordre finlandaises étaient venues assister aux funérailles.

La Finlande est un pays paisible, neutre, homogène, prospère. Il est rare qu'un officier se fasse tuer dans l'exercice de ses fonctions. Respecté, apprécié et aimé, le lieutenant Augustus Alva avait été un homme de qualité. De nombreux officiers présents fixaient avec une hostilité non dissimulée l'Américain qui avait entraîné le lieutenant dans le guêpier où il avait trouvé la mort.

L'orchestre se mit à jouer l'hymne national alors que le cercueil descendait vers le fond du tombeau.

Le capitaine Niemi s'approcha discrètement de Bolan.

— Merci d'être venu.

— C'était la moindre des choses. C'était un type bien.

— En effet. C'était l'un de nos meilleurs. Je dois vous informer que vous n'êtes plus le bienvenu sur le sol finlandais. Votre ami Frank Vitali dit que vous bénéficiez de l'immunité diplomatique, mais nous avons reçu l'ordre de ne plus vous assister.

— Mais les ogives nucléaires sont toujours dans la nature !

— Les équipes qui ont sondé la péniche confirment votre version des faits. Le taux de radioactivité y est très supérieur à la normale. C'est une affaire très embarrassante.

— Qu'allez-vous faire ?

— Nous pouvons enquêter, mais...

Un silence tomba sur les deux hommes. L'ennemi avait toujours deux longueurs d'avance. La dernière possibilité de mettre en commun leurs ressources venait de s'évaporer.

Le capitaine Niemi sortit un dossier de sa sacoche.

— Prenez ça, murmura-t-il en toussant pour s'éclaircir la voix. C'est toutes les informations que nous avons réunies sur les deux hommes qui vous ont attaqué hier soir. Vous y trouverez également des informations sur leurs complices, enfin ceux qui nous sont connus. Ce

sont des gangsters. Ils entretiennent des relations étroites avec la mafiya de l'autre côté de la frontière. Mais sachez que toute action de votre part pourrait entraîner votre arrestation immédiate.

— Merci, capitaine, répondit Bolan en acceptant le dossier.

Les yeux du petit homme se plissèrent.

— Sachez encore que personne ne tue un des miens sans en payer le prix.

Bolan hocha la tête. Il connaissait bien le code.

— Votre compréhension de la langue finnoise est limitée, remarqua Niemi de façon inattendue.

— Plus que limitée. Inexistante.

Le regard du capitaine se dirigea vers la famille du défunt debout devant le cercueil. Une femme avec ses deux enfants pleurait à chaudes larmes contre l'épaule d'un grand blond costaud.

— Lui, c'est le frère d'Augustus. Il s'appelle Jukka. Il est pompier.

Bolan toisa le grand Finnois.

— Ah oui ?

— Il a fait une partie de sa scolarité aux Etats-Unis dans le cadre d'un programme d'échanges culturels. Son anglais est excellent.

— Ah oui ?

— Il est très en colère à la suite de ce qui vient de se produire et cherchera à se venger. Je lui ai parlé de vous...

Le capitaine hésita une seconde, sembla vouloir ajouter quelque chose, se contenta de conclure :

— Merci encore d'être venu. Je vous prie de m'excuser. Je dois aller présenter mes condoléances à la famille.

Bolan remarqua que la première personne à qui Niemi s'adressait était justement le frère du lieutenant Alva.

— Vous savez que ce que nous allons faire est illégal ?

Un coup de tonnerre fit trembler les murs de la chambre d'hôtel. Le temps, à l'extérieur, était épouvantable.

Assis sur le bord du lit, Jukka Alva leva les yeux du dossier étalé sur une petite table basse pour regarder Bolan droit dans les yeux sans ciller. Il avait les yeux rouges de toutes les larmes qu'il n'avait pas pu verser pour son frère.

— Le capitaine Niemi m'a dit que votre interprète s'est fait assassiner. Que c'était une fille bien. Je suis désolé. En plus de l'anglais, je parle bien le russe. Je pourrais vous être utile.

— C'est une situation très dangereuse. Vous risquez de voir des gens se faire buter.

— J'y compte bien !

— Vous risquez aussi d'y laisser votre peau.

— Je suis pompier, répondit Jukka avec un haussement d'épaules. Je risque ma vie tous les jours.

— Avez-vous jamais tiré au pistolet ?
— Je suis loin d'être un tireur d'élite, mais je sais me servir d'une arme.

Bolan respectait le grand blond pour son cran et sa motivation, mais il ne savait pas comment travailler avec lui. Il ne voulait pas mettre sa vie en danger.

— J'ai apporté ceci, dit Jukka avec une expression d'enfant fier de lui.

Le grand blond desserra le rouleau de toile qu'il avait sur ses genoux. Il l'ouvrit sur le lit. C'était un très beau manche en noyer de quatre-vingt-dix centimètres de long. Le pompier avait apporté un manche de hache.

— Ce gars-là me plaît ! s'enthousiasma Vitali.

— Vous pourriez vous en procurer deux de plus ? demanda Bolan avec un petit sourire narquois.

— Bien sûr, répondit le Finnois. Et vous, vous pourriez me donner une arme à feu ?

— Bien sûr, répondit Vitali en tapant le manche contre la paume de sa main. On peut lui trouver quelque chose, non ?

Bolan qui admirait le manche eut un hochement de la tête.

— Ouais... Je crois bien que l'attaché culturel de l'ambassade doit pouvoir faire ça pour nous, si tu lui demandes gentiment, monsieur le directeur du département 127 du *Justice Department*.

Zone portuaire, Helsinki

Ils se trouvaient devant un entrepôt transformé en club branché dans un quartier plutôt sinistre. Il était 2 heures du matin et, malgré l'heure tardive, malgré la pluie et la neige fondue, le videur restait dehors sous l'auvent.

Vitali sur le siège passager avant et Jukka sur la banquette arrière restaient silencieux. Bolan, au volant, passa devant le club puis, au carrefour, tourna à droite dans une ruelle sombre et déserte.

— Jukka, comme prévu vous allez baratiner le videur. Racontez-lui n'importe quoi, mais occupez-le pendant trois bonnes minutes. Frank et moi, nous arriverons dans son dos.

— D'accord. Trois minutes de tchatche, ricana le Finnois en passant la bretelle de son micro-Uzi sur son épaule avant d'enfiler son parka.

Les Américains laissèrent du champ à Jukka puis :

— On y va, dit Bolan.

Les deux hommes se mirent en formation serrée et quittèrent la ruelle en tournant l'angle de l'immeuble occupé par le club. Le videur leur tournait le dos, comme prévu. Visiblement, il mesurait au moins un mètre quatre-vingt-dix. Jukka lui parlait d'une voix forte en agitant

les bras. Bolan sourit en le voyant faire. Le grand blond se trouvait en face d'un autre grand blond encore plus impressionnant que lui et faisait un numéro très crédible d'ivrogne amical.

Mais le videur semblait ne pas apprécier la plaisanterie et, des deux mains, repoussait le Finnois. Le pompier fit semblant de trébucher et de se fâcher. Il hurla quelques insultes bien choisies. Le videur, excédé, leva les deux mains au-dessus de la tête et fit un pas menaçant en avant. Jukka se recroquevilla. Ce fut le moment que choisit Bolan pour interpellé le videur. L'homme se retourna, surpris. Jukka lui attrapa les bras à l'instant exact où Bolan cognait avec son manche de hache au milieu du plexus solaire du videur comme avec une baïonnette.

Le géant eut la respiration coupée. Il tomba sur les genoux et reçut le coup de manche de Vitali sur la nuque. Ses yeux roulèrent vers l'arrière et il s'écrasa au sol comme un sac de patates lorsque Jukka le frappa au niveau des reins. L'enchaînement avait été parfait. Le Guerrier enjamba le bonhomme et poussa la porte du night. La chaleur et la musique lui montèrent au visage comme un raz de marée. Dans l'entrée se trouvait un jeune couple en train de s'embrasser avec fougue dans un angle de la pièce. Le jeune homme avait réussi à dégrafer le corsage de la fille pour y passer la main gauche. Les gros seins de la blonde avaient toute son attention, ce qui explique qu'il lui fallut une seconde pour remarquer l'intrusion. Il recula d'un pas, penaud, plongea la main à l'intérieur de sa veste, mais n'eut pas le temps d'en faire plus avant de se faire assommer d'un grand coup de manche de hache, généreusement offert par le pompier. La bouche ouverte en guise de point d'interrogation, la jeune blonde lâcha un petit cri aigu de terreur. Bolan avança, donna un grand coup de pied au milieu des portes battantes qui ouvraient sur le club.

D'un regard circulaire, il fit le tour de la grande pièce. Un type chauve se tenait derrière le bar. Quatre hommes et trois jeunes femmes se trouvaient assis à la même table à boire des alcools forts et à sniffer de la coke. L'occupant de l'unique tabouret du bar semblait être un client innocent égaré dans les bas-fonds. De l'autre côté de la pièce, un homme rangeait une pile de CD. Un des types assis à la table se leva et pointa un index accusateur en direction de l'Exécuteur.

— Ey ! Mika tama on..., s'écria-t-il.

Bolan abattit le manche de bois sur le doigt de l'homme. La victime se mit à hurler de douleur en regardant incrédule son doigt cassé. Bolan venait de gagner le respect de la tablée.

— Attention, Striker ! cria Vitali.

Le barman venait de dégainer un pistolet de sa ceinture, mais, avant qu'il n'ait eu le temps de réaliser, le Guerrier avait dégainé son Beretta 93-R et lui avait logé une balle dans la tête. L'ogive brûlante traversa le cerveau du malheureux et finit sa course en faisant éclater le miroir qui

décorait le fond du bar. Sans s'affoler outre mesure, le DJ leva très calmement les mains en l'air.

Vitali montra son P-M micro-Uzi au bénéfice des autres occupants du club désormais parfaitement immobiles. Visiblement, dans ce lieu tenu par la mafia russe, ce genre d'événement n'était pas l'exception.

Bolan braqua le Beretta sur le groupe lamentable recroquevillé autour de la table dans le coin opposé de la grande salle.

L'homme au doigt cassé balbutiait, les bras sur la tête comme pour se protéger du prochain mauvais coup à venir.

— Ma foi, je crois qu'il dit ses prières, dit Jukka en riant.

— Ma foi oui, et c'est en russe, renchérit Bolan.

Le Guerrier s'agenouilla et fourra le canon du Beretta dans la bouche de l'homme tremblant de peur.

— Dis-lui que, quand il aura terminé de parler avec le bon Dieu, il devra aussi parler avec moi. J'ai un mot ou deux à lui dire.

Le Russe tressaillit et ferma les yeux lorsque la sécurité du 93-R fut enlevée avec un petit click désagréable. Sa prière se dilua en un gémissement chuchoté.

— Je crois qu'il a terminé maintenant, dit Jukka qui affichait un sourire carnassier.

La mafiya n'était pas à la hauteur de sa réputation.

CHAPITRE IX

Le lac Saimaa

Les yeux rivés aux jumelles laser, Bolan scrutait le paysage.

— Je ne sais pas le dire en russe. Demande-lui si c'est bien ici.

Avec le bout de son arme, Jukka donna un petit coup au Russe et lui posa la question. Le prisonnier tressaillit et, abattu, répondit : « Da. »

— Ouais, c'est bien celle-là, dit Jukka qui remit la sécurité.

Bolan continua à étudier l'objectif. La pluie glaciale incessante avait transformé le sol en boue à moitié gelée. L'orage sur la mer Baltique s'était calmé et avait laissé un voile de grisaille sur toute la Finlande méridionale. Les motoneiges qu'ils avaient louées pour atteindre leur cible avaient pas mal souffert pendant le trajet. Le mauvais temps avait rendu impraticables les routes autour du lac.

Il scrutait une villa imposante qui dominait le lac de ces trois niveaux. Située sur une butte et construite entièrement en rondins, elle était entourée de plusieurs dépendances. Au milieu des vastes pelouses, en dehors du tennis, de la piscine couverte et de la gigantesque grange qui servait de remise à des véhicules, se trouvait un hélicoptère, une grande dalle en béton. Au bord du lac, on remarquait un abri à bateaux suffisamment vaste pour loger deux yachts. Il était fermé, mais le Guerrier était prêt à parier que s'y trouvait le sous-marin de poche. La villa n'avait pas de voisin dans un rayon d'une dizaine de kilomètres.

D'une des cheminées montait de la fumée grise.

— Joli et cosy ! On se croirait au village du Père Noël, dit Frank Vitali qui scrutait la vaste maison par la lunette de son fusil M-4.

— Est-ce que ça bouge là-dedans ? demanda Bolan dans le micro.

— Négatif, Striker, répondit Aaron Kurtzman, qui, depuis la Virginie, observait la maison via le satellite. Ne vous précipitez pas, vous avez une fenêtre de trente minutes.

Le Russe qu'ils détenaient s'appelait Ulov. Il ne savait pas grand-chose mais il connaissait le lac Saimaa et il était venu plusieurs fois

dans cette très grande maison au bord du lac. Il servait d'agent de sécurité pour les camions reliant Helsinki à ce coin perdu de la taïga et il avait rencontré un compatriote que tout le monde appelait simplement « le capitaine ».

Bolan observa l'abri à bateaux et le compara avec ce qu'il savait des sous-marins de poche de fabrication russe.

— Kurtzman, nous pénétrons le secteur.

— Bien noté, Striker.

Bolan jeta à Ulov un regard glacé.

— Jukka, dis-lui qu'il a intérêt à se tenir à carreau.

Le grand Finlandais laissa glisser son pistolet-mitrailleur de son épaule, saisit le manche de bois dans sa main gauche et s'en servit pour comprimer la poitrine du Russe acculé contre un arbre. Celui-ci gargouilla quelques sons incompréhensibles pendant que Jukka lui expliquait les règles élémentaires pour garder la vie sauve. Puis le pompier eut un grand sourire et un hochement de la tête en direction de l'Exécuteur.

— Il nous a compris.

— Comment veux-tu la prendre, cette maison ? demanda Vitali en baissant ses jumelles.

— C'est une véritable forteresse. Si nous jouons aux malins, nous n'avons aucune chance. Le plus simple est de le faire à l'estomac.

Vitali jeta un coup d'œil rapide en arrière pour vérifier les motoneiges.

— Tu veux dire qu'on se fait inviter à la fête ?

— C'est ça. Le plus simple, c'est qu'on nous ouvre les portes.

— Mmm..., répondit Vitali en clignant des yeux. Rêve toujours.

Le regard de Bolan passa des motoneiges chargées de munitions et de matériel à l'abri à bateau. Ayant bien cartographié les lieux, un plan commença à prendre forme dans son esprit.

* * *

Bolan, Vitali, Jukka et Ulov remontèrent l'allée couverte de gravier qui menait à la villa. La plupart des armes, y compris les fusils, les explosifs, et le matériel pour les communications, se trouvaient dans les sacs en toile. À l'exception d'Ulov, chaque homme portait à présent un ou deux de ces sacs sur les épaules ; ils avaient également un manche de bois à la main.

Ils parvinrent sans difficulté devant la porte de la maison et le Guerrier frappa tout naturellement au battant en levant les yeux en direction de la caméra de surveillance tournée sur lui et ses hommes. Il

leva une main gantée et fit bonjour, l'air décontracté. On entendait des voix russes venant de l'intérieur de la maison. L'œilleton de la porte s'assombrit. Une voix rauque demanda en russe qui était là et exigea de savoir le motif de la visite.

Bolan regarda Ulov droit dans les yeux et le prisonnier comprit immédiatement ce qu'il devait faire. Il cria la réponse à la personne de l'autre côté de la porte.

L'autre demanda d'un ton furieux ce que Ulov venait foutre dans les parages et ce qu'il espérait y trouver. Bolan parla à voix basse à Jukka.

— Dis-lui que nous sommes l'équipe de soudeurs venue réparer le sous-marin.

Jukka rit comme un gamin avant de se tourner pour hurler cette phrase contre la porte. L'information provoqua un silence appuyé, alors que les occupants de la maison digéraient l'information.

Pendant ce temps, Bolan saisit l'occasion pour présenter son idée à Jukka.

— Tu lui dis que notre voiture s'est enlisée dans la boue et que nous venons de faire six kilomètres sous la pluie. Dis-lui que tout ceci est totalement inacceptable et qu'ils auraient pu venir nous prendre à Helsinki en hélicoptère.

Jukka se mit à cogner contre le montant de bois et à hurler le message du Guerrier. La porte s'ouvrit enfin et deux hommes armés de pistolets tenus au niveau de la cuisse se mirent à injurier Bolan et son équipe. Jukka répondit en russe sur le même ton. De sa main libre, il indiquait par de grands gestes la direction d'où ils étaient arrivés. Un grand barbu plus âgé apparut au bout du couloir. Le visage rouge de colère, il avançait d'un pas vif. Il pestait et vociférait son indignation. Autoritaire, il avait indéniablement l'air d'un commandant.

— Kapitan ? chuchota Bolan dans l'oreille d'Ulov.

— Da, répondit le captif d'une voix démoralisée.

Bolan poussa Ulov de côté et, sans ménagement, prit sa place. Il fit basculer le manche de bois en avant. Le sac en toile glissa au sol. Jukka s'amusa à présent à haranguer le capitaine et les deux gardes. Il montrait du doigt l'abri à bateaux et frappait de son gros poing son sac de matériel. Le capitaine, en revanche, exigeait de savoir comment ils avaient appris pour le sous-marin.

Bolan saisit l'occasion pour frapper au tibia le garde le plus proche avec un coup de manche à bois qu'il maniait comme un club de golf, avant de se saisir de son Beretta 93-R et de lui tirer une balle en plein cœur.

L'homme cria de douleur et s'effondra sur le seuil. D'un coup de manche sur le poignet, Vitali fit tomber le pistolet de la main du deuxième garde. Tous les os du dos de la main de ce dernier furent fracturés sous l'impact violent. Son cri de douleur fut coupé court

lorsque Jukka lui logea une balle en pleine tête.

Soudain, le capitaine se trouvait harcelé par trois individus armés qui venaient de liquider ses hommes de main. Les yeux exorbités, il constata que les trois intrus lui braquaient un Beretta 93-R pour l'un, un Browning Hi-Power pour le deuxième, et pour le troisième un revolver .357 Magnum.

— Jukka, informe notre ami le capitaine que, comme il le pense à juste titre, nous ne sommes pas une équipe de soudeurs mais que, en revanche, c'est bel et bien à ses sous-marins que nous nous intéressons.

Le Finlandais traduisit le message et le capitaine blêmit.

Plate-forme pétrolière, mer du Nord

Chang rentra les épaules et releva le col de son parka pour se protéger contre le froid et les vents violents. Les orages sur la mer Baltique tardaient à frapper la Finlande, mais ici, en mer du Nord, ils sévissaient avec force. La société British Petroleum avait abandonné la Heather, quand le rendement de la plate-forme pétrolière s'était révélé insuffisante. B.P. rechignait à vendre la plate-forme, mais avait accepté de la louer pour un prix astronomique.

L'Asiatique esquissa un sourire. C'était l'un des avantages de travailler aux côtés des capitalistes. Pour une somme rondelette, les Britanniques acceptaient de bon cœur de contribuer sans le savoir à leur propre destruction. Son sourire disparut lorsque ses pensées se tournèrent vers ses alliés du moment. Il ne les aimait pas, ne leur faisait pas confiance. Il soupçonnait le frère aîné d'être incapable de contrôler ou même d'influencer le frère cadet, une situation lamentable aux yeux de Chang. Il lui semblait de plus en plus évident que le cadet était fou à lier et qu'il allait bientôt falloir s'en débarrasser.

L'Asiatique devait pourtant constater que, jusqu'à présent, ce plan compliqué et périlleux se déroulait mieux que prévu. Malgré ses préjugés, les capitalistes avaient assuré. On avait réussi non seulement à se procurer mais à transporter les armes. Le succès semblait désormais garanti.

C'était sans doute le plus beau plan jamais envisagé de mémoire d'homme, et aucun groupe terroriste n'aurait eu les moyens ni le courage devoir si loin et si terrible.

Chang regarda sa montre. C'était l'heure. Depuis trente minutes, il ne quittait pas des yeux la mer en furie. Son attente fut de courte durée. À cent mètres au sud de la plate-forme, se leva soudain sur la crête d'une grosse vague la coque sombre et grise d'un sous-marin.

Le sous-marin était de la classe Wuhan modifiée. Le modèle avait été

le premier sous-marin chinois porteur de missiles balistiques. C'était une copie fidèle jusqu'au dernier boulon du même modèle russe. Lorsque la génération suivante de sous-marins chinois avait vu le jour, il avait fallu modifier toute la flotte. Ce sous-marin Wuhan était de la troisième génération. Sa fonction ne consistait plus à livrer des armes de destruction massive mais à transporter en toute discrétion des hommes très dangereux sur des destinations sensibles. On avait démonté l'immense lanceur double de missiles de croisière. La cale de stockage avait disparu également pour dégager un espace plus important pour le transport de troupes.

Arrivé sur l'aire de déchargement, le sous-marin se laissa bercer doucement par les vagues qui frappaient la tour. Deux écoutes énormes s'ouvrirent et se baissèrent de chaque côté de la coque et des marins sortirent en courant pour dégager les câbles d'acier qui sécurisaient l'hélicoptère qui venait d'apparaître dans le ventre du sous-marin. Un duo de soldats déplia les pales des rotors et les verrouilla. L'hélicoptère était équipé pour transporter ou extraire une unité composée de huit personnes maximum. Grâce aux pièces gardées dans les réserves, l'engin pouvait se transformer en hélicoptère de combat avec une configuration de tir de lance-roquettes ou de missiles guidés.

Aujourd'hui, l'hélicoptère servirait de grue.

Son moteur rugit. L'engin s'éleva droit dans les airs telle une libellule. Le pilote salua Chang à son approche de la plate-forme. Il passa verticalement au-dessus de la position de l'Asiatique mais il se balançait dangereusement dans les airs, secoué par les vents. Le pilote faisait tout son possible pour maintenir une position stable sans y parvenir tout à fait. Deux hommes de l'équipe de Chang surgirent pour saisir et sécuriser le câble pendant du ventre de l'engin. Ils prirent l'énorme crochet qui le terminait et l'insérèrent tant bien que mal dans l'anneau de chargement attaché à la palette que l'Asiatique ne quittait pas des yeux.

Sur la palette se trouvaient six armes tactiques thermonucléaires.

Chang plongea une main dans la poche de son parka et sortit un téléphone portable. Il appuya sur un bouton pré-réglé et entendit la voix de son interlocuteur avant la fin de la première sonnerie.

— Je vous écoute, Camarade.

— Le sous-marin est arrivé. On est en train de charger la marchandise. Préparez nos effectifs. Je veux que tout le matériel soit opérationnel et en bon état dès réception de la cargaison.

— Les hommes et les équipements sont en place. Toutes les armes et tout le matériel sont prêts pour le transport. Nous attendons les ordres.

— Bien. Que tout le monde et tout le matériel se trouvent sur la plate-forme d'ici à vingt minutes ! Dès que la cargaison sera en parfaite

sécurité, nous nous transborderons dans le sous-marin. Soyez prêts !

CHAPITRE X

Le capitaine occupait le canapé, regardant à ses pieds ses deux soldats morts, et répondait aux questions posées par Bolan et formulées en russe par Jukka.

— Il dit que c'était un très grand Américain qui était le responsable. Plus grand que toi ou moi. Il dit aussi que l'homme lui foutait les jetons, qu'il avait des yeux de fou.

— Comment ça, des yeux de fou ?

— Comme s'il était capable de commettre le pire des crimes en souriant et sans se soucier des conséquences. Un fou furieux, quoi.

— Connaît-il son nom ?

— Non. Il a débarqué, amené par des hommes, de vrais pourris de la mafiya qui avaient abordé le capitaine dans les rues de Vyborg. On lui a parlé de sous-marin de poche et on lui a donné de grosses liasses de billets verts. Vu le fric proposé, le capitaine a accepté la mission, qui consistait à piloter le sous-marin jusque dans le canal de Saimaa, transborder la cargaison d'une péniche et rapporter son butin jusqu'à cette maison au bord du lac. Après l'attaque de son sous-marin, il a reçu l'ordre de lancer une contre-attaque le lendemain.

Jusque-là, tout correspondait à la réalité. L'Exécuteur regarda le capitaine dans les yeux.

— Que savait-il de sa cargaison ?

— Il prétend ne pas être au courant, sauf qu'il n'est pas idiot et qu'il a compris qu'il s'agissait d'objets de grande valeur. Mais il avait été payé très cher, justement pour ne pas poser de questions. Il présume que c'était de la drogue ou des armes.

Bolan se retourna vers la liaison vidéo de l'ordinateur portable.

— La maison où vous vous trouvez actuellement, enchaîna Aaron Kurtzman, a servi il y a huit mois de chalet de ski pour un groupe de managers de la société Orbitech. Comme tu le sais peut-être, cette société a construit entre autres le satellite via lequel nous communiquons en ce moment.

— Jolie coïncidence, commenta le Guerrier.

— Oui, mais sans plus, apparemment. J'ai travaillé sur la possibilité

d'un scénario liant la Chine, une trentaine de têtes nucléaires et les pays nordiques. Nous pouvons éliminer la Suède – aucun intérêt pour une offensive nucléaire – et la Finlande qui, logiquement, semble servir uniquement de point de transport. Cela nous laisse la Norvège, le Danemark, l'Islande, tous partenaires de l'OTAN. Je pense que cela en fait des cibles de choix, à condition bien entendu que nous ayons vu juste et que la ou les cibles se trouvent bien dans cette zone.

Bolan remarqua que, sur l'écran, l'expression sur le visage de Kurtzman marquait un doute certain.

— Le scénario ne te plaît pas, c'est ça ? demanda l'Exécuteur.

— Ce n'est pas qu'il ne me plaît pas, c'est qu'il est nul. Où est l'intérêt ? Vous bombardez le Danemark, le transformant en désert nucléaire, et qu'avez-vous accompli ? Rien. Vous réduisez Reykjavík et les bases militaires américaines qui s'y trouvent à de la poussière. Que se passe-t-il ? Est-ce que l'Islande se retire de l'OTAN ? Non. Et le Danemark ? Non plus. Aucun de ces pays ne sombre au fond de la mer non plus, car il faudrait bien plus de trente ogives nucléaires pour en arriver là. Alors pourquoi l'attaquer ? Trouve-moi une seule raison valable. Je n'en vois pas.

— Bravo pour ton analyse, mais ça nous laisse encore plus dans le brouillard. Que dit le Président ?

— Il a été très précis. Brognola a carte blanche à condition que ni le Président ni personne sur cette planète n'entende parler de cette affaire. Motus et bouche cousue. « Démerdez-vous pour que cette menace disparaisse ! » Après cette collection d'ouragans, les emmerdes en Louisiane, dans les Keys et au Texas, il trouve qu'il a le droit de se reposer en paix dans son ranch de Crawford.

— Eh bien ! Au moins, je suis l'homme de la situation. Bon, remonte la chaîne de commande chez Orbitech. C'est une société relativement petite, donc tu devrais trouver assez facilement qui manipule le P.-D.G. et le conseil d'administration. Suis les pistes d'argent sale. J'aimerais bien savoir qui pourrait s'offrir trente têtes nucléaires et des sous-marins pour le simple plaisir de faire sauter un petit bout de la planète. C'est certainement quelqu'un pour qui le prix est sans importance.

— Et pour qui une cible près du cercle Arctique peut rapporter gros.

— Exact !

— Bon, je continue mes recherches. Entre-temps, que vas-tu faire ?

— D'abord, le capitaine est... Frank ! que se passe-t-il ?

Frank Vitali s'était levé du canapé et s'était approché de la fenêtre. L'oreille tendue, il écoutait attentivement ce qui arrivait du ciel.

— Nous avons de la visite. Comment savaient-ils que nous étions là ? demanda le fédéral à l'Exécuteur.

Bolan fourra le canon du Desert Eagle dans la narine droite du capitaine pour qu'il voie de très près son calibre .50.

— Comment avez-vous réussi à envoyer un signal ?
— Niet ! Niet ! protesta le pourri.
— Nous avons gardé Ulov sous surveillance étroite depuis sa capture.
Cela ne laisse...

Les yeux du Guerrier firent le tour de la pièce attentivement pour se poser finalement sur le lampadaire au-dessus de sa tête. Les yeux plissés, il localisa une caméra miniature cachée dans la douille de l'ampoule. Il fouilla ensuite la cuisine et découvrit une seconde caméra miniaturisée. Bolan plongea la main dans son sac de guerre et en sortit un M-16/M-203.

— Cette maison doit être truffée de micros qui transmettent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Bravo ! On a joué comme des gamins ! Je comprends mieux pourquoi il n'y avait que deux chiens de garde !

Le bruit de rotors en approche devenait de plus en plus fort.

Vitali récupéra son fusil SR-25 dans son sac. Le fusil de combat de quatre kilos et demi ressemblait à un M-16 dopé aux stéroïdes. Le fédéral fracassa un carreau de la fenêtre d'un bon coup de crosse.

— Les voilà ! dit-il en se léchant les lèvres.

Bolan glissa une grenade dans la gueule du lanceur M-203. Le fusil de Vitali faisait déjà entendre le staccato de son tir semi-automatique. Les deux Russes tressaillaient sous le bruit de la mitraille.

— Ils ont trois hélicos ! hurla Vitali sans lever les yeux de sa cible. Erreur : quatre. Ils ne ripostent pas. C'est bizarre. Ils...

— Striker... ?

Le visage de Kurtzman à l'écran marquait son inquiétude. Mais le Guerrier ne le vit pas, car il venait d'éteindre et de fermer l'écran. Il glissa l'ordinateur dans son étui avant de le lancer à Ulov qui avait toujours les mains menottées.

— Attrape, lui dit-il en russe. Et tu le portes !

Puis il leva la tête lorsque les alarmes incendie de la maison se mirent à sonner à tout-va.

— Ils vont essayer de nous faire décamper en foutant le feu à la baraque, remarqua Jukka.

— Et détruire toutes les preuves par la même occasion, renchérit Vitali.

Bolan se retourna vers le pourri.

— Jukka, demande à notre cher capitaine si son sous-marin est en état de naviguer.

— Il dit qu'il n'irait pas en mer avec mais que le bébé est encore capable de survivre une journée sur le lac.

— Très bien. Frank, on est partis ! Fais sortir de la fumée par la fenêtre à l'arrière de la maison, ensuite nous sortirons par-devant.

— Entendu, répondit Vitali qui loba deux grenades incendiaires vers la pièce du fond.

Le parc entre l'arrière de la maison et la forêt se remplit aussitôt de fumée grisâtre. On entendait déjà les hélicoptères manœuvrer pour couvrir l'arrière de la maison d'où l'ennemi s'attendait à voir sortir les cinq hommes.

L'Exécuteur savait que la supercherie ne leur ferait gagner que quelques secondes. Il sortit par la porte principale en tirant tous azimuts, et faillit se faire flinguer par le sniper positionné sur le patin d'un hélicoptère léger posté en vol stationnaire entre la maison et l'abri à bateaux. Vitali apparut sur le porche et prit son temps pour cibler l'hélicoptère. Lorsque le pilote remarqua la menace que présentait Vitali, il était déjà trop tard ; le fédéral avait mis son lance-grenades en action. L'arrière de l'appareil absorba la grenade incendiaire qui transforma illico l'intérieur de l'hélicoptère en un brasier infernal. Sous la pression, la carlingue explosa. Une boule de feu jaune stationna dans les airs quelques instants, puis, soudain, l'hélicoptère en flammes fit une chute vertigineuse pour s'écraser sur le terrain de tennis.

Bolan se leva et courut à toute vitesse vers l'abri à bateaux. Vitali n'était pas loin derrière. Jukka faisait trotter au pas de course les deux Russes menottés.

La villa s'était embrasée, les flammes montaient à présent au-dessus de la cime des arbres.

— Go ! Go ! Go ! criait Bolan, son combiné M-16/ M-203 pointé vers le ciel.

Les pilotes des hélicoptères avaient compris très vite, et Bolan n'avait pas d'illusions. Il les observait. Ils passèrent de chaque côté de la maison en flammes, sortirent loin sur le lac où ils reprirent leur formation pour revenir à la charge. Et il n'était pas inimaginable qu'ils déploient des hommes au sol. Il fallait donc monter une diversion.

— Jukka, tu expliques la manœuvre au capitaine et tu ne le quittes pas des yeux. Vous entrez dans le sous-marin, il met le moteur en marche, sort le périscope, branche le pilote automatique et vous sautez de ce tombeau de ferraille en refermant l'écouille juste avant que cette poubelle ambulante ne s'enfonce dans l'eau.

Quelques secondes plus tard, le sous-marin de poche entamait sa traversée solitaire, pendant que les quatre hommes couraient sous la protection relative qu'offrait la forêt en ce début d'hiver.

Derrière eux, le sous-marin de poche vide prenait une superbe punition sous la pluie de plomb surchauffé déversée par les hélicoptères. Mais Bolan et compagnie couraient dans le sens opposé sans regarder en arrière. Menottés ou libres, ils montaient à toute vitesse le flanc de la colline boisée. Arrivés au sommet les premiers, Vitali et Bolan tombèrent sur une petite route goudronnée qui coupait la forêt. Trois véhicules venaient en leur direction à la plus grande vitesse possible sur une chaussée verglacée. Soudain, de la fenêtre

passager de chaque Land Rover, sortit le buste d'un sniper brandissant un AK-47.

Décidément la paix n'aurait pas duré longtemps. Vitali monta son lance-grenades et cibra le véhicule de tête. L'explosion fut quasi instantanée. Tels des dominos, les deux véhicules qui suivaient s'emplafonnèrent dans le brasier. Bolan envoya une grenade pour faire bonne mesure et vida un chargeur pour liquider les éventuels survivants.

Heureusement, les hélicoptères survolant le lac continuaient de s'acharner contre le submersible sans pilote et sans équipage. Et, vu le vacarme qu'ils faisaient, ils n'avaient certainement pas entendu les explosions et les rafales.

L'Exécuteur leva les yeux au ciel. La nuit tombait. Elle serait leur seule couverture. Ils n'avaient plus qu'à prier que l'ennemi ne les repère pas sur cette route glaciale de cette forêt glauque, et pense les avoir envoyés par le fond dans le sous-marin transformé en tombeau.

— Et maintenant ? demanda Jukka qui venait de rattraper Bolan et Vitali.

— Tais-toi et marche, répondirent les deux complices d'une même voix en éclatant de rire.

CHAPITRE XI

Salle de communications sécurisées, Ambassade des Etats-Unis d'Amérique, Helsinki, Finlande

Fatigué, Mack Bolan se laissa glisser au fond du fauteuil. Frank Vitali se cala dans le sien et ferma les yeux. Ils n'avaient plus aucun indice. À l'exception de Jukka, toute coopération locale s'était évaporée. La version des faits du capitaine confirmait ce que Bolan savait déjà, les têtes nucléaires étaient parties depuis longtemps. La Finlande n'avait été qu'un point de transit.

— Herman, il faut que tu me trouves quelque chose, supplia l'Exécuteur, la main sur sa nuque douloureuse, en s'adressant à l'image affichée sur l'ordinateur.

Il venait de passer quelques jours difficiles à se faire battre comme plâtre pour ne rien obtenir en échange, sauf la mort de quelques personnes de qualité.

— Eh bien, nous venons de recevoir le portrait-robot fait d'après l'entretien du capitaine avec nos agents de la C.I.A. à Helsinki. Le bonhomme a regardé le portrait et confirme qu'il est parfaitement conforme à notre Américain mystérieux.

— Tu me l'envoies, répondit Bolan sans enthousiasme.

Téléchargée rapidement, l'image s'affichait déjà à l'écran. Bolan trouva un nouvel élan d'énergie en regardant l'image de l'ennemi et sa description. Un mètre quatre-vingt-dix. Cent dix kilos. Les yeux bleus fripés des rides d'une quarantaine bien entamée. Les épaules excessivement larges, une taille incroyablement serrée, l'homme avait le physique d'un super héros de bande dessinée. La mâchoire carrée et les yeux perçants augmentaient encore cette impression.

— Est-ce que tu penses qu'il a appartenu aux Forces Spéciales ?

— Improbable. Voilà l'avis de nos psychologues : un mec qui a réussi brillamment sa formation et qui, promu, est passé ensuite au centre de formation des Rangers ou des SEAL. Et là, il a connu l'échec.

Probablement lors des épreuves psychologiques. Ce n'est que de la spéculation, bien entendu. Autre scénario : nos gus ne seraient pas surpris d'apprendre que le mec a réussi à devenir un SEAL, qu'il a fait honorablement son temps d'engagement, et, qu'après, dans la vie civile, il a fait du body-building pour devenir catcheur. Après tout, ça a très bien marché pour un mec qui est devenu gouverneur de l'État de Minnesota !

— Euh... je préfère quand même ton premier scénario. Partons de là et posons-nous la question suivante : comment est-ce qu'un type fêlé se trouve impliqué dans une histoire comprenant trente têtes nucléaires russes et des unités occultes chinoises ?

— Nous avons eu affaire avec les Chinois assez souvent pour savoir qu'ils refusent catégoriquement de travailler avec des personnes mentalement instables... sauf cas de force majeure ou à l'insu de leur plein gré.

— Voilà la clé : à l'insu de leur plein gré. Donc, qu'est-ce qui pourrait les conduire à le faire s'ils le savaient ?

— On l'a imposé ou bien, lui, il s'est imposé.

— Bon ! Pour l'instant, c'est le flou total. Sois sympa, Gadgets ! demande à Grimaldi d'être prêt à traverser la moitié du globe. Je voudrais qu'il me récupère ici et me dépose à San Francisco le plus rapidement possible.

New York City

— C'est splendide, frerot. Absolument sublime ! s'exclama Roger Neville.

Les deux frères admiraient l'alignement des trente têtes nucléaires posées sur le sol. Soudain, Roger se souvint du proverbe chinois : « L'épée demande à servir. »

— Ian ? Je me demande si nous ne nous sommes pas trompés quand nous avons décidé de travailler avec lui. Je crois que ce type, Chang, va nous poser de sacrés problèmes.

Ian n'avait jamais vu son frère exprimer un doute. Il remarqua que Roger avait toujours le sourire aux lèvres, qu'il était toujours clairement fou et tenait toujours les rênes.

— Mais je suis prêt, continua Roger. Je connais les limites de Chang. Il a la grosse tête, mais elle ne pourra pas résister à la punition que lui livrera mon bon vieux AI .338. Et, l'heure venue, je lui ferai éclater la tête comme un melon trop mûr.

Ian eut un sourire complice. Lui aussi savait tirer. En ce domaine, il était l'égal de son frère.

— Et pour notre problème en Finlande, tu prévois quoi ? Nous avons

essuyé de sacrées pertes. Si le capitaine est vivant, ils ont très certainement ta description.

— Ouais, ouais, je sais. J'aurais dû le buter pendant que j'étais encore là-bas. On n'y peut rien maintenant. Ils ont eu de la chance, voilà tout. La maison est perdue pour nous et le capitaine est probablement entre leurs mains. Mais, avec ça, ils ne peuvent pas tirer grand-chose, tu le sais bien.

— Ils peuvent remonter le temps et savoir tout sur tous les occupants de la maison.

— Et prouver que dalle ! s'emballa Roger. Nous, nous sommes clean ! On ne peut rien nous mettre sur le dos. Aucune cour de justice ne pourrait nous condamner.

Ian sourcilla.

— Ces types n'ont rien à foutre des actions en justice. Mais leurs actions à eux... putain ! Ils arrivent en hélicoptère, butent nos commandos, investissent la villa sur le lac, puis ils nous poussent à détruire notre propre submersible !

— Je sais tout ça, Ian, répondit Roger, les yeux plissés, avant de tourner son regard de nouveau vers les armes nucléaires. C'est pourquoi je veux que tu multiplies par quatre les effectifs de sécurité. Je vais envoyer quelques-uns de mes mecs pour t'assurer une sécurité maximale. Entre-temps, je passe à la phase suivante du projet et je mets en place les hommes qu'il nous faudra.

— Qu'est-ce qu'on fait pour les Chinois ?

— On leur donne tout ce qu'ils veulent. Je veux que tout marche parfaitement lors de leur intervention. Qu'ils soient au top de leur efficacité pendant que nous avons encore besoin d'eux. Après, qu'ils aillent se faire enculer !

CHAPITRE XII

San Francisco, Californie

— Striker ! dit Herman Schwarz, qui semblait jubiler, j'ai trouvé quelque chose. Ça peut te paraître absurde, mais...

— L'Islande.

L'ami Gadgets fit la moue, vexé.

— Bah, oui... Mais, comment le savais-tu ?

— C'est plutôt à moi de te poser la question. Bravo ! Explique-moi tout.

— Eh bien, tu as demandé que je trouve tout ce qui touche à des activités ou des intérêts chinois dans les pays nordiques. Après de longues recherches et pas mal de réflexion, j'ai trouvé la géothermique, fleuron de la recherche scientifique au pays du feu et de la glace.

— Effectivement. Voilà un sujet qui intéresse les Chinois. Ils ont des besoins grandissants en énergie.

— Oui. En Islande, on utilise beaucoup l'énergie géothermique pour répondre aux besoins en chauffage et en électricité. La Chine est un pays gigantesque qui peine à répondre aux besoins en énergie de ses industries en croissance. C'est pour cela qu'elle envoie des équipes scientifiques dans les pays novateurs tels que l'Islande.

— D'accord, dit Bolan qui regardait par une fenêtre de la safe-house qui l'hébergeait. Mais quel rapport avec les ogives nucléaires ?

— Je ne sais pas encore, mais c'est évident que nous avons, toi et moi, un indice qui va dans la même direction, répondit Schwarz qui fit afficher des cartes géophysiques et géopolitiques dans chaque coin de l'écran de l'ordinateur.

— Je vais avoir besoin d'un chargement complet de matériel de guerre livré à Reykjavík, lança le Guerrier. Demande à Brognola de donner le feu vert pour la logistique à notre ami, le directeur du Département 127.

— C'est déjà en route. Mais Jack et toi, vous allez arriver sur place avec quelques heures d'avance sur le matériel.

— Quel temps fait-il en Islande ?

— Une tempête énorme vient de s'abattre sur tout le sud de l'île. C'est moche et devrait devenir franchement horrible d'ici soixante-douze heures.

— Génial, répondit laconiquement Bolan qui n'aimait pas l'idée de poursuivre des troupes des Forces Spéciales chinoises dans une tempête de neige.

— Oui, c'est super. Tu pars d'ici un parapluie à la main et tu arrives là-bas habillé en combattant du cercle polaire.

Bolan s'approcha de l'écran et scruta le sourire de gamin qu'affichait son vieux compagnon.

— D'accord. Crache le morceau : qu'est-ce que tu as découvert d'autre ?

— Ah, je vois que tu m'as compris. Eh bien, c'est tout frais, tout beau, c'est au sujet d'Orbitech.

— Ah oui ? Et alors ?

— Ian Neville, l'homme le plus riche d'Amérique du Nord, détient chez Orbitech la minorité de contrôle. Il ne faisait pas partie du groupe de ski de fond qui a séjourné dans la maison au bord du lac Saimaa, mais son frère cadet, oui. Il s'appelle Roger. C'est le portrait tout craché de notre Américain mystérieux. Ça te va comme trouvaille ?

— Tu es génial, mon petit Gadgets ! Génial ! s'exclama Bolan alors qu'une nouvelle image s'affichait à l'écran de son ordinateur portable.

L'homme de la photographie devait faire un mètre quatre-vingt-dix ou douze. Il avait le physique d'un culturiste, les cheveux marron ramenés en queue-de-cheval, des moustaches de biker qui s'arrêtaient au niveau du menton.

— Roger Neville, pour tout te dire, était dans les Marines. Il a reçu sa formation au camp d'entraînement de Quantico. C'était le meilleur tireur de sa promotion et le meilleur en fitness. Il a été qualifié pour l'école des tireurs d'élite – ça te rappelle quelque chose, non ?

Bolan scrutait l'image depuis une bonne minute déjà. Il lança une hypothèse.

— Je parie que le garçon rêvait d'entrer chez les Bérets Verts.

— Bingo ! Et c'est à partir de ce moment que nous trouvons des rapports psychologiques à son sujet.

— Qui indiquent... ? demanda Bolan en laissant traîner la voix.

— Qui indiquent qu'il est frappadingue. Être premier dans le maniement des armes, premier en musculation, premier dans le combat au corps à corps, tout cela avait été facile pour lui. Du gâteau. Mais lorsqu'il a fallu apprendre à travailler en équipe, il n'a plus du tout joué le jeu. Est arrivée alors une rixe au cours de laquelle certains de ses officiers ont été blessés. Mais, grâce à sa famille et ses relations, les accusations contre lui ont été retirées et il a été libéré sans tache sur

son C.V.

— Où se trouve-t-il en ce moment ?

— Aucune certitude, mais à mon avis tu risques fort de le retrouver au pays du Feu et de la Glace.

— Et son frère Ian ?

— Pour lui, on le sait. Il se trouve dans son fief à Greenwich dans le Connecticut.

— C'est sur le chemin pour l'Islande, non ?

— M'oui... pas tout à fait, mais presque.

L'image du grand frère Neville s'affichait déjà à l'écran. Bolan mémorisa les traits du play-boy richissime. La chevelure épaisse, poivre et sel, les yeux noirs, un regard enfantin, un sourire confiant.

— Je crois que j'ai envie de causer avec celui-là.

— Striker, c'est un...

— Oh, juste une petite causerie tout à fait informelle. Grimaldi et moi arriverons en fin de journée. Une fois sur place, mais tu y as déjà pensé, nous aurons besoin de quelque chose plus pratique qu'un Lear.

— Oui, j'ai déjà prévu un hélicoptère. Je l'ai fait monter du Black Warriors Ranch. Je pense que Jack le trouvera à sa convenance. Il a tous les joujoux les plus récents, ajouta Herman Schwarz en clignant des yeux. Autre chose ?

— Oui, souffla Bolan, réellement impressionné par la prévoyance de son ami qui venait à l'instant de lui envoyer une photographie aérienne de la propriété des Neville. Mais, je te passe un e-mail avec ma liste un peu plus tard.

5 000 mètres au-dessus du Connecticut

— Deux minutes, Mack !

Grimaldi traçait sa piste dans le ciel du Connecticut. Il approchait déjà du bois qui entourait la propriété Neville à l'extérieur de Greenwich. Bolan vérifia une dernière fois le parachute et son matériel et positionna ses lunettes I.L.

— Prêt !

Grimaldi lui lança un sourire.

— Très bien, Striker. C'est ici que je me débarrasse de toi. Je viendrai te chercher en hélico dans vingt minutes.

— C'est ça. Mais, tu poseras ton hélico sur le toit le plus discrètement possible et tu m'attendras. Nous ne voudrions pas semer la panique chez les gens du cru.

— Cible en vue. Go !

L'Exécuteur était déjà parti. Loin de l'avion, au sol, la forêt était totalement noire sauf pour les quelques étincelles venant de la grande

propriété des Neville. Bolan vérifia le compas à sa montre pour s'orienter nord nord-est, et, la seconde suivante, il déclencha l'ouverture de son parachute. Il se sentit tiré vers le haut lorsque la toile se déploya, puis il saisit les poignées et se dirigea vers son point de chute.

Véritables nouveaux riches, les Neville avaient fait fortune deux générations plus tôt. Mais c'était dans les années 1980, grâce aux talents du jeune Ian Neville, que la famille avait été propulsée vers le statut de milliardaire. La propriété était récente, l'architecture une catastrophe sur le plan esthétique. Un croisement entre le style pharaonique et la chaumière normande, avec quelques notes de l'hacienda espagnole pour les garages que l'on avait surnommés en français, non sans prétention : « Les écuries. »

Bolan descendait lentement en spirales au-dessus de la propriété. Il remarqua une forte lumière dans la baie vitrée au troisième et dernier étage du bâtiment principal.

Sur le toit plat de cet immeuble se trouvait une plate-forme circulaire et marquée d'une grande croix. C'était l'héliport privé des maîtres du lieu et c'était son point d'atterrissage, car loin des patrouilles avec chiens d'attaque et P-M Uzi.

Soudain, la plate-forme sembla monter vers lui à toute vitesse. Il joua avec la toile, fit du surplace à soixante centimètres au-dessus de la dalle et atterrit avec une légèreté féline. Il réfléchit aux possibilités d'entrée. La porte du toit devait être sécurisée par alarme électronique, et, s'il descendait en rappel contre l'énorme baie vitrée, il découperait une silhouette noire sur fond blanc. En revanche, lors de sa descente, il avait remarqué une petite ouverture sombre. Il attacha un filin au conduit d'aération qui sortait du toit, inséra la corde dans l'anneau du harnais et approcha le bord du bâtiment. Se positionnant directement au-dessus de la fenêtre, il descendit le mur en silence. Devant la vitre étroite, il remarqua que le verre dépoli ne permettait pas de distinguer la nature de la pièce, mais il pouvait deviner un ficus juste devant. Salle de bain ou hammam, elle lui proposait une entrée plutôt discrète.

Quelques secondes plus tard, l'Exécuteur se glissait par l'ouverture étroite de seulement soixante-quinze centimètres.

Debout dans l'énorme douche carrelée à douze jets, il se détacha et sortit de son harnais, puis avança vers la pièce voisine.

La chambre était royale. Un décor tout en velours rouge avec, au centre, un lit rond qui écrasait la pièce. Au plafond, comme on pouvait s'y attendre, une glace ronde en renforcement de presque trois mètres de diamètre, encadrement et moulures compris. Des bas-reliefs et des peintures érotiques rythmaient les murs. Deux superbes filles nues se prélassaient sur le lit. Toutes deux blondes, elles ne pouvaient pas avoir plus de vingt ans. La peau douce et dorée au soleil faisait contraste

contre les draps blancs de soie. Les deux beaux corps témoignaient des miracles de la chirurgie esthétique. L'une des filles était affairée à renifler une ligne de coke sur le ventre de celle couchée sur le dos, les seins dressées. Celle-là rigolait comme une petite fille, tant le mouvement de la « paille » en argent lui chatouillait le ventre. Celle qui essayait de renifler la drogue rigolait également, s'étouffant à moitié.

— Salut !

Surprises, les deux blondes plantureuses levèrent les yeux.

Curieusement, le canon du Beretta 93-R avec silencieux tenu par Bolan ne provoqua aucune panique. Habillé de sa sinistre combinaison noire et maquillé de traits de camouflage noirs et olive, l'apparition du Guerrier ne semblait pas les inquiéter outre mesure.

Profitant de l'atmosphère étonnamment favorable, l'Exécuteur demanda :

— Auriez-vous vu Ian ? Il faut que je lui parle.

Ce fut l'instant que choisirent les deux filles pour réagir en fixant Bolan avec horreur.

— Comment vous appelez-vous ?

— Moi, c'est Kelly. Et, euh... elle, c'est Courtney, dit la première d'une toute petite voix fluette en montrant sa copine du doigt comme s'il pouvait y avoir confusion avec quelqu'un d'autre.

— D'accord, Kelly et Courtney. Où est Ian ?

Les grands yeux de Kelly roulèrent en direction des doubles portes blanches de la chambre.

— Il est dans son bureau.

— La pièce avec la baie vitrée ?

— Oui, c'est ça.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il travaille, répondit Kelly, pas certaine de l'information.

— D'accord, Kelly. Il travaille seul ce soir ou quelqu'un est avec lui ?

— Il doit être seul. Euh, enfin... je pense.

— Il n'y a que nous avec lui ce soir. Et nous, nous sommes ici, alors que lui, il est là-bas, proposa Courtney avec force hochements de la tête.

— Sympa ! répondit Bolan d'une voix amicale. Maintenant, vous seriez adorables de vous retourner et de vous coucher sur le ventre. O.K. ?

— O.K., répondirent-elles en chœur.

Les deux filles se retournèrent le plus naturellement du monde pour se mettre à quatre pattes afin de lui présenter leur derrière, puis s'aplatirent sur le ventre à sa demande. L'Exécuteur était ébahi. Sans se laisser distraire, il passa à chacune, une fois leurs mains dans le dos, des menottes en plastique. Il plaça un morceau d'adhésif large sur chaque bouche de poupée, puis il prit congé d'elles en mettant son

index contre les lèvres.

Il resta un instant devant la porte à écouter, mais la musique trop forte l'empêchait de savoir ce qui se passait dans la pièce voisine. Prenant le maximum de précautions, il fit tourner la poignée et poussa doucement le battant.

Ian Neville était assis à son bureau, de profil, sa robe de chambre ouverte sur son corps nu. Il regardait attentivement un écran de vingt-deux pouces. Bolan traversa silencieusement la pièce sur le tapis de haute laine.

— Ho ! Ian ! lança-t-il.

Le propriétaire des lieux sursauta dans son siège.

— Mais... !

— N'aie pas peur. Il ne s'agit que d'une visite amicale. Enfin ! Pour l'instant.

— Mais... qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entré ?

— Ça, ce n'est pas le sujet de ma visite. Tu réponds à mes questions et dans trois minutes je suis parti. Tu me dis ce que ton frangin fout en Finlande avec un lot d'ogives nucléaires et l'affaire est réglée.

Blanc comme neige, Ian Neville donnait l'impression qu'il allait vomir sur son superbe écran informatique. Calme et détendu, Bolan lui offrit un grand sourire qui n'eut pas l'effet escompté.

— J'ignore... j'ignore de quoi vous parlez, murmura le pourri en glissant sa main droite vers le tiroir central de son bureau.

Bolan donna un grand coup de pied dans le tiroir, écrasant sans façon la main de l'homme le plus riche du pays.

— Écoute, je ne vais pas passer une éternité à te cuisiner, petit con. Alors, tu vas me raconter tout ce que je veux savoir sans me faire attendre.

Mais l'homme semblait avoir repris du poil de la bête.

— Ou quoi ? Vous allez me buter ? Si vous me tuez, vous n'aurez que dalle ! De toute manière, vous n'aurez...

Comme un éclair, Ian se leva de son fauteuil et fonça sur l'Exécuteur, un dangereux coupe-papier en acier à la main. Bolan esquiva le coup, l'homme trébucha et tomba sur le tapis persan.

— Ian, reprit l'Exécuteur, le pistolet braqué sur le propriétaire de la maison, je n'ai pas le temps de te faire une piqûre de pentathol de sodium. Je n'ai ni le temps ni l'envie de te kidnapper pour t'emmener chez des experts de la parlote involontaire que je connais. Donc, allons au plus simple. Tu vas me dire tout ce que je veux savoir ou je vais te battre jusqu'à la mort. Compris ?

Ian Neville émit un bruit bizarre qui aurait pu être celui d'une bouilloire au bord de l'explosion. Sa tête retomba lourdement sur le tapis.

— Trente têtes nucléaires, Ian, répéta Bolan en le prenant par le bras

pour le remettre debout.

Le mec chancela, essaya de se lever, avant de recevoir une manchette violente sur la nuque qui l'envoya de nouveau au tapis.

— Les préliminaires sont terminés, ce que je vais te faire te sera douloureux pendant de très longues années. Surtout par temps de pluie.

Ian fit une tentative pitoyable pour donner à Bolan un coup de pied dans le tibia et rata sa cible.

— Je t'emmerde ! lança-il entre ses dents.

Depuis quelques instants, le Guerrier se doutait que quelque chose clochait. L'autre résistait trop. C'est alors qu'il entendit un cliquetis venant de sous le bureau. Le salaud avait activé une alarme ! La police allait certainement répondre à l'appel, mais, bien avant, les gros bras sur place avec leurs chiens et leurs armes de poing interviendraient. Bolan put le constater en allumant le moniteur du système de sécurité. Il se leva et alla verrouiller les portes donnant sur le couloir, puis sauta sur le bureau. Là, il pouvait tout juste toucher le plafond. Il sortit de son sac de combat une longueur de plastic et la pressa contre le plafond pour former un cercle large dans lequel il inséra le détonateur, puis sauta du bureau et se plaça dans un angle de la pièce. Il sortit une petite boîte noire de son matériel, et appuya sur un gros bouton puis un deuxième. Un halo de feu jaunâtre parcourut l'anneau en plastic et l'isolation phonique ainsi que de gros morceaux de plâtre se détachèrent du plafond pour tomber au sol. Au-dessus, une section circulaire de la toiture commençait déjà à s'affaisser. Soudain, une pluie de gravier, de goudron, et de gros morceaux de béton déchiquetés tombèrent dans la pièce.

À cet instant, Ian Neville se redressa et réussit à poser le genou droit au sol. Il tanguait comme un ivrogne.

— Espèce de fils de pu...

— Nous reprendrons cette conversation une autre fois, Ian, l'interrompit l'Exécuteur en lui envoyant un énorme coup de pied dans la mâchoire.

Le bonhomme faillit se mettre debout par la force du coup. À mi-chemin, il retomba en arrière, roula dans l'angle de la pièce, pour finir sur le dos, inconscient.

Le Guerrier remonta sur le gros meuble. Des balles s'abattaient déjà sur la porte. Il se hissa sur le toit en terrasse par le trou béant qui offrait maintenant une belle perspective sur le ciel étoilé.

— Jack ?

— Trois minutes !

Le Guerrier s'accroupit alors que des armes automatiques se réveillaient et commençaient déjà à marteler le bord du toit.

— Une minute !

Bolan activa sa balise infrarouge. Ainsi, le système de détection à bord du Black Hawk pouvait le localiser au millimètre près.

— Je te vois, Striker. Affirmatif sur le LZ !

Les rotors brassaient le ciel dans le lointain. Le feu ennemi déchirait la nuit et passait en ricochet sur le toit. Bolan détacha deux grenades de sa ceinture et les loba dans le cercle de lumière à ses pieds. Les poires étourdissantes firent leur travail. La détonation fut assourdissante.

Grimaldi passa au-dessus du toit comme un gros oiseau de proie. Des étincelles jaunes s'envolèrent de la carlingue sous l'impact des balles ennemies. Bolan se lança dans un sprint jusqu'au bord de la terrasse et sauta. Il s'accrocha in extremis au montant inférieur de la porte latérale grande ouverte. Jack Grimaldi jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que le bonhomme allait bien, puis fit monter le Black Hawk en douceur.

— Accroche-toi !

Bolan s'accrochait et l'hélicoptère de combat rugissait. Les rotors cisaillaient le ciel. Bolan tenait bon. Finalement, l'appareil se retrouva hors du champ de lumière et à distance raisonnable des tirs. Le pilote se mit en vol stationnaire et le Guerrier put remonter prendre la place du copilote. Grimaldi lui lança un sourire carnassier.

— Alors, tu as eu quoi ?

— J'ai eu la confirmation que j'attendais, répondit l'Exécuteur en se souvenant de l'expression d'horreur qu'il avait provoquée chez Ian Neville à la mention du nom de son frère et des trente ogives nucléaires.

CHAPITRE XIII

Plate-forme Heather, mer du Nord

— Roger, il y a eu pénétration de l'ennemi dans notre opération.

Roger regarda longuement le visage contusionné de son frère apparu à l'écran. Des vents de force 10 battaient contre la plate-forme offshore en mer du Nord.

— Raconte.

— Le type savait pour les ogives. Il savait pour toi et pour moi. Il savait pour la Finlande.

— A-t-il parlé de l'Islande ?

— Euh... non.

— Raconte-moi exactement ce que tu lui as dit.

— Rien. Il était en train de me rouer de coups quand j'ai réussi à enclencher l'alarme sous le bureau.

— Ils étaient combien ?

— Il était tout seul, entré par la fenêtre de la salle de bains de ma chambre. Et puis il a été hélitreuillé par un complice. Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je crois que ce type opère sans l'autorisation des autorités. À moins qu'il n'opère pour la plus haute autorité, ce qui serait plus emmerdant.

— C'est-à-dire ?

— Quelle est la gravité de tes blessures ?

— J'ai mal partout. Hyper mal. Heureusement, le toubib est passé et il a exclu la possibilité de blessures internes.

— Mais, à part le visage, si j'ai bien compris, tu n'as aucune blessure importante. Donc ce type ne venait pas pour un interrogatoire poussé. C'était juste une sonde.

— Alors, tout va bien, non ?

— Non, Ian. Je crois que ce connard a vu se confirmer la pire de ses hypothèses nous concernant. Mais, n'oublie pas une chose, frerot, même si ce type travaille sous les ordres du Président des Etats-Unis, il

ne peut rien contre nous. Toi, tu dînes quand tu veux avec le Président. Tu as fait des dons considérables au moment de sa campagne électorale. Il compte sur toi pour la suivante. Il compte sur toi pour soutenir ses décisions et sa politique. Il ne laissera rien t'arriver sans des preuves en béton. Un connard t'a rendu visite ? Et alors ! Il n'a rien sur nous.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On ne change rien. Nous terminons ce que nous avons commencé.

— Et s'il se pointe en Islande ?

— Facile. On lâche Chang sur lui. Et pendant que ces deux-là jouent à qui sera le roi du bac à sable, toi et moi, nous nous emparons du terrain de jeux tout entier.

Keflavik, base navale, Islande

— Putain !

Bolan sourcilla. C'était inhabituel de voir Jack Grimaldi tendu et raide comme une batte de baseball. Cependant, aussi fiable que soit le Learjet, sur une piste enneigée et sous des vents de tempête à vous retourner l'estomac, même le super pilote du Black Warriors Ranch avait du mal à poser l'appareil sans se faire de frayeurs. Étant donné le mauvais temps, il avait fallu obtenir une autorisation militaire exceptionnelle pour cet atterrissage. On avait suspendu tout trafic aérien sur cette zone d'Atlantique du Nord, tant la furie de la tempête arctique menaçait la petite île souveraine.

Le contrôleur aérien venait d'entendre son chef lui répéter qu'en cas d'accident il serait dégagé de toute responsabilité. Soulagé, mais pas rassuré pour autant, il souhaita bonne chance à Grimaldi et l'autorisa à se poser sur la piste.

Quelques instants plus tard, Grimaldi lançait un sourire à Mack Bolan.

— C'était vachement amusant, non ?

Bolan s'obligea à se détendre pendant que Grimaldi roulait sur le tarmac en direction de l'unique hangar éclairé de la base militaire. Lorsqu'ils pénétrèrent dans la vaste salle en tôle, la silhouette d'un officier en uniforme se découpa contre le mur du fond. Deux Marines se tenaient à ses côtés. L'officier appuya sur un bouton pour fermer les grandes portes automatiques du hangar. Le jet vint à l'arrêt. L'officier et ses hommes enlevèrent de leurs oreilles les casques orange volumineux.

Grimaldi et Bolan descendirent de l'appareil. Les militaires les saluèrent.

— Depuis vingt-trois ans que je suis dans l'aviation, je n'ai jamais

rien vu de plus con ! fulmina l'officier.

— Ravi de faire votre connaissance, nous aussi, capitaine ! lança Bolan en affichant un large sourire.

Ahuri, le capitaine fixait Grimaldi avec une moue de désapprobation profonde. Soudain, son expression se durcit. Il n'avait pas l'air content d'être obligé de prononcer ce qui allait suivre.

— J'ai l'ordre de vous fournir tout le matériel et tous les services dont vous aurez besoin. J'espère que vous n'en abuserez pas.

— Je ne vous garantis rien. Je commence avec ma première demande, lança Bolan.

— Pardon ? s'exclama le capitaine, décontenancé.

— Où est-ce qu'on peut faire une bonne bouffe chinoise ?

Le Palais de Jade, Reykjavík, Islande

— L'agneau de Mongolie n'était pas si mal. Bolan et Grimaldi se trouvaient à table, chacun devant un verre de bière Tsing-Tao et une assiette de nouilles dan dan mein. Bolan en avait mangé de bien meilleures dans la province de Heilongjiang, mais, pour un restaurant situé en Islande, ce n'était pas mal du tout. Malgré le mauvais temps, le Palais de Jade faisait le plein. La clientèle se composait de têtes blondes locales, de quelques militaires américains et d'un groupe de chercheurs en dynamique géothermique venu de la République Populaire de Chine.

Grimaldi, la tête dans son assiette, leva les yeux vers les sept Chinois à la table au fond de la salle. Affairés à manger, ils parlaient doucement et sérieusement. Bolan donna un coup de coude à son ami pour lui faire remarquer le physique particulièrement sportif de ces soi-disant chercheurs. Quatre sur les sept appartenaient visiblement aux Forces Spéciales chinoises.

— Comment tu veux le jouer ? demanda Grimaldi. On va les voir à leur table, on leur montre la photo de Chang et on attend de voir l'étonnement sur leurs gueules ?

— Non, allons simplement nous présenter. De scientifique à scientifique, quoi.

— Putain que j'adore ce genre de truc, s'exclama Grimaldi en s'essuyant rapidement la bouche avec sa serviette pendant qu'il se levait de table.

Les Chinois levèrent la tête de leur repas et fixèrent les hommes en approche. Bolan leur fit un signe de la main et lança un « bonjour ! » sonore à la cantonade.

— Salut ! Mike Belasko et Jack Grimaldi, membres de l'équipe fédérale d'exploration géologique, université de Californie. Nous

sommes ingénieurs et chercheurs en géothermie et nous venons de débarquer. Vos recherches avancent ? Ça vous gêne si on s'assoit un moment, histoire de causer un peu ?

Les Chinois regardaient les deux hommes sans ciller. L'un d'eux se leva lentement de son siège et s'adressa en anglais au duo.

— Oui !

— Vraiment ? C'est sympa, dit Bolan, semblant ne pas avoir compris et s'emparant d'une chaise vide à une table voisine. Écoutez, nos équipes ont repéré des anomalies de fusion tectoniques absolument fascinantes au niveau du substrat ferreux des zones volcaniques de l'île. Alors, si vous, vous faites des sondages pré-babyloniens...

— Vous devez partir, l'interrompit le Chinois toujours debout en face de lui. Maintenant !

— Mais la condensation fragométrique va..., tenta Grimaldi, jouant à son tour le naïf.

— Maintenant !

Les six autres Chinois s'étaient levés comme un seul homme.

— Désolé, on voulait juste faire connaissance, répliqua Bolan, faussement déçu et vexé.

Grimaldi affichait une mine d'homme blessé et prit son collègue par le bras d'un air protecteur. Ils tournèrent les talons et s'en allèrent en marmonnant. Le pilote lança un sourire à Bolan.

— « La condensation fragométrique » ? s'esclaffa Bolan.

— Et toi ! Franchement ! Où es-tu allé chercher tes « sondages pré-babyloniens », mec ?

Bolan et Grimaldi haussèrent des épaules, se regardèrent, puis éclatèrent de rire.

— Alors, qu'avons-nous appris de ce « sondage » ?

— Je t'écoute, dit Bolan en reprenant place à leur table.

— D'après ce que j'ai vu, au moins deux de ces gaillards avaient des flingues de taille impressionnante.

— Quatre d'entre eux, si tu veux mon avis.

— Tu as remarqué aussi qu'aucun des sept n'avait le look scientifique. C'est curieux, hein ?

— Et pas très causants pour des chercheurs d'un pays communiste. D'habitude, une fois à l'étranger, ils sont ravis de faire des rencontres. Et des confrères, c'était une occasion rêvée.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? bafouilla Grimaldi qui, expert avec les baguettes, venait de se fourrer une quantité trop grosse de nouilles dans sa bouche.

— Maintenant ? Eh bien, on va leur rendre une visite de courtoisie pour leur apprendre à vivre.

Le mont Hekla, Islande

Bolan poussait le moteur du Sno-Cat, un camion à chenilles, sur le flanc enneigé de la montagne de lave. La machine protestait contre les mauvaises conditions du terrain et de la météo. La tempête le faisait balancer sur son châssis. Pendant que le Guerrier conduisait, Grimaldi surfait sur le web.

— Mack, savais-tu qu'en Islande il y a plus d'une vingtaine de volcans actifs et que, en moyenne, il y a deux éruptions par décennie ?

— Non, je ne le savais pas.

— Selon cette page web de la C.I.A., au XVIII^{ème} siècle, le mont Lakagigar a explosé, déversant des milliers de mètres cubes de lave. Les paysans et leur bétail sont morts asphyxiés par les gaz toxiques et l'air chargé de cendres et de micro particules. Le ciel est resté noir pendant un mois complet. Ce fut une année sans récolte et plus d'un tiers de la population de l'île est mort.

— Ça non plus, je ne le savais pas, répondit Bolan, un œil sur le G.P.S. et un œil sur la tempête qui faisait rage.

Grimaldi referma l'ordinateur portable.

— Mais, bon sang, pourquoi les Chinois voudraient-ils détruire l'Islande ?

— Je ne sais pas. Gadgets est d'avis que, par l'utilisation de bombes nucléaires, on pourrait effectivement provoquer une éruption volcanique.

— Ah, oui ? Mais dans quel but ? Même si on faisait ça, le reste du monde enverrait de l'aide humanitaire en Islande. Des cargaisons de nourriture et de matériel. Ce n'est pas comme si les Chinois pouvaient arriver ici et acheter le pays détruit comme dans une vente de ferme incendiée.

— À mon avis, ce n'est pas ce qu'ils recherchent.

— Alors, c'est quoi le but ?

Bolan vérifia son G.P.S. une dernière fois et coupa le moteur du camion à chenilles.

— Ça, l'ami, nous sommes là pour le découvrir ! jeta-t-il en mettant son masque et ses lunettes de protection.

Il descendit du véhicule et brava la tempête.

CHAPITRE XIV

Base d'observation, mont Hekla, Opération Dieu du Feu

— Les Américains viennent de se poser.

Chang se versa une tasse de thé avant de s'adresser au sous-officier de communications.

— Combien de temps leur faudra-il pour nous rejoindre ?

— Cinquante minutes pour gagner la station Hekla.

— Très bien, camarade. Répondez : « Message bien reçu. Nous vous attendons. »

Chang n'aimait pas cette visite. Elle n'avait aucune justification. Il lui semblait évident que le culturiste stupide et son frère voulaient vérifier que leur investissement était bien géré et que tout roulait selon le plan prévu pour permettre au cadet de jouer au cow-boy lors la phase finale de l'opération.

— Possibilité de contact ! annonça le lieutenant Rong Lei en levant les yeux de l'écran de sécurité.

Chang, la tasse de thé en l'air, la fusilla du regard. Sous une telle tempête, les parasites n'avaient rien de bien surprenant. Les tourbillons de neige et de glace rendaient le réseau infrarouge inutilisable. Pire qu'inutilisable, car, avec chaque changement de direction du vent, les capteurs transmettaient de fausses informations. Depuis le début de la tempête, on recevait des images fantômes environ une fois par heure.

Chang venait tout juste de rentrer pour se chauffer et n'avait pas envie d'abandonner sa tasse de thé fumante. Il n'avait pas envie de quitter sa place à côté du poêle. Rong comprit au regard de son supérieur qu'elle avait intérêt à préciser.

— Possibilité importante de contact ! insista-t-elle.

Chang chassa la tentation soudaine de lui jeter son thé à la figure. Il posa la tasse sur sa soucoupe.

— Quel risque de contact pourrait se qualifier de cette façon ?
— Contact intermittent. Il s'éloigne, mais, ajouta-t-elle, les sourcils levés, il reste sur les magnétomètres.

L'Asiatique posa tasse et soucoupe. À moins qu'il ne pleuve des boules de fer, il était impossible que la tempête causât des parasites de contacts magnétiques ou métalliques au sol. Il y avait donc quelqu'un dehors, on venait de violer le périmètre de sécurité. Deuxième évidence, le ou les intrus étaient armés.

— Activez les contre-mesures, dit Chang calmement en terminant sa tasse de thé. Rassemblez mon équipe.

* * *

L'intrus était bel et bien là.

Bolan s'agenouilla à côté d'une lame de lave tranchante qui saillait de la neige. La voix de Grimaldi se fit entendre à l'oreillette :

— Pourquoi tu t'arrêtes ?

— Un petit souci, Jack. Je crois que nous ne sommes pas seuls. Correction : je confirme que nous ne sommes pas seuls. Droit devant, je vois arriver deux personnes en combinaison de neige, masques, lunettes I.L. et chacune armée d'un AK-47 avec hausse optique.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Nous ? Rien. Les deux hostiles sont à l'arrêt. J'ai l'impression qu'ils jettent un cordon sanitaire autour d'une construction qu'ils ont montée sur le flanc de la montagne. Tiens, je crois qu'ils ont détecté ma présence.

— Et alors ?

— Alors, ils me donnent l'impression qu'ils s'attendent à ce que j'essaie d'aller voir leur grande construction.

— Et c'est ce que tu vas faire ?

Bolan posa son fusil SR-2S et son Desert Eagle contre le tronc d'un arbre rabougri. Il se débarrassa aussi des grenades, du couteau de combat et du couteau de plus petite taille caché dans sa botte.

— J'ai plutôt envie de faire toc-toc-toc et de passer par la porte d'entrée. Je ne suis pas partant pour une course-poursuite dans la neige.

Le lieutenant Rong Lei regardait ébahie l'homme qui venait d'entrer.

La porte de la cabane venait de s'ouvrir inopinément. Il n'y avait eu aucun signal de reconnaissance. Le garde n'était pas visible. Un type se tenait sur le seuil, mais ce n'était pas l'un des Américains que le lieutenant attendait. Les yeux gris-bleu de cet homme ne communiquaient aucune hostilité, tout au contraire. Mais l'AK-47 du

lieutenant qui devait être rangé à sa place dans le meuble près la porte n'y était plus, il pointait vers elle. Lorsque l'inconnu fit un pas de plus afin de pouvoir fermer la porte derrière lui, Rong put entrevoir le garde, couché et immobile dans la neige. Du regard, l'intrus suivait le flanc de la montagne jusqu'au sommet visible par la fenêtre de la cabane.

— Mais qu'est-ce que vous pouvez bien foutre là-haut ?

Terrorisés, Rong et Tsen échangèrent des regards.

Bolan s'adressa à la jeune femme.

— Vous parlez anglais ?

Parfaitement immobile, elle ne répondit pas.

Il se tourna vers le jeune homme.

— Et vous ?

Les yeux écarquillés, Tsen fit non de la tête lentement.

Alors l'inconnu enleva la sécurité de l'AK 47 et monta l'arme à son épaule.

— Dans ce cas, vous ne m'êtes tous les deux d'aucune utilité.

— Nous parlons anglais ! hurla Tsen.

Rong désapprouva la couardise de son camarade mais, de toute évidence, se sentit soulagée. Bolan ne la quittait pas des yeux.

— Vous ! Je veux que vous copiez sur n'importe quel support toutes les données de votre ordinateur et que vous me passiez ce support. Maintenant.

Ce fut l'instant que choisit le jeune homme pour jouer les héros. Sa main plongea vers le tiroir de son bureau à la recherche d'un pistolet. Mais le grand Anglo-Saxon avait déjà traversé la cabane. Il fit claquer la crosse de l'AK-47 contre la mâchoire de l'Asiatique, le souleva de son siège et le déposa, inconscient, sur le sol. Quant à la main de la jeune femme, elle avait à peine effleuré son pistolet que le canon glacial de l'AK-47 se posait sur sa tempe gauche.

— Derrière chance, jeune fille. Après, je te fais éclater le cerveau.

La bouche du canon appuya encore plus fort contre sa tempe. Rong n'arrivait pas à contrôler ses tremblements.

— L'ordinateur est là-bas.

— Oui, en effet. Je le vois.

— Il faut que je me déplace pour y parvenir.

— Pose ton arme doucement, et vas-y.

L'instant d'après, Rong était installée devant son écran.

— Je n'ai pas tous les codes d'accès, dit-elle sans émotion.

— D'accord. Réfléchis bien. Qui les a ?

— Tsen, répondit-elle en regardant son collègue inconscient. Et aussi...

— Chang ? proposa l'Exécuteur.

Les tripes de l'Asiatique se crispèrent. L'opération tout entière lui

paraissait soudain compromise.

Le regard d'acier du Guerrier était une force incontournable, une force à laquelle elle ne pouvait pas résister.

— Je sais que vous avez l'intention de provoquer une éruption du mont Hekla. Mais trente têtes nucléaires, cela fait un peu beaucoup, non ?

Rong pâlit. Ce chiffre la laissait perplexe.

— Trente ? Mais...

Les yeux du Guerrier se plissèrent et son visage marqua une légère surprise. Au plus profond de son esprit, le lieutenant Rong se rendait compte qu'il se passait quelque chose qui la dépassait. Elle se sentait embarquée dans une affaire beaucoup plus importante qu'elle ne le croyait jusqu'à présent. Une affaire plus inquiétante encore que le type en face d'elle.

— Il va falloir que je... que je...

— Putain ! Qu'est-ce qui se passe ici ?

Bolan se retourna alors que le vent glacial aspirait d'un seul coup tout l'oxygène respirable. Avec son physique massif, Roger Neville remplissait l'ouverture de la porte grande ouverte. Il glissa sa main droite à l'intérieur de son parka, mais l'Exécuteur, qui braquait déjà le colosse, appuya sur la détente de PAK-47. La courte rafale repoussa l'homme au physique de champion olympique hors de la cabane. Il tomba comme un sac de pommes de terre dans la neige. Diverses alarmes se mirent à sonner. Bolan se tourna et tira une rafale courte pour faire éclater la fenêtre du fond de la cabane. Le verre une fois explosé, Bolan prit son élan, sauta par l'ouverture et disparut dans la nuit.

Roger Neville se leva, titubant et furieux, reprit sa place sur le seuil. Son parka était troué par cinq impacts. Pourtant, outre le fait d'être légèrement secoué et un peu pâlot, il semblait en parfaite santé. Il ordonna à ses hommes qui venaient de le rejoindre de poursuivre le salaud qui avait osé lui tirer dessus.

— Sven ! Tu restes avec moi. Les autres, rattrapez-le !

Sa garde prétorienne disparut dans la nuit sur la piste de l'étranger. Roger et son garde du corps se précipitèrent sur Rong.

— Arrêtez de trembler et dites-moi ce qui se passe ici ! ordonna Neville.

La jeune femme avait quelques difficultés à recouvrer son sang-froid. Elle prit une grande inspiration avant de commencer à s'expliquer.

— D'abord, nous avons constaté un contact sur l'écran de sécurité, juste sur le périmètre extérieur, près de la construction. Le camarade Chang est parti avec une unité pour voir ce qui se passait. C'est alors qu'est apparu l'homme qui vous a pris pour cible.

— Que voulait-il ?

— Je n'ai pas très bien compris. Il semblait vouloir une copie de notre disque dur, et savoir pourquoi nous avons trente têtes nucléaires. Mais, que je sache, nous n'en avons que six...

Neville fixa la jeune femme pendant de longues secondes. Finalement, il lui demanda si le camarade Chang avait été informé des derniers événements. Il parut content d'apprendre que, malgré les alarmes qui sonnaient déjà depuis un certain temps, l'Asiatique n'était pas encore de retour.

Il jeta un coup d'œil sur Tsen, inconscient sur le plancher où il continuait à saigner de la mâchoire.

— Et celui-là, demanda-t-il, avait-il un rôle dans l'interrogatoire ?

— Non. Tsen est un des nôtres. Il essayait de prendre son pistolet dans son tiroir, quand l'inconnu l'a frappé de la crosse de son fusil. Ensuite...

— Ça suffit, dit Roger Neville qui enleva la sécurité de son pistolet Jéricho de calibre .40 et tira une balle entre les yeux de la jeune femme.

Celle-ci s'écroula sur le sol alors que Neville la contournait pour s'approcher de Tsen. Il s'agenouilla, ramassa la douille en laiton éjectée par son pistolet et la fourra dans une poche.

— Sven !

Le Norvégien était encore plus grand et massif que Neville. Il regardait le carnage avec indifférence.

— Ja ?

— Appelle Chang. Je veux lui parler. Et, jette de l'eau froide sur celui-ci pour le réveiller.

Bolan s'était débarrassé de toutes ses armes afin de passer les magnétomètres sans se faire repérer à l'intérieur de la base. Ensuite, pénétrer l'enclos en fil de fer et passer les gardes avait été un jeu d'enfant. Mais c'était toujours la même rengaine : pénétrer est plus facile que de s'extraire.

Bolan jeta, non sans regret, l'AK-47 dérobé et parla dans le micro incorporé dans son masque.

— Jack, nous avons confirmation de la présence des têtes nucléaires tactiques, mais pas de leur situation. Contact direct avec Roger Neville. Touché et à terre, mais sa mort non confirmée. Je... Attends, Jack. Feu ennemi.

L'Exécuteur s'arrêta, écouta. Un coup de feu venait, lui semblait-il, de l'intérieur du poste de contrôle. Il courut vers un tracteur de neige et s'accroupit devant une des chenilles, avant de reprendre son résumé pour Grimaldi.

— Je viens d'entendre un coup de feu dans la cabane. Quelque chose

n'est pas normal. Quand j'ai parlé de trente ogives nucléaires, on m'a regardé bizarrement.

— Bizarrement, comment ?

— Comme si je m'étais trompé sur le chiffre.

— Et tu en tires quelle conclusion ?

— Je pense que les frères Neville font leur petit numéro devant les Chinois. Je pense que les Chinois sont persuadés de manipuler les frères Neville, mais je ne connais ni le jeu ni le champion.

Le Guerrier se leva et se mit à courir vers un autre tracteur stationné un peu plus loin. Contre le vent et la couche épaisse de neige, il avait l'impression de courir au ralenti. Devant la machine, il sauta sur la première chenille et se hissa dans la cabine. Le vent faillit le renverser de son perchoir. Des étincelles s'envolèrent sous l'impact d'une balle ennemie qui venait de frapper le haut de la cabine de pilotage. Bolan sauta de l'autre côté du gros véhicule, courut dans la neige et, d'un élan, sauta par-dessus la clôture. La roche de lave, râpeuse et dure, le reçut durement lorsqu'il s'écrasa au sol. Il se leva lourdement tout en gardant le tracteur entre lui et les tireurs.

— Jack, je rebrousse chemin pour...

— Attends, Striker. J'ai de la visite, l'interrompt Grimaldi, la gorge serrée, depuis la cabine du Sno-Cat. Merde ! Je suis cerné de tireurs dans ma putain de cabine de verre.

— Tire-toi !

— J'essaie, répondit Grimaldi qui fit démarrer le Sno-Cat.

Deux tireurs furent obligés de sauter pour éviter de se faire écraser par l'engin. Une dizaine de mètres plus loin, Grimaldi se trouva face à deux motoneiges à l'arrêt qui lui bloquaient le chemin. Incapable d'arrêter l'avancée de sa machine dans la pente, il bouscula les engins et leurs occupants dans un sinistre bruit de ferraille. Une balle transperça une vitre latérale. Une seconde suivit aussitôt.

— Jack ! Quelle est ta situation ? demanda Bolan, inquiet.

— Je suis touché ! répondit Grimaldi en regardant le cercle cramoisi grossir sur son pantalon de survêtement arctique.

À cet instant apparut de l'autre côté de la vitre un visage furieux. Les mains gantées saisirent la portière et l'arrachèrent de ses gonds. Le vent s'engouffra dans la cabine de pilotage.

— Jack ! cria Bolan dans son micro. Jack !

Grimaldi se trouvait en face du visage grimaçant de Yun Chung Chang.

— Arrêtez le véhicule !

Grimaldi eut une pensée pour le fusil posé entre les deux sièges, mais Chang le regardait aussi. Le pilote monta sa main très lentement vers le tableau de bord pour éteindre le moteur du Sno-Cat.

Mais le pilote ne se laisserait pas prendre aussi facilement. Il lança sa

main et eut l'immense satisfaction de saisir la trachée du Chinois... qui n'essaya même pas de le bloquer. L'affaire était perdue pour l'Américain.

— Striker ! Je suis prisonnier. Pars sans...

Jack Grimaldi n'eut aucun souvenir de ce qui se passa par la suite.

CHAPITRE XV

— Pauvre loque ! Tu t'es vraiment fait baiser, dit Roger Neville en s'adressant à Grimaldi que Chang venait de jeter au sol comme un sac d'ordures puantes.

— Debout ! ordonna le Chinois.

Grimaldi se hissa sur ses pieds avec difficulté. Il titubait à cause de sa blessure par balle à la jambe.

— Maintenant, tu vas nous dire ce que tu sais, à moins que tu préfères que je te mette en condition à coups de batte de base-ball. La seule façon pour toi de me faire mal, serait de me frapper aux yeux ou aux testicules. Mais là, je me fâcherais très fort contre toi...

Le pilote ne se le fit pas répéter. De sa jambe blessée, il envoya un coup vertical, sans plier le genou. La jambe monta en ligne et vint frapper avec force la mâchoire de Chang. Grimaldi avait déjà reculé et se préparait à envoyer son pied dans l'entrejambe de l'Asiatique. Il savait que ça ne le menait à rien, mais il envoyait au moins un message à ses bourreaux : pour eux, ça n'allait pas être une fête...

Chang attrapa le pilote par le tibia et empoigna un bon morceau du devant du parka que portait le pilote. La cabane servant de poste de contrôle se mit à trembler sur ses faibles fondations. Le Chinois souleva son adversaire dans les airs et le lança contre le mur du fond comme un fétu de paille, avant de se retourner vers Neville.

— Celui-là conduisait un tracteur à chenilles quand je l'ai attrapé. Je crois qu'il attendait de récupérer son complice.

— Donc, nous en avons un dans la nature, commenta Neville qui étudiait le tas difforme et ensanglanté du pilote. Celui-là a-t-il réussi à envoyer un message ?

— Affirmatif, répondit Chang. Il était en communication quand je lui suis tombé dessus.

— Deux hommes, un Sno-Cat. Son copain est dehors dans la tempête. Moi, à sa place, je ramasserais une arme si j'en trouvais, et, à l'heure qu'il est, je tenterais d'attaquer le site de construction.

Le Chinois n'aimait pas l'admettre, mais l'Américain était moins con qu'il n'en avait l'air. Ils faisaient tous les deux la même analyse des

options de l'homme perdu dans la neige.

— Oui. Je ferais de même. Néanmoins, mes hommes ont fermé ce secteur du site. S'il tente d'y pénétrer, il sera pris dans un feu croisé.

— Vous avez des armes lourdes sur le site ?

— Oui, répondit Chang.

— Supposons, dit Roger en regardant de près la carte du secteur, qu'il essaie de descendre depuis un point plus haut de la montagne ?

— Sa tâche serait grandement compliquée par les falaises abruptes et le temps exécrable. Non, c'est impossible à réussir.

— Vous pourriez le faire, vous ?

— Moi ? Oui, bien sûr, répondit Chang sans ciller.

Le rictus de Roger Neville s'élargit.

— Si vous pouvez le faire, pourquoi pas lui ? En arrivant ici vous avez prévu de quoi faire sauter la crête en cas d'urgence, non ?

— En effet.

— Tout est paré ?

— J'avais prévu de faire une ultime vérification.

— Eh bien, faites-la grande nature !

Chang se tourna vers son officier de communications au visage tuméfié. Il lui donna l'ordre de faire exploser le périmètre extérieur de sécurité. Tsen actionna un bouton rouge par huit fois. Huit voyants verts s'allumèrent.

Quelques secondes plus tard, la cabane se mettait à trembler, et de plus en plus fort à chaque roulement de tonnerre.

Bolan ouvrit les yeux.

La fausse sensation de chaleur et de confort, il le savait instinctivement, était un mauvais signe. Il se trouvait le visage dans la neige. Il se souvenait d'avoir grimpé haut sur la crête pour éviter le secteur qu'il soupçonnait d'être piégé. Les mains posées à même le sol, il se poussa pour se mettre sur les genoux. Il avait perdu son masque et ses lunettes de protection. Son parka et ses gants étaient déchirés.

S'il ne se mettait pas à bouger très rapidement, il allait mourir de froid.

Il s'obligea à se mettre debout, s'ébroua et s'imposa de marcher. Au bout d'une dizaine de minutes, son organisme avait retrouvé des fonctions presque normales. Soudain, il repéra un mouvement dans la tempête, la silhouette fantomatique d'un homme en camouflage de neige et qui portait lunettes de protection et AK-47. Il marchait lentement à travers les débris, et son comportement montrait à l'évidence qu'il cherchait quelque chose... ou quelqu'un. Bolan se baissa à la recherche d'un objet qui puisse lui servir d'arme. Il ramassa un éclat de pierre d'obsidienne long de vingt-cinq centimètres. Cette pierre vitreuse et volcanique d'un vert profond, presque noir, avait la

forme d'une larme.

Bolan jaillit de sa cachette lorsque le pourri passa devant l'amas de neige derrière lequel il s'était mis à l'abri. Il planta la pointe d'obsidienne dans la veine jugulaire du tueur. L'homme tressauta. Involontairement, il fit partir une rafale de son fusil en mode automatique. L'Exécuteur fit descendre l'éclat de pierre de nouveau pour frapper une seconde fois au niveau du cou. Le sang jaillissait, maculant le masque et polluant le sol. Soudain, le type sembla lui échapper et Bolan trébucha en arrière. L'homme venait de disparaître. La lave et la neige sur lesquelles il s'était trouvé s'étaient effondrées, l'entraînant avec eux. Il avait glissé dans une de ces très anciennes bulles formées sous l'effet de la lave en ébullition et parcourue de gaz. Bolan regarda dans le trou sombre qui avait englouti le malheureux. Il regrettait amèrement la perte de l'AK-47. Le bilan était catastrophique et, pour la première fois depuis longtemps, le Guerrier solitaire fut tenté de baisser les bras. Perdu dans la nuit, sans arme, épuisé, Grimaldi s'étant fait prendre, tous leurs appareils de communication en miettes, et des conditions météorologiques mortelles...

Mais cela ne dura qu'une demi-seconde, le temps pour l'Exécuteur de repenser à la carte topographique du secteur qu'il avait regardée avant de quitter Grimaldi. Il pouvait au moins se fixer un but. C'était à deux kilomètres, mais il y avait une petite chance.

Sa seule chance.

Chang buvait du thé, Roger Neville une de ces boissons énergétiques à la mode chez les sportifs.

— Ça fait des heures maintenant, Chang. Ce type est mort. Bon pour le crématorium. Et, sinon, il le sera d'ici à la tombée de la nuit. Il n'a pas d'abri, pas de nourriture, pas d'arme, pas de compagnon. Ce n'est plus un homme, c'est un glaçon !

Chang était bien obligé de l'admettre : bientôt, il ferait noir, il fallait faire rentrer les hommes. Il se tourna vers Tsen et lui demanda de donner le signal. L'Asiatique essayait de se mettre à la place de l'Américain qui avait tenté de le tuer : l'ennemi était trop intelligent pour commettre l'erreur de revenir au camp. Et il était trop intelligent pour rester dehors toute la nuit.

— Tsen, y a-t-il des grottes habitables dans un rayon de cinq kilomètres de notre position ?

Tsen fronça des sourcils.

— À mon avis, aucune ne pourrait servir d'abri contre une tempête de neige, à moins de disposer de matériel adéquat et d'une source de chaleur.

— Des sources chaudes ?

— Je n'en ai jamais vu sur nos cartes topographiques.

Chang secoua la tête. L'ennemi était là. Dehors. Il le savait.

Tsen déplia la grande carte géophysique de l'Islande.

— Regardez, camarade. À moins de cinq kilomètres d'ici, il y a un pavillon de chasse. Mais, par temps de blizzard, franchir les falaises qui nous entourent me paraît quasiment impossible pour un homme seul.

La tasse à thé se brisa, écrasée dans le poing de Chang.

— Faites rentrer nos hommes, ordonna l'Asiatique.

Puis il s'adressa à Roger Neville :

— Rassemblez vos gus, on se tire d'ici.

Bolan fit voler en éclats le carreau de la porte vitrée, passa la main à l'intérieur et fit glisser le verrou. Torturés par le froid, ses doigts ne ressentaient presque plus rien. Luttant contre le vent et aveuglé par le blizzard, il avait failli passer devant le pavillon de chasse sans le voir.

L'intérieur était spacieux. Chancelant, il avança jusqu'à une grande porte et pénétra dans une cuisine. Une cuisine sans lumière. La maison était froide, mais ici au moins il était protégé du vent. Il ouvrit tous les placards à la recherche de nourriture. Finalement, il tomba sur quatre grosses boîtes de conserve. Il trouva également une bouteille de Slivovitz. L'alcool fort serait bienvenu. Il l'ouvrit, renifla, et laissa passer le liquide sur sa langue par toutes petites gorgées. Il ouvrit les tiroirs à la recherche d'un ouvre-boîte et tomba sur une réserve de bougies et quelques grandes boîtes d'allumettes. Dans le tiroir suivant, grâce à la lumière de la bougie, il trouva de quoi ouvrir les boîtes de conserve. Il approcha la boîte à la lumière. L'étiquette, toute en islandais, était indéchiffrable. Mais le dessin d'un chien heureux qui se léchait les babines était assez explicatif. Bolan fit tourner la boîte. Au dos, il tomba sur la liste des ingrédients écrite en six langues, dont l'anglais. L'indication « 100 % viandes de renne » lui suffit. C'était très certainement cent pour cent boyaux, lèvres, museau, joues et queue de renne, mais, au moins, c'était de la viande, et il fallait manger. Assis sur le plan du travail, l'ouvre-boîte à la main, le plus difficile pour ouvrir la première boîte, c'était de faire fonctionner ses doigts frigorifiés.

Enfin, Bolan ferma les yeux et savoura les premiers bouts de viande de renne qui fondaient sur la langue. Il mangea la bouffe pour chien avec les doigts et but l'alcool au goulot. Mais tout cela lui était égal. C'était de la viande et elle remplissait son office.

Il termina la boîte et mit les trois autres dans les poches de sa combinaison. Il se sentait encore faible mais nettement mieux.

Le Guerrier fouilla systématiquement chaque pièce du pavillon à la recherche de tout ce qui pouvait lui être utile. Il n'y avait pas grand-chose. Dans la cuisine, il faucha un couteau de boucher. Les armoires à fusils étaient vides. Dans le placard d'une chambre il trouva un trésor : des vêtements de chasse, pantalons, écharpes, pulls, masques de ski,

une veste en peau de renne, des gants avec de la fourrure à intérieur. Il trouva un bonnet bleu qu'il enfila sans attendre. Il passa deux chemises et le pull. Ensuite, il remit son parka body armor. Pour la première fois depuis douze heures, l'Exécuteur commençait enfin à se sentir au chaud. Il entoura son cou de deux écharpes et continua sa reconnaissance des lieux. Dans la cave, il fit une nouvelle découverte : un groupe électrogène accompagné de deux bidons pleins d'essence.

Ce fut dans une pièce à l'arrière de la maison qu'il trouva le fusil. Un grand amoncellement de bois de renne occupait le centre de ce qui semblait être un atelier. Il y avait une vaste table de travail, des scies, des outils de toutes sortes, des copeaux de bois au sol. Et le fusil. Suspendu au mur, au-dessus de la cheminée. Sur la cheminée, il trouva de nombreuses boîtes de cartouches. Le fusil était une carabine de cavalerie de fabrication suédoise datant de 1894 !

Bolan étudia longuement son nouvel armement. Cela faisait quarante ans que Remington avait cessé de fabriquer les cartouches pour ce fusil de chasse.

La lunette datant de la Seconde Guerre mondiale était de fabrication russe. La carabine centenaire avait encore de beaux jours devant elle.

Il reprit sa fouille du pavillon, récupéra deux couvertures en laine, un briquet et un flacon d'essence à briquet, un pistolet de détresse avec trois cartouches, et, finalement, un parapluie. Bolan roula tous ces trésors dans les couvertures et quitta l'atelier.

Lorsque, depuis la pièce où se trouvait le groupe électrogène, il entendit dans le lointain le bruit assourdi des moteurs bravant la tempête, il eut un demi-sourire carnassier.

CHAPITRE XVI

Chang pointa son fusil Dragunov. Six motoneiges et trois tracteurs de neige encerclaient le pavillon. Grâce aux phares, il avait remarqué le carreau sans reflet. Un carreau noir, c'était un carreau brisé.

— Il est venu.

Roger et Sven se trouvaient à côté de Chang. Roger était armé de son fusil AI Lapua Super Magnum. Sven, lui, portait un Dragunov assez similaire à celui du Chinois. Roger fixait la porte et les vitres sombres du pavillon.

— Mettons le feu.

— Quelqu'un risque de le remarquer, remarqua Chang.

— D'ici quarante-huit heures, la moitié de l'Islande sera en flammes. Personne ne se souciera d'un putain de pavillon de chasse cramé !

À cet instant, un claquement sec se découpa dans le rugissement de la tempête et Sven s'effondra contre une motoneige. Roger et Chang se jetèrent aussitôt sur le sol.

— Putain ! protesta le cadet des Neville, où a-t-il pu trouver un fusil ?

— Il se trouve, fit l'Asiatique sarcastique en levant les yeux au ciel, qu'ici c'est un pavillon de chasse.

— Merde ! Sven était le meilleur de mes hommes. Le plus grand aussi..., ajouta Roger avec un regard insistant en direction de Chang. J'imagine qu'il l'a pris pour vous.

Le Chinois le fixa froidement sans faire de remarque.

L'Américain scruta le pavillon depuis sa position derrière la motoneige.

— Alors, il est où, ce fils de pute ?

— Je n'ai pas vu l'éclair du départ de tir. S'il se trouve à l'intérieur du pavillon, il...

Un second coup de feu se fit entendre et un des hommes de Chang s'écroula à la renverse sur sa position, à côté de l'un des Sno-Cat.

— Il nous repère trop facilement. Coupez les phares ! Coupez les phares !

— Neville, si ce salaud était dans le pavillon, il serait ébloui par nos lumières. Cela veut dire qu'il n'est pas à l'intérieur mais quelque part

dans cette putain d'étendue de neige.

Le fusil tonna une troisième fois. La tête d'un garde, placé deux mètres devant Roger Neville, roula en arrière alors qu'il se déplaçait pour éteindre les phares de sa motoneige. Il mit une main à son front puis s'effondra. Du trou dans son crâne monta aussitôt de la vapeur. Les phares des motoneiges s'éteignirent, laissant le terrain enneigé autour de la maison dans l'obscurité du blizzard. Chang et Roger se servirent de lunettes I.L., mais ne virent rien que de gros amas de neige, et des roches aiguisées comme des lames de sabres.

Puis le ciel devint tout blanc. À travers leurs lunettes de vision nocturne, ils ne voyaient que du blanc aveuglant, une sorte de météore arrivait à toute vitesse sur eux. D'une roulade, ils quittèrent leur position un instant avant l'impact de la fusée de détresse. L'un des hommes de Chang se leva pour tirer sur l'ennemi invisible et tomba aussitôt sur le cul pour ne plus bouger. L'ennemi les tirait comme à la foire.

La fusée de détresse plantée dans la neige brûla encore quelques secondes avant de s'éteindre.

— L'enculé ! rugit Neville.

Chang resta couché dans la neige à attendre avec la patience d'une statue que sa vision altérée par l'éclat de la lumière dans sa lunette I.L. se rétablisse peu à peu. La trajectoire plate de la fusée de détresse indiquait peu ou prou la direction de l'ennemi. L'ordure devait se trouver droit devant, légèrement sur le flanc gauche de l'escadron.

— Je ne crois pas qu'il possède de lunette I.L. Et bien qu'il ait tué un de mes gardes, il n'a pas réussi à capturer son fusil, car je ne reconnais pas la signature de tir de son arme. C'est très certainement un fusil de chasse. Il ne peut pas nous voir, et la prochaine fusée qu'il lancera nous indiquera sa position.

— Alors, on reste là à se geler les roubignoles en attendant qu'il se décide à nous canarder ?

— Non. Avant qu'il lance sa prochaine fusée, réfugions-nous dans le pavillon.

— Le pavillon ?

— Oui. Mais d'abord, rendons nos véhicules inutilisables. Ensuite, nous irons occuper le pavillon. À l'intérieur, nous trouverons couvertures et protection. Nous pourrions dormir un peu. Au matin, nous sortirons pour lancer la traque. Il ne peut pas aller bien loin. Mettons des tireurs aux fenêtres pour l'empêcher d'aller s'abriter dans la cabine d'un des tracteurs. Nous attendrons la fin de la tempête au sec, lui, il l'attendra dans le blizzard.

Neville avait envie de continuer la chasse, mais il devait admettre que l'autre avait raison. Il saisit son walkie-talkie.

— À tous les hommes : démontez les têtes de delco des véhicules.

Empochez-les, puis préparez-vous à passer la nuit dans le pavillon de chasse.

Chang donna les mêmes consignes en mandarin. Quelques instants plus tard, tous les hommes s'étaient réfugiés dans la maison.

— Faites vite ! commanda le Chinois à ses troupes. Trouvez couvertures et literie. Pas de lumière ! À chaque fenêtre, je veux un garde équipé de lunette I.L. Vérifiez que...

— Chang !

L'homme se retourna vivement. Neville le regardait d'un air perplexe.

— Quoi ?

— Il y a une odeur d'essence, non ?

Au-dehors, on entendit un bruit sourd. Un garde posté à une fenêtre se mit à tirer. Un carreau se brisa en mille morceaux et des étincelles s'éparpillèrent lorsqu'un objet lumineux entra par la fenêtre et tomba sur le sol. La torche venue de l'extérieur enflamma immédiatement une grande flaque d'essence. L'un des gardes chinois prit feu. Il se roula à terre pour éteindre les flammes mais, l'essence courant sur la terre battue, il s'embrasa sous les hurlements de ses collègues.

Les yeux exorbités, Chang regardait le spectacle avec horreur, lorsqu'un bidon à essence passa par une fenêtre dont les rideaux brûlaient déjà.

— Couchez-vous ! rugit le Chinois.

De longues flammes jaillissaient du bidon avant que le napalm fabriqué maison n'explose dans une gerbe de cauchemar. Chang plongea derrière un canapé râpé, mais un rideau de feu enflamma le vieux meuble. Une vague de chaleur passa au-dessus du dossier et roussit les cheveux de l'Asiatique recroquevillé au sol. Des hommes hurlaient de douleur, incapable de se débarrasser de la substance en feu, mi-gel mi-essence, qui leur collait à la peau.

La porte d'entrée était grande ouverte. Des soldats couraient comme des fous pour se jeter dans la neige dans l'espoir d'éteindre les flammes.

Dehors l'homme au fusil de chasse centenaire se remit à tirer avec méthode.

— Je veux sa peau ! bêla Roger Neville qui se relevait, indemne mais hagard.

— Non ! répondit Chang d'une voix sourde, ce type est à moi !

Vaguement surpris d'être encore en vie, Mack Bolan se réveilla. Une lumière bleutée passait à travers la toile goudronnée qui servait de toiture à son minuscule tunnel de lave. Une fois la toiture en place, il s'était enroulé dans deux couvertures et s'était endormi. Il avait passé une nuit remarquablement confortable, toute considération faite. Ses

oreilles sonnaient encore des explosions qu'il avait subies la veille sur la crête. Il avait l'impression d'avoir été battu à la matraque tant il avait mal partout, mais il était en vie.

Le Guerrier fêta ça en se payant un festin de viande pour chien et une gorgée prise à la bouteille de Slivovitz.

Il se dégagea des couvertures, vérifia que la carabine était chargée. Il lui restait cinq cartouches dans le magasin et encore quinze dans une poche de sa combinaison.

Un total de vingt. La plupart des experts jugeaient que la cartouche suédoise de 6,5 mm était insuffisante contre le gibier et au combat. Pourtant, la petite balle était d'une très grande précision. Bolan soupesa la carabine. Elle lui donnait l'impression d'un objet de collection. Pourtant, elle avait fait ses preuves. Il repoussa la toile goudronnée ; aussitôt, le vent s'engouffra dans le petit tunnel creusé par des gaz de lave en fusion, des milliers d'années plus tôt. Le vent fit entrer de la neige et des gouttes d'eau de pluie gelée.

L'Islande.

C'était l'heure d'aller voir ce que fabriquait l'ennemi.

Douloureux de partout, Chang ouvrit un œil, soupira, s'étira en faisant la grimace. Ils avaient passé la nuit entassés dans les cabines des Sno-Cat. Le pavillon de chasse avait brûlé. Il n'en restait plus rien. En tout, Chang et Neville avaient perdu dix hommes dans le combat et dans l'incendie. Trois autres étaient trop sévèrement brûlés pour continuer cette chasse à l'homme. Chang observa ses hommes : ils avaient l'air rudement secoués.

Son regard se posa sur Neville en train de discuter avec un de ses lieutenants. Alors, il commanda à ses hommes de se mettre en formation, de vérifier leurs armes et de sortir l'artillerie lourde. Le Chinois se félicita de la rapidité d'exécution de sa petite troupe. Il regarda Neville et le fusil Al qu'il portait. Il admettait la capacité mortelle de cet homme, mais il restait un témoin de la dégénérescence de l'Occident. C'était un fait : les nations de l'Ouest avaient besoin d'un bon coup de balai. Chang eut un sourire crispé. Bientôt ! Un continent à la fois...

Il scruta le paysage lunaire composé de coulées de lave, de lichens et de multiples filets d'eau cristallins qui ruisselaient sous leur croûte de glace. Ses hommes avaient du matériel issu de la plus récente technologie. L'ennemi, en revanche, ne disposait que d'un vieux fusil de chasse. Chang n'était pas un chasseur, mais bon nombre des hommes avec qui il avait travaillé et qu'il avait formés étaient de rudes chasseurs des montagnes de la Chine septentrionale. Il jeta un coup d'œil sur Kao, son bras droit, un chasseur de tigre redoutable. L'Asiatique savait très bien qu'un soldat entraîné, même armé

seulement d'un fusil de chasse, pouvait être l'adversaire le plus dangereux du monde. Il considéra le paysage gelé qui s'étendait devant lui et il ne l'aimait pas.

— Nous allons perdre des chiens, aujourd'hui, dit Neville qui semblait avoir lu dans les pensées de Chang.

Il fallut au Chinois plusieurs secondes pour assimiler la métaphore cynique de l'Anglais. Ses yeux se plissèrent et il finit par faire oui de la tête. Mais il venait de décider que, quoi qu'il arrive, au moins un chien américain mourrait aujourd'hui.

Les soldats de Chang formèrent un V dans la neige. Des hommes armés de lance-grenades se trouvaient sur les deux ailes pendant que, dans la pointe du V, telle la pointe de la flèche, les soldats étaient armés de pistolets-mitrailleurs. Cette formation permettait de faire basculer toute la puissance de feu dans n'importe quelle direction. Mais Neville avait raison, avant de mettre à mort ce salaud, ils allaient certainement perdre des effectifs.

Soudain, on entendit un coup de fusil. Un des hommes de Neville, armé d'un fusil à lunette, resta un instant debout, les pieds enfoncés dans la neige, le front troué juste entre les deux yeux, avant de tomber comme un arbre qu'on abat. La formation entière se baissa. Des cris fusèrent en anglais et en mandarin.

— Où est-il ? D'où venait le tir ?

L'écho du coup rebondit sur la roche. Chang scruta les parages. Il vit un terrain plat d'où jaillissait une lame de roche encadrée de deux lignes de force qui cachaient des coulées de lave. Il commanda aux soldats armés de lance-grenades :

— Frappez la formation rocheuse devant nous ! Feu !

Les soldats tirèrent à l'unisson. Alors, les hommes de Neville se mirent à tirer aussi sur la cible. Chang criait, mais les Occidentaux continuaient à tirer. Soudain, il se rendit compte qu'il criait en mandarin. Il tourna vivement la tête en direction de l'un de ces hommes qui s'effondrait sur le sol gelé. Il hurla en anglais :

— Cessez le feu !

Les armes se turent. Le Chinois remarqua que l'un des hommes de Neville était tombé sans que personne n'y fasse attention. Puisque tout le monde portait des parkas et des masques, le salaud d'en face ne pouvait identifier ni Chang ni Neville, aussi il tuait tout homme se trouvant à sa portée. Son but semblait simple : un coup de balai général.

Chang scruta désespérément le terrain pour essayer de déterminer l'angle de tir. En observant l'Occidental mort près de Neville, il put éliminer la formation de roche du côté droit. En regardant le rocher solitaire entre les deux formations rocheuses, il eut comme un hoquet.

C'était impossible, il ne pouvait pas avoir choisi une position suicidaire ! Il considéra la position des trois hommes tués et son sang se glaça. Sa main droite trancha l'air comme un couperet.

— Le rocher ! Ciblez le rocher ! cria-t-il.

Les soldats déversèrent sur la cible l'équivalent de la totalité des munitions d'une section à l'entraînement. Chang regarda le résultat, incrédule. Le rocher s'agita lentement dans le vent, avant de s'effondrer comme un vieux chiffon mouillé.

— Aile gauche, à l'assaut !

Les hommes de Chang chargèrent la position. Ils tiraient à la hanche. Leur chef plongea en avant avec eux. Une fois parvenu sur place, il n'arriva pas à croire ce qu'il voyait. Tordues, les baleines en aluminium d'un parapluie étaient recouvertes d'une grossière couverture de laine. Cette dernière avait été barbouillée de boue et de lichen. Juste derrière cette construction fragile se trouvait une crevasse dans la lave, grosso modo de la largeur d'un cercueil. La crevasse descendait le terrain en zigzag et se terminait quelque part dans le fond de la petite vallée. Un parapluie en guise de camouflage ! Lors de cette opération, l'Américain s'était abrité derrière un parapluie pour se protéger du feu de l'adversaire !

Chang était vert de rage.

— Lance-grenades, en formation ! Le reste de l'unité, avancez droit devant !

L'Américain était un fantôme affamé, et, à ce rythme-là, il finirait par les tuer tous.

Bolan s'offrit la dernière boîte de viande de renne. Pour contrer l'ennemi, il ne lui restait que dix cartouches. Il réfléchit à la punition sévère qu'il avait réussi à infliger avec si peu de moyens. Néanmoins, l'ennemi disposait encore de la moitié de sa force d'origine. Et lui, il n'avait pas pu s'emparer d'un fusil...

Il avait grandement besoin d'améliorer sa force de frappe.

Le Guerrier scruta le ciel noir. Autant il redoutait la tempête car il savait qu'il allait en baver, pourtant il y aurait un avantage net à des conditions de visibilité nulles. Il était peu probable qu'il s'en sorte vivant, mais la seule façon d'empêcher le déploiement des ogives nucléaires et de sauver la vie de Grimaldi, c'était d'attraper l'un des hommes qui le traquaient et de lui piquer ses armes et ses systèmes de communication. Bolan sortit le grand couteau à découper récupéré dans le pavillon de chasse. Une belle lame de trente centimètres.

Pour réaliser son plan, il allait devoir s'approcher de l'ennemi. De très près.

Il rangea le couteau, ramassa le fusil et se remit en marche. Bouger. Pour survivre les heures suivantes, il lui faudrait bouger.

Roger Neville coupa la communication. L'accalmie lui avait permis d'établir une liaison avec le satellite Orbitech pour une conférence avec son frère afin de mieux préciser leur stratégie. Pour une fois, ils étaient parfaitement d'accord : il ne restait plus beaucoup de temps.

Le moment de frapper était venu.

Neville se leva de la lame de lave derrière laquelle il s'était abrité du vent. En se levant, il se retrouva nez à nez avec Chang qui le regardait intensément. Roger garda un visage impénétrable. Le Chinois était le seul point noir. Roger Neville n'avait jamais eu peur de personne, cependant, pour la première fois de sa vie, il se sentait nerveux.

Chang le rendait nerveux.

L'Américain se demandait comment il allait liquider le Chinois. Il avait beau être ceinture noire de jujitsu brésilien, il n'éprouvait aucun désir de se confronter à ce tueur implacable. Les hommes de Chang présentaient également un problème. Malgré la guerre récente, les Asiatiques étaient toujours plus nombreux que ses propres soldats. Roger eut une pensée réconfortante : lui et ses hommes auraient au moins l'avantage de la surprise.

— Oh, Chang !

— Oui ?

— J'ai une idée.

— Expliquez-vous.

— Vous avez dit que ce salaud vous appartenait. Alors, je pense que vous devriez aller buter le connard qui nous nargue.

Chang le fixa pendant un long moment sans ciller. Enfin, il répondit.

— C'est effectivement ce que nous tâchons de faire, non ?

— Non. Je veux dire qu'il vaudrait mieux que vous le fassiez, vous. D'homme à homme ! J'ai l'impression que vous y prendriez du plaisir.

L'Exécuteur pesait ses options avec soin.

L'homme était presque à portée de main. Il cheminait sur la crête de lave. La couronne de roche au sommet ferait un excellent poste d'observation. Bolan lui-même s'en était servi lorsqu'il avait espionné l'homme qui montait dans sa direction. Bolan scruta l'arrivant. Il portait une imitation chinoise d'un AK-47. Un walkie-talkie était fixé à sa ceinture. Il portait également un sac à dos dans lequel se trouvaient sans doute des provisions et des munitions. L'Exécuteur n'avait plus de viande de renne, plus d'alcool, et il ne lui restait que quatre cartouches.

Ses options étaient plus que limitées.

Il passa la bretelle du fusil à son épaule et sortit le couteau de boucher avant de se tapir dans un creux de rocher, attendant que l'homme termine de monter la crête et passe sa position. Quand l'autre l'eut dépassé sans le voir, il se jeta sur lui et plonge la lame dans la

gorge du tueur, à la limite du masque de protection. Une fois la lame enfoncée dans la chair, Bolan lui fit faire un mouvement latéral. Le sang artériel jaillit du parka. Récupérer la radio et l'arme était l'objectif prioritaire...

Brusquement, le Guerrier s'écarta lorsqu'il sentit un mouvement au-dessus de sa tête. La lave poreuse crissa sous les bottes de Chang lorsque celui-ci sauta tel un fauve de la crête cinq mètres au-dessus. Le coup de la chèvre au piquet était vieux comme le monde, mais Bolan s'était quand même fait avoir. Il virevolta avec sa carabine qu'il descendit de l'épaule, mais la vitesse du Chinois était surhumaine. Avant que le Guerrier puisse relever son arme, la main gauche de Chang saisit le canon et ôta la carabine des mains du Guerrier comme s'il s'agissait d'un tour de passe-passe. Il jeta le fusil à trois mètres de là dans les cailloux. Un clin d'œil plus tard, la paume droite de Chang frappait Bolan dans la poitrine. Celui-ci n'eut même pas le temps d'esquiver. Le coup le renversa et l'allongea sur le dos dans la neige. Sans la plaque de céramique de son body armor, le poing de son adversaire aurait très certainement fait éclater le sternum. Pour atténuer la puissance du coup, Bolan se laissa aller en épousant le mouvement et sa direction.

Chang eut une hésitation lorsque le Guerrier, d'une roulade, se réceptionna, le couteau à la main. À l'évidence, le Chinois était plus grand, plus fort, plus rapide, et plus expérimenté dans les arts martiaux orientaux. Les lèvres de Bolan se retroussèrent. Son unique possibilité, c'était l'attaque.

Mais, à l'instant où il allait foncer sur son adversaire, une explosion se fit entendre. Des gigantesques flammes et de la fumée noire jaillirent du mont Hekla, suivis d'une succession rapide de rafales de feu automatique. Aucun des deux hommes ne quitta l'autre du regard. Bolan lança un sourire en regardant le Chinois par-dessus la lame de son couteau.

— Tu t'es fait avoir, Chang.

L'Asiatique garda une main tendue en avant dans la position de la Griffe du Lion. De l'autre main, il activa le transmetteur fixé au niveau de son épaule. Il établit la communication et parla dans un mandarin rapide, clair, tranchant. Les rafales courtes venant d'en bas cessèrent aussi abruptement qu'elles avaient commencé. Quelques coups isolés se firent encore entendre, puis tout devint silencieux.

— Neville vient de tuer tes hommes et il a fait exploser ta base sur le mont Hekla. Ses soldats sont déjà en train de courir à toute vitesse vers leurs véhicules.

Chang dégaina un pistolet type 67 avec silencieux. C'est alors que Bolan décida de jouer sa dernière carte, au moment où le Chinois braquait l'arme sur sa tête et enlevait la sécurité.

— Neville est désormais en possession des trente ogives. Il les a toutes.

Les paupières de Chang tombèrent sur ses yeux de cobra. Bolan savait qu'il avait frappé là où il fallait.

— Lors de notre attaque de la péniche sur le Saimaa, nous avons trouvé les trente caisses de transport pour les têtes nucléaires tactiques. Mais, combien de têtes a-t-il livrées à ton équipe ? Cinq ? Six ?

Le pistolet de Chang ciblait toujours le front de l'Exécuteur.

— Avec une ou deux éruptions volcaniques violentes provoquées par tes armes nucléaires, l'Europe et l'ouest de la Russie seraient quasiment privées de toutes possibilités agricoles pendant des décennies. Un nuage de cendres viendrait recouvrir une vaste région et la stériliser. Ce drame entraînerait des cataclysmes économiques. La Chine deviendrait le grenier du continent et prendrait le leadership mondial. C'était ça l'idée, non ?

Chang resta impassible.

— Mais l'Islande a une bonne vingtaine de volcans en activité. Que se passerait-il s'ils se mettaient tous à cracher en même temps ? Là, le cataclysme toucherait toute l'Europe, toute la Russie, et je dirais même qu'avec les vents dominants... Que se passerait-il si le nord de la Chine connaissait un tel désastre ? Aucune récolte de blé, de riz, de légumes, plus un verger ? Toi-même, tu es un fils du Nord, n'est-ce pas, Chang ?

Le Chinois gardait une immobilité de statue, mais son teint était devenu blanc comme la neige qui les entourait.

— Fais le bilan toi-même, dit l'Exécuteur en baissant lentement le couteau pour le glisser dans sa ceinture. Ian et Roger Neville sont des ultra nationalistes, et complètement fous, comme tu le sais. Leur but est stupide mais très simple : faire des Etats-Unis la seule puissance du monde. Le nuage de cendres volcaniques toucherait l'Amérique du Nord mais dans une moindre mesure. Nous avons deux océans pour faire tampon. Nous avons suffisamment de zones agricoles exploitables pour nourrir la population de toute la planète. Avec l'Europe et l'Asie au bord de la famine, nous pourrions imposer nos règles et nos conditions. Il faudrait des décennies avant de voir la fin du scénario catastrophe. Je crois que l'idée de notre ami Neville lorsqu'il est venu proposer son plan pourri à tes services secrets, c'était de vous utiliser et, ensuite, vous faire porter le chapeau. Vous avez joué au plus fin et, à cet instant, vous avez perdu. Maintenant, tu n'as qu'une alternative : tu me tues, et tu te retrouves seul, perdu dans ce vaste désert blanc, à attendre un hélico qui ne te trouvera peut-être que trop tard. De toute façon, tu n'as plus aucune piste. Ou bien nous mettons nos compétences et nos ressources en commun. Il s'agit juste de changer d'alliance. À toi de voir.

Chang ne baissa pas son pistolet, mais semblait hésiter.

— Roger et Ian Neville sont des hommes morts. Nous avions prévu qu'ils nous trahiraient, mais nous pensions avoir un pion d'avance sur eux. Nous les écraserons avec l'une de leurs ogives. Ta proposition ne m'intéresse pas. Cependant, j'ai décidé de te garder en vie. Pour le moment.

À cet instant, Mack Bolan avait dans l'esprit une question qu'il ne posa pas : qu'était devenu Jack Grimaldi ?

CHAPITRE XVII

Mer du Nord

— Roger, nous sommes vraiment dans la merde, s'inquiéta Ian Neville qui transpirait à profusion.

La tempête avait frappé la plate-forme pétrolière de plein fouet. La neige et la grêle tombaient lourdement sur les structures métalliques. La voix de Roger se fit entendre sur la liaison de communication.

— J'arrive d'ici peu. Quel est le problème ?

— Un sous-marin chinois se trouve à quelques miles à l'est. Voilà le problème ! Le commandant vient de faire surface et il exige que l'on se retire. Il exige tous les codes pour toutes les ogives que nous avons positionnées en Islande, y compris les vingt-quatre dont il est censé ignorer l'existence ! Il exige aussi notre reddition immédiate.

— Ou bien quoi ? répondit Roger d'une voix curieusement joviale. Lui et ses mousses vont donner l'assaut à la plate-forme, armés de leurs balais serpillières ?

— Roger, arrête de déconner ! Ils menacent de balancer une ogive nucléaire contre la plate-forme si nous ne nous rendons pas d'ici trente minutes.

— Les salauds ! Nos ingénieurs avaient calculé qu'il faudrait cinq têtes nucléaires pour mettre Hekla, Eldfell et Lakagigar en éruption. Les Chinois affirmaient qu'il en fallait six. Il est fort probable que leurs ingénieurs étaient tombés sur le même chiffre que nous. Mais ces cons ont décidé de garder une poire pour la soif, histoire d'avoir un joker à jouer.

— Putain ! On est baisés !

— Mais non ! Ne panique pas. Moi aussi j'ai un joker. Chacune des ogives a été équipée d'un détonateur à distance pour le cas où nous aurions à les détruire en catastrophe. Tu vois, je pense à tout ! Nous avons le code pour chacune d'entre elles. Elles sont numérotées de un à six. Regarde dans le fichier « Top six ». Les Chinois sont tellement disciplinés qu'ils n'ont sûrement pas changé cette numérotation.

Chacune était destinée à un volcan précis. À mon avis, la sixième se trouve à bord du sous-marin. Tu déclenches le détonateur, et... bye-bye !

Ian Neville ouvrit le fichier. Le message à l'écran lui indiquait que le détonateur à distance de l'ogive numéro six était activé et prêt à recevoir son signal. Ian tapa la série de chiffres du mot de passe puis le code de confirmation. Le détonateur envoya en retour confirmation de l'activation. La main d'Ian Neville hésitait encore à envoyer la commande de tir. Ce serait une boucherie.

— Mais vas-y, frérot ! Qu'est-ce que tu attends ?

Ian lança la commande... et rien ne se passa.

— Roger, j'ai l'impression que ça n'a pas marché.

— Ian, l'arme se trouve enfermée dans un sous-marin blindé qui est à distance de ta position. Et en plus, il y a la plus forte tempête que la mer du Nord ait connue depuis une décennie. Ça doit créer des interférences.

— D'accord, mais...

— Mais quoi ? Tu contactes le sous-marin et tu dis que tu te rends.

Ian alluma la radio et reprit le contact avec le sous-marin. Mais il eut beau insister, le silence restait total à l'autre bout de la liaison. Un silence qui se prolongea tant qu'il finit par provoquer un sourire sur le visage de Ian Neville.

— Alors, demanda son frère, qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ils ne disent rien. Absolument rien, répondit Ian Neville, soulagé. Je crois bien qu'ils sont au fond de l'eau...

Ambassade chinoise, Reykjavik, Islande

— Aucune réponse du sous-marin, dit l'officier de communications de l'ambassade en regardant Chang avec une nervosité non dissimulée.

Assis sur une chaise, Bolan but une gorgée de thé vert. Quatre fusils AK-47, chacun prolongé d'une baïonnette, se trouvaient braqués sur lui. Chang sirota son thé avant de poursuivre.

— Je suis persuadé que Roger Neville est un malade mental extrêmement dangereux. La seule solution, c'est le déploiement d'une équipe de Forces Spéciales.

— Pour une fois je suis d'accord avec vous, affirma l'Exécuteur.

Bolan avait exprimé son accord pour des raisons égoïstes ; l'instinct de survie entre autres. Il savait que s'il tentait de communiquer avec l'extérieur ou s'il tentait de s'échapper, il serait tué sur-le-champ et que, donc, les chances de Jack Grimaldi seraient nulles.

— Combien d'hommes pouvez-vous rassembler ? demanda le Guerrier.

— Je peux raisonnablement compter sur l'ambassade pour me fournir les hommes dont j'ai besoin. Naturellement, vous serez des nôtres. Dès que nous aurons pris la plate-forme pétrolière, tout ce qui se trouve dessus, y compris les occupants, sera détruit. Notre objectif n'a pas changé. Il faut empêcher les frères Neville de réaliser leur projet. Vous parlez la même langue qu'eux, vous saurez travailler efficacement sur leur système informatique. Puisque le bailleur est une filiale du groupe Neville, lors de l'enquête, toute la responsabilité tombera sur la tête des deux frères.

— Et pour notre collaboration ? demanda Bolan.

— Quelle collaboration ? Un seul écart, un seul signe de désobéissance à mes ordres, et je vous couperai la tête de mes propres mains. Mes hommes seront chargés de dépecer votre corps et d'en jeter les morceaux dans les égouts de Reykjavík. Alors, si vous voulez survivre, nous allons directement à l'armurerie. Vous pourrez choisir ce que vous voulez parmi les armes. Cependant, vous ne les recevrez qu'une fois en mer et à proximité de notre cible.

Plate-forme pétrolière, mer du Nord

Allongé sur le sol, Jack Grimaldi saignait abondamment et il en avait marre de se faire taper dessus.

Les frères Neville se lançaient des sourires complices. Roger se pencha vers Grimaldi et lui susurra à l'oreille :

— Écoute-moi bien, mon pote. À tout moment tu peux parler et t'épargner d'immenses douleurs. Nous savons que tu es un vrai dur, capable de résister à la torture, mais chacun a ses limites. Alors, tu vois ce grand gaillard, là-bas dans l'angle ?

Grimaldi roula le seul œil ouvert qui y voyait encore un peu pour regarder l'homme en question. Il fit oui de la tête et prit note des mensurations du colosse aux cheveux noirs et au teint olivâtre. Sous son menton, on voyait une cicatrice due à une lame. Dans sa main, une dague jambiya. Il souriait au pilote d'une façon familière et inquiétante.

— Je te présente Orhan. Je l'ai rencontré à Berlin. C'est un ancien des Forces Spéciales turques. Il est barje, complètement barje ! Bon, pour le moment, on va s'amuser. Mais quand on se lassera, c'est son couteau qui parlera pour nous. Tu me suis ?

Grimaldi roula son seul bon œil et vit trois Roger Neville. Il n'arrivait pas à penser à une réplique spirituelle ou rigolarde, il resta donc immobile et muet. Roger poussa un soupir.

— Ian, tu ne veux pas causer un petit peu avec lui, ou est-ce que tu passes la main à Orhan ?

- Je crois que je vais m’amuser un peu.
- Du pouce, Roger indiqua son frère à ses hommes.
- Il est génial mon grand frère, non ?

Mer du Nord

Bolan examina ses armes et ses compagnons d’occasion. Toute l’équipe était armée de pistolets-mitrailleurs avec réducteurs de son. La plupart des soldats portaient aussi une imitation chinoise du pistolet Tokarev. Tous les hommes portaient une lame d’une sorte ou d’une autre. Chang avait une paire de couteaux papillon Kung Fu.

Bolan avait trouvé une arme intéressante. L’ambassade avait fourni plusieurs types de pistolets-mitrailleurs type 80. C’était une version moderne de l’antique Schnelfeuer allemand. Ils étaient encombrants mais, à bout portant et à condition de se trouver entre les mains d’une personne entraînée, ils étaient mortellement efficaces. Il avait eu la chance de se voir aussi offrir deux Beretta 92-F.

Bolan regarda de plus près les hommes de Chang. Il y avait trois types issus des Forces Spéciales. Les quatre autres étaient des gardes de l’ambassade. Il était clair qu’ils n’avaient pas les mêmes qualités au combat que les trois autres.

Le sous-marin de poche naviguait au fond de la mer sans être dérangé par la tempête qui faisait rage sur la surface, cent mètres au-dessus. Comme beaucoup d’appareils fabriqués en Chine, ce sous-marin était une réplique exacte de son grand frère russe, et, donc, identique à celui que Bolan et Vitali avaient détruit en Finlande quelques jours auparavant.

Chang se tourna vers Bolan.

— Ils ne s’attendent pas à la possibilité d’un assaut, d’autant plus qu’ils viennent d’éliminer le sous-marin qui voulait les détruire. Mais, nous, nous sommes de petite taille et, grâce aux chenilles, nous arriverons à les surprendre. Nous parviendrons à la base de la plate-forme puis nous monterons par un des pylônes, pour prendre l’installation pétrolière d’assaut. Nous tâcherons de capturer l’un des frères Neville et de le garder en vie suffisamment longtemps pour lui faire cracher les codes des armes. Et, dans tous les cas, nous détruirons la plate-forme. Vous avez compris ?

Bolan fit oui de la tête.

— Vous aurez en permanence au moins un de mes hommes dans le dos. Si vous essayez de contacter l’extérieur, de vous extraire du groupe, si vous essayez de désobéir à mes ordres ou d’agir par vous-même, sachez que tous mes hommes ont la consigne de vous décapiter et de me rapporter votre tête. Si je la vends à la mafiya, j’en tirerai un

bon prix.

CHAPITRE XVIII

Le sous-marin de poche arriva à la surface au bord des tiges d'acier monumentales de la plate-forme. Quand l'écouille s'ouvrit, l'air glacé s'engouffra dans le compartiment étroit du sous-marin. D'un geste vif, Chang baissa sa main vers le sol. Bolan passa le P-M sur son épaule et se leva de son banc en même temps que le reste de l'équipe.

À dix mètres au-dessus d'eux se trouvait un petit quai embarquement. Les jambes bien écartées, le Chinois se positionna sur le kiosque ouvert du sous-marin. Il saisit la corde au bout de laquelle était noué un grappin, déroula une bonne mesure de corde puis la fit tourner dans les airs. Les yeux plissés, il lança ce lasso improvisé. Celui-ci passa par-dessus la balustrade de fer et s'accrocha entre les barreaux. Chang tira un grand coup pour le positionner solidement. Il noua l'autre extrémité à un crochet situé à l'intérieur du kiosque, puis, par signes, passa ses consignes à son équipe.

Un premier garde de l'ambassade quitta le kiosque et se mit à grimper. Ballotté par la houle, quitter le sous-marin relevait de l'exploit. Le garde but la tasse trois fois, puis, dans le rugissement d'une vague violente qui s'écrasa contre les piliers de la plate-forme, il lâcha la corde et disparut dans les flots noirâtres de la mer en furie. De longues secondes passèrent.

— Vous ! Go ! cria finalement Chang, son pistolet braqué sur Bolan.

Le Guerrier comprit que l'autre l'envoyait à la mort, mais, connaissant ses propres capacités, il se dit que c'était une chance inespérée de changer la donne du jeu. Il passa la bretelle de son P-M en travers de son torse et saisit fermement la corde des deux mains. Il vida son esprit de toute pensée, se concentra sur la tâche à accomplir, puis se lança. Quelques mètres plus loin, transi de froid, il sentit qu'il ralentissait et eut l'impression d'être transformé en paresseux. Il n'avancait plus. Le vent du Nord provoquait des douleurs insupportables dans toutes ses articulations. Par la force de la volonté, l'Exécuteur se focalisa sur la chaleur intérieure de son corps pour en générer davantage. Main après main, les jambes en ciseaux, il se remit à avancer le long de la corde. Mais quand il arriva sur la plate-forme, sa

déception fut grande ; il s'agissait d'un sas grillagé fermé à clé dont il ne pourrait pas s'extraire assez rapidement pour fausser compagnie au Chinois.

L'un après l'autre, le reste de l'équipe de Chang imita le Guerrier. Arrivés sur le pont, il ne restait plus que sept hommes grelottants, misérables. S'ils ne sortaient pas rapidement de la tempête, ils risquaient tous de mourir de froid. Un haut grillage coupait le quai d'amarrage de la passerelle qui reliait la plate-forme. Le grillage, cadencé et sans doute sous alarme, n'était pas très accueillant.

Chang fit tourner le grappin qu'il avait récupéré. Celui-ci s'accrocha sur le palier supérieur de l'escalier qui permettait d'atteindre la plate-forme proprement dite. Lorsqu'il eut tendu la corde, il entama la montée. Il se balançait avec la grâce d'un acrobate au-dessus de la mer démontée, et parvint ainsi au-delà du grillage. Ensuite, il fit signe au Guerrier de prendre la corde et de braver la tempête. Celui-ci se hissa jusqu'à la petite terrasse. Chang le saisit par l'avant-bras et l'aida à mettre le pied sur le pallier. Ensuite, les soldats suivirent sans trop de problèmes.

Suivi par ses hommes, le Chinois prit l'escalier et monta jusqu'à la porte située sous la plate-forme. Il remarqua la caméra de surveillance positionnée au-dessus de l'entrée, leva son P-M et fit partir une rafale de trois coups. La surprise n'était plus de mise. Lorsqu'il ouvrit la porte, un garde armé d'un fusil Heckler & Koch G-36 se leva de sa chaise. Chang le salua par trois ogives brûlantes en plein visage. L'équipe entra enfin dans l'espace habitable et éclairé de la plate-forme de haute mer.

Et la visite se fit au pas de charge. Le chef du commando ouvrit la première porte d'un coup de pied. Deux hommes plaisaient et fumaient le cigare tout en regardant un film porno sur un lecteur D.V.D. Le fusil braqué, Chang lâcha une rafale brève mais efficace. Les deux cibles cessèrent de rigoler pour toujours.

La porte donnant sur le compartiment suivant s'ouvrit et un homme barbouillé de mousse à raser apparut. Des gouttelettes écarlates éclaboussèrent la mousse blanche lorsqu'une rafale le perfora d'une série de trous allant du menton jusqu'aux sourcils. On entendit un cri de protestation à proximité, mais Chang était déjà en train d'enjamber le cadavre désormais sans visage, son arme fumante pointée vers la porte suivante.

En quelques minutes, l'équipe neutralisa les quatre dortoirs de la plate-forme pétrolière. Il ne restait plus personne dans les salles de repos.

Chang recula de quelques pas et Bolan se trouva en tête du commando. Il était intensément conscient des armes chinoises qui ciblèrent son dos et se demandait quand le monstre de muscles, dont il

sentait le regard derrière lui, déciderait que le moment était venu de se débarrasser de lui.

Un géant blond et patibulaire apparut en haut du palier suivant, fusil à la main. Il trébucha en prenant une rafale en pleine poitrine. La deuxième rafale déchiqueta sa gorge et il s'affaissa sur ses genoux, le sang gargouillant horriblement dans sa bouche. Son fusil tomba de sa main privée de toute sensation. Il était déjà mort lorsqu'il glissa au sol.

Bolan prit les marches quatre à quatre en remerciant le ciel de savoir que la plate-forme pétrolière était désaffectée, et, donc, occupée uniquement par les hommes des frères Neville. La porte s'ouvrit sur un couloir étroit. Il s'accroupit et se tint sur ses gardes, car les alarmes sonnaient à tout-va. Ils avaient largement perdu l'élément de surprise.

Au-dessous de lui, Chang lui cria sèchement de bouger.

L'Exécuteur se mit en marche. Il connaissait les plates-formes pétrolières et avait une assez bonne idée de la situation de la cabine de commandement. Courbé en deux, il alla dans cette direction et allait franchir une nouvelle porte, lorsque deux hommes armés de fusils firent irruption à l'angle du mur. Ils s'arrêtèrent brusquement quand cinq P-M se mirent à déverser leur feu mortel contre les murs et le plafond du passage étroit. Les deux hommes de l'installation pétrolière ne se laissèrent pas tuer si facilement et se mirent à l'abri du mur. Un des gardes de l'ambassade tomba, la tête éclatée. L'équipe se trouvait réduite à six hommes. Bolan se leva, et d'un mouvement de la tête montra l'escalier à l'autre bout du couloir.

— Par là, cria-t-il.

D'un geste de la main, Chang donna l'ordre à l'un des gardes de mener l'équipe. Bolan se trouva ainsi légèrement en arrière, le grand Chinois dans son dos. Il se rendit compte alors qu'il était devenu le bouclier humain de son adversaire et en éprouva une rage froide. Il ne serait pas dit que le Guerrier se laisserait descendre sans se servir de l'arme qu'il avait entre les mains.

Lorsqu'ils parvinrent enfin à l'étage de commandement après un combat acharné pour prendre une à une les positions de l'ennemi, l'équipe avait fait un massacre mais se trouvait réduite à trois.

Le regard de cobra du Chinois tomba sur Bolan.

— Passez devant ! siffla-t-il, furieux.

Depuis le bureau, à quelques mètres au-dessus d'eux, deux pistolets-mitrailleurs tiraient sans discontinuer, se relayant pour réarmer.

— Non ! refusa Bolan. Vous y allez, si vous y tenez ! Ou alors nous réglons nos comptes maintenant. Ramenez vos fesses et coupez-moi la tête !

Chang grommela en mandarin. L'Américain savait qu'il avait encore besoin de lui, s'il voulait s'assurer de récupérer les codes des ogives

nucléaires.

Le rugissement des fusils cessa. Roger Neville cria au trio, la voix faussement joviale :

— Hé ! Les gars ! Attention ! Si vous n'arrêtez pas de me pourrir la vie, j'appuie sur un bouton et je lance la prochaine ère glaciaire.

— C'est ce que tu projettes de faire de toute manière, Neville, renvoya l'Exécuteur qui posa son P-M et dégageda de leurs holsters les deux Beretta 92-F que lui avait généreusement fournis l'armurier de l'ambassade chinoise.

Le long silence en haut de l'escalier indiquait l'embarras qu'éprouvait le cadet des Neville.

— Allons, Roger ! l'encouragea Bolan, tu es piégé, maintenant. Tous tes hommes sont morts. Rends-toi ! Si c'est moi qui te prends, tu auras un procès et l'avocat de ton choix pour te défendre ainsi que ton frangin Ian ! Qu'est-ce que tu en penses ? Si c'est mon camarade Chang, qui monte vous chercher, ça risque d'être moins drôle. Il aime bien extraire les viscères... à la main...

Un silence de plomb s'installa, puis :

— Tu oublies qu'on détient ton pote, cria Ian Neville qui se mêlait soudain à la négociation.

La voix de Roger Neville fit écho dans le couloir en acier.

— C'est sa dernière chance ! Vous vous rendez ou l'on commence à tailler dans sa bidoche !

— Je t'emmerde, Neville, dit Bolan entre ses dents serrées en quittant sa cachette et en fonçant dans l'escalier.

Il venait d'apprendre la seule chose qui lui importait : l'ami Jack était en vie au-dessus de lui, et c'était pour lui qu'il était là. D'autre part, il savait que Chang ne les laisserait jamais sortir d'ici vivants.

Dans la cabine de commandement, les P-M se remirent à cracher. Une volée de calibre .30 manqua Bolan de très peu, mais, derrière lui, le feu ennemi prit le dernier homme de Chang en pleine tête et fit se coucher le Chinois. Bolan n'attendait que ça. Se retournant brusquement, il fit cracher une rafale de ses deux armes de poing. L'une s'enfonça dans l'estomac du salaud et l'autre lui fit trois petites étoiles sur le front avant que toute sa boîte crânienne n'éclate, jetant alentour une mixture immonde. L'Asiatique n'avait même pas eu le temps de se vexer pour s'être fait avoir si bêtement...

Restait les deux Américains. La partie devenait beaucoup plus simple.

Grimaldi n'en revenait pas. Les mains menottées dans le dos et les pieds attachés, il ne bougeait guère, couché sur le sol, mais il voyait et entendait. Bolan était là, à quelques mètres de lui, de l'autre côté de la cloison ! Soudain très réveillé, il se prépara à son intrusion...

L'Exécuteur en avait plus que marre et voulait en finir. Maintenant qu'il n'avait plus d'ennemi dans son dos, il se décida pour une attaque frontale. Après tout, les Neville étaient des hommes d'affaires véreux à l'esprit dérangé, mais ce n'était pas des soldats se battant pour une cause. Les tirs avaient cessé et les deux frères se taisaient, semblant hésiter. Le Guerrier en profita : d'un violent coup de pied, il envoya valdinguer le battant de la porte entrouverte et se retrouva en face de Ian Neville braquant sur lui maladroitement son P-M Dans le même temps, l'Exécuteur découvrit Grimaldi au moment où celui-ci, d'un mouvement latéral, envoyait ses jambes contre l'arrière de celles de Ian. Destabilisé, l'aîné des Neville trébucha et partit en avant, mais fut rejeté aussitôt en arrière par le feu des deux Beretta 92-F.

L'homme le plus riche des Etats-Unis tomba sans faire un bruit sur la moquette du bureau.

— Mack ! Fais gaffe ! cria Grimaldi.

Bolan se retourna. Roger Neville noircissait l'ouverture ouvrant au fond de la pièce. Une paire de Personal Defensive Weapons fabriqués par Heckler & Koch se trouvait dans ses grosses mains. Mais, dans son regard, l'Exécuteur sut qu'il ne tirerait pas. Robert Neville, sûr d'avoir raison contre le monde entier, ne voulait pas mourir. Avec de bons avocats, on s'en sort toujours. Quant au Guerrier, il savait qu'il devait négocier. Le plus important au moment de boucler ce blitz si particulier, c'était d'obtenir la position des ogives restées en Islande ainsi que les codes de désamorçage.

Les menottes avaient changé de mains et cerclaient les poignets de Roger. Le cadet des Neville ne semblait pas vraiment triste de la mort de son frère aîné. Après tout, c'était lui maintenant l'homme le plus riche. Avec tout cet argent, une fois sorti de prison, il pourrait reprendre ses projets. Un jour, quoi qu'il arrive, il serait le maître du monde.

Dans l'hélicoptère qui l'avait conduit sur la plate-forme quelques heures plus tôt, il n'était plus qu'un prisonnier. Devant lui, l'inconnu qui avait fichu son plan mirobolant en l'air dirigeait son petit bijou de technologie vers la civilisation et la prison. Quant à l'otage qu'il avait cru pouvoir négocier, il se remettait lentement sur le siège du copilote.

Roger Neville, bercé par le roulis de l'appareil, était en train de s'endormir. Avant de plonger dans l'inconscience, il entendit celui qui s'appelait Grimaldi dire au pilote :

— Eh bien, Striker, pour une fois, c'est toi qui me ramènes à la maison.

Fin